

George Walker

Cinthelia, Ou Une Sur Dix Mille

Tome. Premier

Hambourg Et Brunswick: Chez P.F. Fauche Et Compagnie, 1799

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1771327278>

Band (Druck) Freier  Zugang





42394.

Og V

7929/25

CINTHELIA
ou
UNE SUR DIX MILLE.



Se trouve

A Londres, chez J. de Boffes lib.
Gerard Street No. 7, Soho,
et chez Dulau et Comp. Wardour
Street, Soho Square.

A Leipzig, chez Rabenhorst, lib.

A Berlin, chez Mettra, lib.

A Francfort sur le Mein, au bureau
du Journal françois.

A Manheim, chez Fontaine, lib.

A Basle, chez Decker, lib.

A Breslau, chez G. T. Korn jun.

CINTHELIA,
OU
UNE SUR DIX MILLE.

Traduit de l'Anglais de GEORGE
WALKEN,

PAR. P. L. LE BAS.

TOME. PREMIER.

HAMBOURG ET BRUNSWICK,
CHEZ P. F. FAUCHE ET COMPAGNIE.

1799.





CINTHELIA,

OU

UNE SUR DIX-MILLE.

CHAPITRE PREMIER.

Premier pas dans le monde.

CINTHELIA, fille d'un marchand de Londres, avait achevé le temps que ses parens avaient cru devoir consacrer à son éducation, dans une pension située à environ vingt milles de la capitale, lorsque son père, M. Hendon, et M. Ranson son associé, arrivèrent en poste au lieu de sa retraite pour l'y reprendre et la ramener à la ville.

Elle devait être, dès-lors, considérée comme ayant passé les années de l'enfance, et prête à entrer dans le

Tom I.

1

tourbillon de la vie ; elle allait, sous les yeux de sa mère, acquérir les connoissances nécessaires pour former une maîtresse de maison et une bonne mère de famille. Il fallait oublier tous ces jeux, si agréables pour les enfans ; cette insouciant gaité qui règne dans une pension, devait être remplacée par un ton plus posé, plus grave ; et la douce Cinthelia, jusqu'à ce moment si complètement heureuse, allait se voir exposée aux vicissitudes de la vie, qui marquent de plaisirs ou de peines tous les momens de notre existence.

Elle avait assez entendu parler de Londres pour ne pas se faire une grande idée du bonheur qui l'y attendait : mais elle ne prévoyoit pas non plus que l'infortune dût l'y accabler ; et si elle éprouvait quelque satisfaction à l'idée de quitter sa pension, c'est parce qu'elle allait être

auprès de sa mère, dont elle avait tant de fois reçu des marques de la plus vive tendresse. Elle jouissait d'avance du plaisir de voler au-devant de ses moindres désirs, et de lire sur son visage la satisfaction qu'elle éprouverait de ses soins affectueux.

Ce ne fut pas sans beaucoup de chagrin qu'elle prit congé de ses jeunes compagnes. L'habitude de vivre ensemble, la bonne union qui régnait entre elles, devaient lui rendre cette séparation infiniment douloureuse. Elle versa des larmes abondantes en voyant couler celles de ses aimables amies, qui regardaient son départ comme une perte irréparable pour leur cercle joyeux. M. Hendon pressa Cinthelia contre son sein, avec toute l'affection d'un père qui trouve dans son enfant plus de perfection qu'il n'avait osé en espérer, et essuyant lui-même ses

beaux yeux il essaya de la distraire, en lui traçant le tableau des plaisirs qui l'attendaient dans Londres. M. Ranson, homme naturellement très-gai, se joignit à lui. Il inventa mille contes pour amuser notre belle affligée, et lui promit de la mener lui-même voir tout ce qu'il y avait de curieux et d'agréable dans Londres.

Les attentions de M. Hendon et de son associé eurent l'effet qu'ils en attendaient. Cinthelia cessa bientôt de se lamenter sur son départ; et ~~elle~~ elle éprouva le désir impatient d'arriver bien vite chez ses parens, pour y jouir du bonheur de les voir sans cesse, et de leur donner des témoignages de son amour et de son respect.

A cette époque, Cinthelia entraît dans sa dix-neuvième année. L'habitude de vivre à la campagne, l'air pur que l'on y respire, avoient donné

à ses membres autant de force que d'agilité. La fraîcheur et la santé se disputaient l'honneur d'embellir ses traits charmans. Sa taille n'était pas assez élevée pour être appelée majestueuse, ni assez petite pour recevoir le nom de jolie; elle tenait cet heureux milieu qui approche de la perfection et pouvait passer pour vraiment belle. Ses yeux étaient à-la-fois vifs et doux; ils pénétraient jusqu'au fond de l'ame. Elle avait acquis dans l'école où elle avait passé plusieurs années, toutes les perfections que l'on peut désirer, et n'avait contracté aucun de ces défauts qui s'y développent trop souvent. Telle était Cinthelia à l'époque de son entrée dans le monde et avant qu'elle en eût éprouvé les vicissitudes.

M. Hendon son père, était un homme de la plus exacte probité et trop peut-être pour le siècle où il vivait.

Sa maxime constante était de juger tout homme, honnête, jusqu'à ce que l'expérience lui démontrât le contraire. Il avait trop souvent eu lieu de s'en repentir, et quoiqu'il se fût donné beaucoup de mal depuis qu'il était dans le commerce, quoiqu'il y eût mis des fonds considérables, son capital, bien loin de se grossir, avait considérablement diminué. C'était un homme sans passions et préférant une obscure tranquillité à une vie bruyante, toujours accompagnée de quelques inquiétudes.

Son associé, au contraire, était un homme dont la prudence ne dirigeait pas toutes les actions et qui ne songeait qu'à jouir du présent sans s'embarasser de l'avenir. Pendant que M. Hendon restait assidument dans son comptoir, il se livrait à son goût pour le plaisir; et si quelquefois on lui donnait à entendre que la pru-

dence était la première de toutes les vertus dans le commerce, il répliquait en souriant: "On ne vivrait pas si l'on était toujours à se tourmenter l'esprit: d'ailleurs nous ne manquons jamais. „

Sa gaieté semblait le mettre à l'abri du reproche et M. Hendon ne pouvait prendre sur lui de lui faire des remontrances. Il ne voyait dans sa conduite qu'une légèreté impardonnable, il est vrai, mais que la prudence de l'âge devait dissiper avant qu'elle le précipitât dans l'abyme. Il poussait la bonté, ou plutôt la faiblesse, jusqu'à diminuer sa portion de bénéfices pour augmenter celle de son ami et ajouter par-là à sa félicité. Il étoit d'autant mieux disposé à ne pas compter très-rigoureusement avec M. Ranson, qu'il espéroit voir un jour ce qu'ils possédaient l'un et l'autre réuni sur la tête de leurs enfans; car ils avaient

arrêté depuis long-temps leur mariage, sans seulement songer que les parties les plus intéressées pouvaient y apporter quelque obstacle : l'insouciance de l'un, le défaut de passions chez l'autre les avoient empêchés de s'arrêter à cette idée. Ce que la tête de ces habiles arithméticiens n'avaient pu calculer, mistriss Hendon le prévit aisément. Dans le choix qu'elle avait fait d'un époux, elle avait risqué la chance de déplaire à ses parens. Elle ne lisait guère de romans ; elle n'assistait guère à une pièce de théâtre, dont l'intérêt ne roulât sur l'opposition que l'on mettait à l'inclination des amans ; elle n'avait pas manqué de faire part à M. Hendon, de ses idées à cet égard, et celui-ci les avoit trouvées si justes, qu'il avait été convenu entre eux qu'on laisserait les jeunes gens dans une ignorance parfaite du projet de leurs parens, et que l'on hasarderait même

de leur donner à entendre le contraire.

Dans cette vue l'on avait tenu Cinthelia séparée d'Edouard, autant que cela avait pu s'accorder avec les délassemens qu'il est utile d'accorder à la jeunesse et que pouvaient le permettre les liaisons de famille. Il en résultait que lorsque ces deux jeunes gens se rencontraient c'était toujours avec un nouveau plaisir. La douleur d'une longue séparation se trouvait adoucie par l'espoir de se revoir bientôt. Ils ne croyaient pas néanmoins ressentir l'un pour l'autre plus que de l'amitié, et ne formaient aucun désir de resserrer davantage les liens qui les unissaient. Trop de familiarité n'est pas si susceptible de faire naître l'amour, que beaucoup de gens le supposent. Une liaison trop grande fait perdre au charme de la nouveauté tout ce qu'il a de force, et diminue à

nos yeux l'éclat de la beauté qui, peut-être, aurait allumé dans notre âme tous les feux de l'amour. Les obstacles sont l'aliment nécessaire de cette passion indéfinissable et composée de tous les contraires.

Un des plus grands plaisirs que se promettait Cinthelia en arrivant de Londres, était celui de revoir Edouard. Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis leur dernière entrevue, le jeune homme étant en tournée, lors de son dernier voyage chez son père.

Mistriss Hendon éprouva le plus grand plaisir en voyant sa fille, et après l'avoir pressée tendrement contre son sein, elle lui dit : "Ma chère amie, cette dernière année vous a été infiniment utile, et il paraît que vous en avez su parfaitement profiter. Sans être encore fort avancée dans la carrière de la vie, cette aimable légèreté de l'enfance pour laquelle on vous ad-

mirait, doit être maintenant remplacée par le maintien de l'âge mur. Souvenez-vous que vous êtes arrivée à l'époque la plus agréable et la plus dangeureuse de l'existence d'une femme. Vous avez besoin de toute votre prudence pour tenir votre coeur en garde contre les surprises de l'amour, et pour vous garantir des effets de la méchanceté et de l'envie. „

En vérité madame, s'écria M. Ranson, vous commencez avec votre fille sur un ton trop sévère, et vous ferez bien de la confier un peu à ma discrétion. Exiger tant de réserve de la part d'une jeune personne, c'est précisément lui enseigner à la mettre de côté. Je crois, sur mon honneur, que si j'avais une fille à garder, au lieu de la tenir enfermée j'inviterais son amant à venir très-souvent la voir, comme le plus sûr moyen de la préserver de tout danger. N'ai-je pas raison, miss Hendon?

Excusez-moi monsieur, dit Cinthelia en souriant; je ne me crois pas capable de porter un jugement sain sur un point aussi délicat. Je pense néanmoins qu'il faudrait que la dureté fut poussée plus loin que l'on ne doit le supposer de la part d'un père ou d'une mère pour faire naître à une personne bien née l'idée de s'écarter du sentier que la prudence lui prescrit: et même alors elle serait toujours infiniment blâmable.

Oh! l'amour, s'écria Ranson, ne raisonne pas ainsi. C'est un dieu aveugle; il ne peut par conséquent porter ses regards bien loin.

Mais où serait la prudence? repliqua Cinthelia; où serait la discretion, ces vertus si recommandables à notre sexe? Une femme les a perdu de vue quand elle se laisse conduire par un guide qui peut si facilement l'égarer.

La conversation fut interrompue dans cet endroit par Edouard qui entra et s'empessa de féliciter Cinthelia sur son heureuse arrivée. Le plaisir brilla dans les yeux de ces deux intéressantes créatures; et les joues de l'aimable Cinthelia se couvrirent du plus vif incarnat, quand Edouard, suivant l'habitude qu'il en avait contractée dans son enfance, réclama la faveur de l'embrasser.

Elle remarqua avec satisfaction qu'il était toujours le même, excepté qu'un plus grand usage du monde lui avait fait perdre ce ton enfantin du premier âge, pour lui faire acquérir toutes les perfections de l'homme. De son côté il ne vit pas sans enthousiasme combien Cinthelia était supérieure à l'idée qu'il s'en était formée, et au fond de de son coeur il se livra à la douce pensée, à laquelle il ne s'était point jusqu'alors arrêté, d'être un jour

plus étroitement uni à l'amie de son enfance. Au lieu de lui entendre parler un français barbare, ou chanter quelques airs insignifiants; au lieu de lui découvrir un grand fond d'orgueil et de vanité, il trouvait en elle une jeune personne aimable, modeste, dont les charmantes qualités ne se développaient que lorsqu'elles étaient en action, et dont la timidité ne provenait pas d'une défiance mal placée, mais des dictées de la sagesse.

Si de semblables perfections, pensa Edouard, sont celles que l'on acquiert ordinairement dans les écoles, quel est le père assez aveugle pour n'y point envoyer sa fille? mais si c'est l'ame de Cinthelia qui l'a si fort élevée au-dessus des futilités du siècle, combien n'a-t-elle pas plus de droits à l'admiration générale!

Edouard demeurait, en qualité de premier commis, dans la maison de

M. Brianton. M. Brianton, quoique quaker, n'était point un accaparcureur de grains, mais un honnête banquier. Il avait une fille nommée Lucie avec laquelle Cinthelia avait anciennement lié une étroite connaissance, qu'elle se proposait de renouveler, et l'une des premières questions qu'elle fit à Edouard eut pour objet de savoir comment elle se portait. La chaleur avec laquelle il lui répondit, les louanges qu'il prodigua à miss Brianton firent soupçonner à Cinthelia qu'Edouard n'avait pu admirer tant de perfections sans avoir plus que de l'amitié pour celle qui en était douée.

Un principe dont Cinthelia avait pris la ferme résolution de ne jamais s'écarter, était qu'une femme ne doit point laisser pénétrer l'amour dans son cœur, sans être auparavant bien assurée d'être payée de retour. Pour agir d'après cette maxime, dictée par

la prudence, elle se détermina à ne considérer Edouard que comme un ami, jusqu'à ce qu'elle l'eût vu dans la famille de Mr. Brianton et qu'elle eût démêlé la nature de ses sentimens pour l'aimable Lucie.

Le thé était à peine servi, que l'on entendit un carrosse s'arrêter à la porte. Un moment après Miss Louisa Mobile entra dans le salon. Elle avait appris que son ancienne camarade d'école étoit arrivée, et n'avait pu résister un moment au plaisir de venir étaler à ses yeux tout l'éclat du luxe dont son père s'étoit entouré depuis qu'il avait fait fortune.

C'étoit une de ces jeunes personnes qui se persuadent, non sans quelque apparence de raison, que les richesses sont les seules choses vraiment estimables dans le monde, et que l'orgueil, l'extravagance, sont les preuves incontestables d'une brillante éducation. En

conséquence, elle s'était à peine donné le temps de féliciter son amie sur son retour, que, changeant de conversation, elle commença à l'entretenir de l'agrément qu'il y avait de posséder une voiture. « Mais, ma chère amie, dit-elle, ce qu'il y a d'odieux, quand papa, après avoir mis en règle toutes ses affaires, a voulu obtenir des armes, les juges du blason n'ont jamais voulu lui accorder que trois carottes et un hareng saur. »

Comment cela ? s'écria Ranson comment votre père a-t-il put établir son droit à porter un hareng saur sur son écu ?

On lui demanda quelle était la plus belle action de sa vie ? S'il avait assisté à quelques batailles, ou fait un voyage autour du monde pour attrapper des papillons ? Mon père répondit qu'il n'avait rien fait autre chose que spéculer sur la pêche du hareng !

Un grand éclat de rire de Ranson déconcerta Louisa; et cessant de parler du carrosse, elle fit à son amie une longue description de ses divers habillemens, des nombreux embellissemens faits dans leur maison, et conclut en priant Cinthelia de venir le lendemain lui rendre visite pour lui faire voir les admirables choses que les riches peuvent se procurer.

Il était près de huit heures, et miss Mobile allait partir lorsque l'on annonça son frère Henri Mobile. Il entra dans l'appartement, vêtu d'une redingote et d'un pantalaon de drap bleu, malgré l'extrême chaleur qu'il faisait, et s'avança sans cérémonie vers sa soeur et Cinthelia, en faisant tourner son fouet dans sa main.

Ma parole d'honneur, dit-il à Cinthelia, en cherchant à donner de la douceur à sa voix, vous avez infiniment gagné madame. Quelle divine

créature ! Aimez-vous l'exercice du cheval ?

Quelquefois , répondit Cinthelia fort surprise d'une conduite aussi étrange.

C'en est assez , dit-il ; nous ferons ensemble des promenades. J'ai une jument tout-à-fait dans le bon genre, et un charmant petit bidet. Ils font douze milles à l'heure : on ne se sent pas aller. Vous irez à Richemont. (Baissant ensuite la voix) ; quel grand nigaud que cet Edouard ! Il avait quelque esprit ; mais le diable m'emporte si ce quacker ne l'a pas rendu tout-à-fait stupide !

Il se conforme au goût de la famille avec laquelle il vit, dit Louisa. Je crois d'ailleurs que lui et Lucie se font les yeux doux, ce qui finira sans doute par un mariage : le bon vieillard, dans cette circonstance, sera sans doute généreux.

De la manière dont vont les choses, je crois que c'est l'article essentiel, répliqua Henri. J'insisterai toujours sur ce que nous fassions ensemble une promenade à Richemont, mais pour le moment il faut que je vous dise adieu, car j'ai un rendez-vous avec Jacke Dolittle, et jamais je ne manque à un rendez-vous. En prononçant ces mots il se leva et, les mains dans ses poches, fit une demi-inclination à la compagnie, prononça entre ses dents le mot de serviteur, et se mit en devoir de sortir. M. Rannson le rappela. « Quoi! s'écria-t-il en se retournant; c'est vous vieux garçon? allons donnez la patte. » Il lui prit la main, la secoua, fit un geste de tête au reste de la compagnie et sortit en chantonnant, laissant Cinthelia fort étonnée du ridicule de sa conduite.

N'est-ce pas un charmant garçon?

dit Louisa : il est tout-à-fait à la mode,

La mode est donc bien changée ! repartit Cinthelia. Quant à moi je préfère l'ancienne.

Louisa prit à son tour congé, après avoir obtenu de Cinthelia la promesse de venir la voir le lendemain. " Dans quel luxe s'est-jeté le vieux Mobile ! s'écria M. Ranson, lorsqu'elle eut quitté le sallon ; il dépense autant qu'un lord. Sa maison est un palais et il ne ménage rien. Je ne serais point surpris de le voir arriver sous peu à la dignité de shérif. „

Il y a des gens qui ont du bonheur, interrompit M. Hendon. Je me rappelle Mobile lorsqu'il n'étoit que petit commis d'un agent de change, et n'avait pas en propre un écu : aujourd'hui j'oserais presque assurer qu'il possède plus cinquante mille livres sterlings.

C'est en spéculant, reprit Ranson, qu'il a amassé cette immense fortune. Oui les spéculations font tout, et si vous m'aviez écouté, peut-être aujourd'hui serions-nous plus riche que lui. Voyez comment l'affaire du biscuit a bien réussi dans les mains de C***! Je crois que ce seul marché suffira pour faire sa fortune; mais vous futes effrayé du pot-de-vin que l'on demandait. C'est ainsi que nous nous amusons à des bagatelles et que nous ne ferons jamais rien.

Suivant moi, dit Edouard, le meilleur est d'écouter la voix de la prudence. Un seul coup de hasard peut il est vrai, enrichir un homme pour la vie; mais quand on ne se confie qu'au hasard c'est souvent le contraire qui arrive. Quel est d'ailleurs l'homme délicat qui voudra vendre de l'orge et du blé d'Inde avarié, pour des grains de première qualité? et . . .

Le diable m'emporte Edouard, cria M. Ranson, si vous n'êtes pas un sot. Je vois que vous végétez toute votre vie, comme tant d'autres; et que la moindre bagatelle suffira pour vous effrayer!

L'horloge dans cette instant sonna neuf heures. Ranson se leva, en disant qu'il avait à cette heure un rendez-vous à la taverne de Londres; et ayant prié qu'on voulut bien l'excuser, il sortit. La conversation roula alors sur des sujets plus agréables, et l'instant du repos étant arrivé, Cinthelia se retira dans sa chambre.

CHAPITRE II.

Qu'est-ce qu'une fortune dont on ne sait pas jouir, et une vie employée à se tourmenter?

Vers onze heures le lendemain matin, instant auquel Cinthelia s'imaginait que son amie serait prête à la recevoir elle arriva à la porte de M. Mobile. Elle ne s'attendait plus à voir un marchand occupé des affaires de son commerce, mais un homme riche, ne songeant qu'à jouir de sa fortune. Elle se trompait : il était aussi extraordinaire que tout ce qui l'entouroit.

La façade du rez-de-chaussée de sa maison avait été convertie en une grande devanture de montre, où étaient exposés les échantillons de toutes les espèces de marchandises contenues dans le magasin. Derrière étaient les comptoirs, où se tenait constam-

ment M. Mobile; et à sa tournure, toute personne qui ne le connaissait pas ne pouvait manquer de le confondre avec le dernier de ses porteurs.

C'étoit un homme de petit taille. Son visage court étoit des plus comiques. Il avait le nez applati presque au niveau de ses joues, effet d'une malheureuse rencontre avec la muraille de sa boutique pendant l'obscurité. Ses yeux étoient noirs et perçans; son front rond et ridé. Une perruque grise, que la poudre n'avait jamais souillée, et une paire de lunettes formaient toute la parure de cette tête dans laquelle se combinaient les chances les plus minutieuses de la bourse, toutes les variations du commerce, enfin toutes les finesses de la science profonde du spéculateur. Vêtu d'un gros drap brun foncé des pieds jusqu'à la tête, il portait en outre autour de lui un grand morceau de

canevas en forme de tablier, qui lui servait-à-la fois à garantir sa veste et à essuyer ses doigts lorsqu'il avoit mis l'adresse soit à une lettre, soit à un ballot,

Cette figure, telle que je viens de la dépeindre, n'était point celle d'un homme sans orgueil. Il aimait, dans sa maison, tout ce qui avait une apparence de grandeur, et quoiqu'il sortit très-rarement de chez lui, il entretenait un équipage brillant pour la commodité ou pour l'agrément de son fils et de sa fille.

Lorsque Cinthelia entra dans la maison il était occupé à assortir des échantillons de sucre, et comme à l'aide des glaces qui donnaient sur le magasin et qui répétoient les objets, elle voyait ce qui s'y passait, elle ne put s'empêcher de regarder d'un oeil de pitié le mal que se donnait cet homme, dont l'immense fortune

pouvait aisément le dispenser d'un travail aussi pénible et aussi dégoûtant,

Il était si matin qu'il n'avait point encore quitté ses pantoufles ni son bonnet de velours noir, de sorte qu'il ressembloit absolument à Robinson sortant des débris du navire naufragé. Ils s'avança vers Cinthelia, avec un sourire de satisfaction, et en frottant ses mains. Il éleva ses lunettes sur son front, ouvrit, ferma et rouvrit les yeux, et lui dit enfin: « On me voit toujours ici travaillant et me tourmentant; mais comme je dis, tout le monde n'en sera pas pire pour cela; et quand un homme vient à mourir c'est toujours une consolation qu'il a de pouvoir dire, j'ai fait tout ce que j'ai pu. Mais sur mon crédit, miss, vous êtes charmante! Mon drôle ne vous louait pas hier pour rien: il s'y connaît. »

Cinthelia ne répondit à cet élégant discours qu'en lui demandant des nouvelles de sa santé et si sa fille était à la maison.

Ah, ah! répondit-il, comme dit Henri; on sait toujours bien où trouver une jeune dame le matin; mais c'est un drôle de chien (je vous en demande pardon, miss), c'est mon fils.... holà Louisa? N'êtes-vous pas honteuse d'être encore à vous frotter les yeux à onze heures? Ces dernières paroles, prononcées d'un ton fort haut, parvinrent jusqu'à l'oreille de Louisa: qui se présenta sur l'escalier pour savoir ce qu'on lui voulait.

Descendez, répéta-t-il, et venez recevoir ici votre amie comme vous le devez. Je veux que vous la traitiez comme votre soeur. Cinthelia lui fit de sincères remerciemens et monta l'escalier pour aller trouver Louisa. Le

père retourna de son côté à l'examen de ses sucres.

Si le rez de chaussée avait toute l'apparence de la boutique d'un marchand, le premier étage ressemblait à l'intérieur d'un palais. Les meubles en étaient riches et du dernier goût. L'or et la soie y brillaient de toute part, et les murailles étaient couvertes de glaces et de girandoles. A l'extrémité du salon était un superbe piano-forte sur lequel Louisa prenait ses leçons. Cinthelia fut frappée et choquée en même temps de voir étaler aux yeux tant de magnifiques superfluités; elle sentit que loin d'ajouter aux plaisirs de la société, ce faste n'en faisant que détruire le charme.

L'étourdie Louisa ne songea qu'à lui déployer toutes les belles choses qu'elle avait en sa possession. Elle lui détailla les ajustemens dont elle s'était parée au dernier bal de Pâques, ce

qui l'amena naturellement à faire une description brillante de cette fête délicate, où la cité fournit tout ce qu'elle a de beau, d'élégant, de riche et de frivole.

Cinthelia voyant qu'il était près d'une heure se disposait à retourner chez elle, mais M. Mobile qui était monté pour entendre sa fille toucher du clavecin ne voulut pas le permettre; et déclarant qu'il était entêté, quand il s'y mettoit, il envoya présenter ses respects à mistriss Hendon et la prévenir qu'il avait retenu sa fille à dîner.

Pensiez-vous donc que vous nous échapperiez aussi facilement, dit le bon citadin? On ne m'en impose pas aisément. Je sais que la présence d'une jeune dame comme vous; vaut infiniment mieux que toutes les visites qu'elle vous promet, et j'ai toujours été fort pour préférer le

temps présent à l'avenir. Je voudrais que Henri fut ici ; sa compagnie vous conviendrait mieux sans doute que celle d'une vieille tête comme moi ; mais il est sorti... Et , je vous prie, comment Ranson se tire-t-il d'affaires ?

Je l'ignore absolument, répondit Cinthelia, surprise de cette question.

Il est un peu léger, continua Mobile : il ne s'occupe guère des affaires et beaucoup de son plaisir. Tenez, entre nous miss, ce n'est pas comme un homme doit se conduire pour faire une bonne fin. Quand j'étais garçon et que je balayais la boutique du bourgeois, je n'allais pas folâtrer à la comédie ; on ne me voyait point au Vauxhall ou au Renelagh, et je ne dépensais pas en un jour ce que je gagnais en six, »

Papa...., interrompit Louisa.

M. Mobile était lancé ; il continua.

» Bien des gens, comme je dis, commencent par où ils devraient finir. Quand un homme a mis de côté une poire pour la soif, il peut se donner un peu de bon temps; mais j'ai toujours pensé qu'il était plus honorable d'amasser que de dissiper, et je crois (portant ses regards autour de lui et relevant la tête) que ma maxime n'est pas la plus mauvaise. »

Certainement, dit Cinthelia, qui trouva dans cet instant l'occasion de placer son premier mot. Il ne faut pas beaucoup d'habileté pour employer ses richesses; le plus difficile c'est de les acquérir; et celui qui parvient à une honnête aisance par les peines qu'il se donne, par la sagesse de sa conduite, est infiniment plus recommandable que celui qui possède des trésors que lui ont amassés ses ancêtres.

C'est cela, Miss, c'est cela s'écria

Mobile en se frottant les mains. N'ai-je pas toujours dit que la condition d'un marchand étoit plus honorable que celle d'un homme qui n'existe que pour détruire son prochain ? Plaisant honneur en vérité ! Parce que les grands pères d'un homme ont tué beaucoup de monde, parce qu'ils ont détruit une partie de ce que dieu a mis sur la terre pour le bien de tous, on les a déclarés nobles ! Fi, fi ! ... mais je ne dis rien. Oh je voudrois revenir à vingt-cinq ans ; je sais bien qui je prendrais pour ma femme.

Cinthelia rougit un peu de cette apostrophe ; mais il lui laissa le temps de se remettre en allant réparer le désordre de sa toilette, pour faire mieux les honneurs de sa maison.

Avant le dîner, Henri se réunit à eux, et le bon M. Mobile parut en-

chanté de le voir aux petits soins près de Cinthelia,

Vous êtes charmante aujourd'hui, miss, dit Henri. Si jamais je me marie, c'est une femme comme vous qu'il me faut.

Vous êtes très-poli, fut la seule réponse de Cinthelia.

Le dîner fut servi bientôt après, et Henri conduisit galamment Cinthelia à la place d'honneur. Louisa demanda alors à son frère s'il avoit vu lord Dolittle ce matin. » En vérité je ne sais pourquoi vous êtes toujours chez lui. S'est il informé de ma santé? »

— De votre santé! non, il m'a seulement dit. . . . Ah! mais à propos, j'ai bonne mémoire et je ne vous apprendrai pas ce qu'il m'a dit. Vous n'avez pas voulu faire hier ce que j'exigeais de vous et je vous ai promis que je m'en vengerais. En

vérité ce Jacke Dolittle est un diable de roué! Lui et moi. . . .

Eh bien, interrompit Louisa impatientée; je n'ai pas besoin de savoir ce que vous êtes, lui et vous; c'est ce qu'il a dit que je suis curieuse d'apprendre.

— Vous ne le saurez pas.

— Et moi je ne vous le pardonnerai pas. En vérité, papa, n'est-ce pas tout-à-fait choquant?

Le père crut devoir intervenir dans cette querelle. — Allons, allons Henri; satisfaites votre soeur. Ce Dolittle est un plaisant garçon, quoi qu'il raille un peu trop sur le compte de nous autres pauvres citadins. Au reste, qu'importe? Laissons rire ces messieurs et sachons profiter de leurs momens de bonne humeur. Mais au fait, qu'a-t-il dit? Quelque bon mot sur la fête du lord maire, sur le dîner, sur la compagnie. . . .

— Vous n'y êtes point; mais je vais vous le dire. Il posa sur la table son couteau et sa fourchette, et prenant un air d'importance. Ah ça, sur-tout, que ceci ne nous passe pas, car sur mon ame, il ne voudroit plus me rien confier par la suite, et j'en serois très-fâché. . . . Enfin il m'a dit. . . . il m'a dit, Henri. . . , parbleu voilà une belle matinée!

M. Mobile se mit à rire aux éclats, et sa figure décomposée étoit si plaisamment hideuse dans cet instant, que Cinthelia ne put conserver son sérieux. Elle attribua cet excès de gaieté au bon mot de Henri, tandis que Louisa n'ayant pas de meilleur parti à prendre, se mordit les lèvres pour cacher une partie de son dépit.

Le dîner se passa en conversation de cette espèce, et quoique Cinthelia eut trop de pénétration pour ne pas reconnaître à l'instant la nullité ab-

solue

solue du jeune homme, elle ne put s'empêcher de sourire à quelques-unes de ses saillies, qui avaient le mérite de la nouveauté.

Dans le cours de l'après-midi plusieurs jeunes personnes, accompagnées de leurs frères et de leurs galans, rendirent visite à Louisa. On les retint pour prendre le thé, et si la méditation et la toilette sont des sujets agréables de conversation, Cinthelia ne put manquer de s'amuser beaucoup.

Elle était assise entre Louisa et son frère lorsqu'un homme habillé simplement, mais qui n'avait rien de particulier pour se faire remarquer, entra dans l'appartement. Son air annonçait de la gravité; il fit à la compagnie un salut profond, et promenant ses regards sur toutes les personnes présentes, il sembloit chercher celle dont la société lui conven-

draît le mieux. Ses yeux se portèrent sur Cinthelia, et après les y avoir arrêtés quelques momens il parut décidé, fit un tour dans la chambre et vint se placer sur un siège vacant, assez près d'elle pour observer ses traits, et même pour entendre tout ce qu'elle pourrait dire. S'il avait eu le ton léger et suffisant d'un homme à la mode, l'extrême attention avec laquelle il la regardait, aurait déconcerté la timide Cinthelia, mais il y avait dans ses yeux tant de douceur et de modestie, que, bien loin de l'embarrasser, il attira toute son attention.

Lorsque Henri se leva pour aller parler à quelques dames qui étaient à l'autre extrémité de la pièce, Cinthelia demanda bas à son amie quel était ce particulier.

Lui! c'est une espèce de brute, répliqua-t-elle; c'est ce détestable Hervey. Son habitude ordinaire est de

faire l'amour à toutes les filles qu'il voit, et quand il est parvenu à s'en faire écouter il les abandonne et fait sur elles un tas de contes. Oh oui, c'est vraiment un homme odieux. Il possède une assez belle fortune, et c'est ce qui le fait supporter dans la société.

Voilà un caractère vraiment singulier, reprit Cinthelia; mais je m'étonne qu'il n'ait encore trouvé personne capable de le fixer.

En vérité je crois, répondit Louisa, qu'il a le projet de ne jamais se marier, et c'est assez la mode actuelle de nos jeunes geus. C'est une chose affreuse d'entendre comme ces messieurs plaisantent continuellement sur le mariage. Tenez, voilà mon frère; il est recherché dans la société; il est riche, doué de talens agréables, et n'aurait besoin que de se présenter pour obtenir la main de celle qu'il

lui plairait de choisir; et cependant je crois que son coeur est absolument libre.

Les deux dernières paroles ayant été entendues de M. Hervey, il se tourna vers Cinthelia et lui dit: « Serait-il possible qu'avec tant de grâces et de perfections, des traits si doux et tant de modestie, nul homme ne se serait encore déclaré votre esclave? Ai-je bien entendu ce que madame disait tout-à-l'heure? »

Je ne le crois pas, répondit Cinthelia, car vous ne nous attribueriez pas un discours auquel nous n'avons nullement pensé.

Eh pourquoi vous en défendre, dit-il en souriant? Croyez-vous que de jeunes dames aussi belles, aussi aimables que vous commettent un crime en s'entretenant d'amour? N'est-ce pas pour elles le sujet le plus intéressant et le second besoin de la vie? Pour ne pas éprouver l'influence

de ce sentiment si naturel, il faut être au-dessus de la nature humaine, ou n'en avoir pas atteint la dignité.

— Quoi, monsieur, vous n'admettez point de milieu! Sans avoir reçu de la nature un coeur insensible on peut n'avoir jamais aimé.

— On ne doit peut-être guère soupçonner miss Hendon d'être dans ce cas; mais si cela était, heureux, cent fois heureux le mortel qui pourra toucher ce coeur que les traits de l'amour n'ont encore pu atteindre. Il doit être inflexible s'il a résisté jusqu'à présent à toutes les attaques que l'on n'a sûrement pas manqué de diriger contre lui. Qui pourrait la voir et ne pas soupirer après sa possession?

Je proteste, s'écria Louisa, qu'Hervey va vous faire l'amour. Ne vous en ai-je pas prévenue? Mais je pensais, monsieur, que vous aviez juré à notre

sexe un haine éternelle. En achevant ces mots elle lança sur lui un regard de dédain.

— Pardonnez-moi, miss; la haine est une passion absolument érangère à mon coeur. Mais de ce que je ne bais point les dames, il ne s'en suit pas que je doive les aimer toutes. Les beautés du jour sont si fières, elles étalent une magnificence si dépourvue de goût et de raison, que l'homme qui possède la bourse la plus pesante est celui qui est certain de réussir le mieux auprès de la plupart d'entre elles.

Monsieur, s'écria Louisa en rougisant, vous êtes toujours le même et vous n'avez que des choses mortifiantes à dire. Je perds patience.

J'avouerai franchement, mesdames ! ajouta Hervey en souriant de sa petite colère, que presque toutes, depuis notre bonne mère Eve, vous prenez la

vanité pour guide de vos actions. L'indiscrete écouta les discours flatteurs du serpent, elle y fit plus d'attention qu'à la modeste et naïve éloquence du bon Adam, et vous savez ce qu'il en résulta. Vous en agiriez autrement si vous vous persuadiez bien que votre règne n'est que d'un jour, et encore ce jour est-il de bien courte durée! Dans quinze ans, ma chère Louisa, où seront ces lilas et ces roses qui brillent aujourd'hui sur votre visage? Ils auront disparu; et une autre belle, étourdie comme vous, se laissant comme vous diriger par les mêmes principes, sera la beauté à la mode, jusqu'à ce qu'une autre prenne sa place.

Vous êtes un méchant, s'écria Louisa en lui donnant un coup d'éventail. Un homme tel que vous suffirait pour donner des vapeurs au genre humain.

Cinthelia, ma chère amie, méprisons-le comme il nous méprise.

M. Hervey allait répliquer, quand Henri Mobile, en se nettoyant les dents, s'avança vers Cinthelia. » J'ai oublié, dit-il, de vous demander si vous aimiez la musique; et ayant reçu une réponse affirmative, il continua. J'en suis fort aise, en vérité. Ma sœur vous conduira au concert de — lane. Je prends toujours des billets parce que je n'aime pas à paraître ridicule, mais j'y vais très-rarement, la musique m'étant tout-à-fait insupportable. »

Oh! vous serez enchantée, s'écria Louisa. J'irai vous prendre dans le carrosse. C'est pour mercredi prochain: mon frère sera notre écuyer.

Et moi, dit Hervey; m'excluez-vous entièrement de la partie? Doit-il s'y trouver beaucoup de dames?

— Je vois bien que vous n'avez

pas encore mis le pied dans cet endroit; mais quand il s'y trouverait cinquante jolies femmes, qu'est-ce que cela peut vous faire?

Vous cherchez à vous venger, dit Hervey en riant, mais peut-être y pourrais-je trouver l'épouse que je cherche.

Est-ce donc, dit Cinthelia en souriant, un objet si difficile à rencontrer? Je crois qu'il vous serait possible de découvrir ce trésor sans courir les assemblées publiques.

Si toutes les jeunes personnes étaient douées d'autant de perfections que miss Cinthelia, repartit-il en la saluant, mes vœux seraient bientôt comblés; mais au milieu de la légèreté du siècle et dans le tourbillon de la mode je crains bien d'être condamné à chercher long temps et inutilement.

Vous êtes un drôle de corps, sur mon honneur, s'écria Henri en faisant

un grand éclat de rire ; voilà au moins dix ans, à ma connaissance, que vous vous consommez à la recherche d'une femme, et je vous assure que si vous n'abandonnez pas quelque chose de vos prétentions, vous chercherez bien encore dix autres années.

Sans l'air sérieux d'Hervey, Cinthelia aurait imaginé que ce qu'il disait n'était que par forme de conversation ; mais cette singularité lui paraissait confirmée par le discours de Mobile. Elle commença à soupçonner Hervey d'être attaqué de la manie de se croire supérieur aux autres, défaut qui trop souvent éclipse les plus excellentes qualités. Pendant le reste de la soirée Henri Mobile eut pour elle des attentions assez suivies pour exciter la jalousie de ses belles voisines, mais elle était peu tentée de se glorifier de cette espèce de triomphe.

Cinthelia savait, autant par la ré-

putation dont jouissait Mobile, que par ce qu'elle en avait pu voir elle-même, que son unique occupation, comme celle de tous les jeunes oisifs d'une grande ville, était d'imiter les vices et les ridicules de ce qu'on appelle le grand monde. Sa fortune et le genre d'éducation qu'il avait reçu le conduisaient à se croire un important personnage, et il était de la dernière impertinence avec tout ce qu'il considérait comme au-dessous de lui. Semblable aux grands seigneurs dont il avait cru devoir se faire un modèle, il oubliait que le hasard seul l'avait élevé au-dessus des autres, et que les richesses auxquelles il devait ce léger avantage n'ajoutaient absolument rien à son mérite personnel.

Notre héroïne qui n'était pas tout-à-fait étrangère aux usages de la ville, essaya de repousser par tous les moyens en son pouvoir, les traits de galanterie

de M. Mobile. M. Hervey, de son côté, se plaisait à désespérer Henri, en exerçant impitoyablement sa critique sur ses mauvais jeux de mots; et le temps s'écoula assez agréablement pour Cinthelia qui, plus d'une fois néanmoins, pensa à Edouard et s'étonna de ce qu'il ne paraissait point. Il avait préféré sans doute une conversation intéressante avec la belle quaker, qu'elle supposait le retenir auprès d'elle, à toutes les saillies, à toutes les trivialités qui avaient jusque-là frappé ses oreilles.

La soirée étant fort avancée, on lui permit à la fin de se retirer. Henri la reconduisit dans le carrosse, et profitant de la liberté du tête à tête il commença à lui parler d'une manière plus positive de l'effet qu'elle avait fait sur son coeur: il ne crut pas néanmoins devoir quitter ce ton de plaisanterie qui prévient une réponse

trop sérieuse. D'après sa réputation bien connue, Cinthelia ne pouvait guère lui supposer d'autre envie que celle de paraître galant ou de déployer son éloquence. Son caractère même eût-il été différent, aurait-elle jamais pensé que rien de sérieux pût sortir de la bouche d'un homme qui ridiculisait lui-même la passion qu'il feignait de sentir. L'amour, suivant sa manière de juger, devait inspirer de la timidité à celui qui en éprouvait les effets, et n'en reconnaissant aucun symptôme dans l'être léger qui l'entretenait, elle écouta en riant la proposition qu'il lui fit de la demander à son père. Elle allait lui répondre lorsque la voiture s'arrêta à la porte.

M. Rarson était dans le parloir lorsque Cinthelia y entra, conduite par Henri. Il souhaita le bonsoir au jeune Mobile, en lui secouant la main, et malgré un coup-d'oeil que lui lança

mistriss Hendon, il le pressa de rester à souper.

Cette invitation parut faire grand plaisir à Henri, qui se trouvait alors beaucoup plus à son aise. M. Ranson avait de la gaieté; il connaissait le monde et ne manquait pas de cet esprit qui fait briller dans les sociétés à la mode. » Je crois, dit-il, que vous avez adopté le parti le plus sage en prenant la résolution de ne point vous embarrasser de femme. J'en demande bien pardon à ces dames; mais en vérité une femme est la chose dont on peut se passer le plus aisément. Quel est l'homme qui, doué d'une certaine vivacité et de quelque esprit, peut raisonnablement songer à s'enchaîner dans un cercle aussi étroit que celui d'un ménage? Oh laissez-moi la liberté, ou arrachez-moi l'existence! » H

Fi, s'écria mistriss Hendon; je suis honteuse de vous entendre parler ainsi

M. Ranson, vous qui aviez une femme meilleure que vous ne le méritez. Suivant moi, vous étiez alors bien plus réellement heureux que vous ne l'êtes aujourd'hui.

Qu'elle repose en paix, répondit-il avec indifférence et en bâillant; c'était une bonne créature, mais elle s'est en allée fort à propos. Croyez vous que je me sois marié pour d'autres raisons que le besoin de sa fortune? Si vous le pensez, vous avez diablement tort; et c'est la seule excuse que je puisse apporter pour avoir fait une semblable folie. Qu'en pensez-vous Henri?

Henri ne se vit pas ainsi interpellé sans avoir quelque envie de répondre. Il savait que ridiculiser le mariage n'était pas le chemin qu'il fallait prendre pour parvenir au coeur de Cinthelia, et il était déterminé à tenter tous les moyens possibles de lui plaire. D'un

autre côté, cette crainte de passer pour être du bon vieux temps le retenait. S'il avait été libre de parler, il aurait répété toutes les belles choses qu'il avait entendu débiter au désavantage de ce noeud sacré: il se contenta de répondre en affectant un ton d'insouciance. » Je ne sais en vérité ce que j'en dois penser. Une bonne femme, et il regarda Cinthelia, est bien assurément une excellente chose, mais cette chose-là est bien difficile à trouver. Une méchante femme, au contraire, est un diable dans une maison. Dites-nous, miss, quelle est votre opinion à cet égard? «

Mon opinion! dit-elle, presque offensée de se voir interrogée sur un semblable sujet, si vous ne pouvez vous former vous-même une opinion sur ce point, monsieur, je crois que vous ferez bien de rester toujours comme vous êtes. Celui qui se lie

par les noeuds du mariage sans en espérer plus de satisfaction que d'un autre état, s'expose, suivant moi, au plus grand danger, ne fût-ce que par le peu d'efforts qu'il fera pour rendre ces noeuds aussi heureux qu'il serait possible. Comment s'abaisserait-il jusqu'à des tentatives dont il n'espérerait pas trouver à la fin la récompense?

C'est parler comme un ange, sur mon honneur, s'écria Mobile. Mon parti est absolument pris, Ranson, et je me marierai.

Vous feriez aussi-bien de vous pendre la veille du jour fixé pour cette belle action, interrompit Ranson. Je gagerais dix contre un que vous disputerez avec votre femme avant la fin de la première semaine. Et quand vous vous verrez au milieu des enfans qui vous écorcheront les oreilles, des nourrices, des maladies et qui diable sait ..., de tous les maux sortis

da la boîte de Pandore! ... Soyez l'homme qui aime à posséder l'existence et à en jouir. Quant à moi je ne connais que ce bonheur!

Mistriss Hendon avait peine à retenir son indignation en entendant un semblable discours, et sur-tout prononcé devant sa fille. Elle se tourna vers Cinthelia après avoir fait sentir, par un regard, à M. Ranson, combien elle était offensée. et lui dit: » Ma chère, vous avez laissé là-haut quelque chose à finir: vous pouvez vous retirer. « Cinthelia ne se le fit pas répéter, et quoique les deux Messieurs insistassent vivement pour qu'elle restât, elle était trop contente de pouvoir sortir pour hésiter un moment. Elle leur fit une légère salutation et disparut,

Malgré toutes les excellentes choses qu'elle avait entendu débiter; malgré les discours flatteurs dont elle avait

été l'objet, et qui auraient pu faire impression sur beaucoup d'autres; Cinthelia n'eut pas grande peine à bannir de son esprit le souvenir de Mobile. Il n'en était pas de même en réfléchissant aux liaisons qu'on lui avait dit exister entre Edouard et Lucie. Ces liaisons détruisaient les premières espérances qu'elle avait conçues d'être un jour unie à cet estimable jeune homme, et lui faisaient désirer ardemment de connaître par quels charmes supérieurs aux siens il était prêt à lui être enlevé. Le caractère singulier de M. Hervey fixa aussi son attention. Elle s'y arrêta néanmoins fort peu, et se contenta de juger que celui-là n'est guère fait pour inspirer de l'amour, qui n'est pas au moins indulgent pour les faiblesses du beau sexe.

CHAPITRE III.

*Visites — Concerts. — Portrait
à la mode. — L'hôpital des en-
fants trouvés.*

CINTHELIA passa une partie de la matinée du lendemain à se préparer pour la visite qu'elle comptait faire après le dîner à la famille Brianton, elle en avait obtenu sans peine la permission de sa mère, et jouissait d'avance de la satisfaction que lui promettait le renouvellement de l'ancienne amitié qui l'avait liée à Lucie. Pendant qu'elle s'habillait, Louisa Mobile vint la voir et lui proposa de se rendre le lendemain au soir avec elle au concert dont il lui avait été parlé.

Je ne sais, lui répondit Cinthelia comment il me serait possible de

sortir avec vous cette semaine. Je me dispose à aller rendre aujourd'hui visite à M. Brianton, et il faut ensuite que je me mette au courant des affaires de la maison.

Des affaires de la maison! s'écria miss Mobile en éclatant de rire. Savez-vous comment je m'occupe, moi, des affaires de la maison. Mon déjeuner est toujours prêt à dix heures et demie. Je me lève pour le prendre. Je n'ai ensuite rien à faire qu'à manger, m'habiller, me promener, lire des romans. Et tout cela est bien assez d'occupation, je pense!

Cela peut convenir, interrompit mistriss Hendon, à de jeunes personnes qui ont de la fortune et des domestiques pour les servir; encore j'imagine qu'un mari aime à trouver dans sa femme des principes d'économie et une surveillance toujours

indispensable dans un ménage bien ordonné.

Qu'un mari désire cela tant qu'il voudra, reprit Louisa avec un sourire ironique, c'est ce dont je m'embarrasse le moins. Jamais je n'ai vu ma mère faire autrement, et j'aimerais mieux rester fille toute ma vie que de m'astreindre à passer des jours ennuyeux, toujours occupée à étudier le caractère et les caprices d'un homme. Si je lui apporte une fortune, n'ai-je pas le droit d'en disposer à ma fantaisie?

Et de la sienne par-dessus le marché, repartit séchement mistress Hendon. Mais permettez-moi de vous assurer que l'homme fait peu de cas, et cela doit être, d'une femme qui dissipe et ce qu'elle a apporté dans la maison et ce qu'elle y a trouvé. Il vaudrait souvent mieux pour lui

avoir épousé une fille qui ne lui eût pas donné un écu.

Eh bien, Madame, s'écria Louisa, vous parlez exactement comme ce perfide Hervey. Je vous prie, au reste, de croire que ce que je disais n'est qu'une plaisanterie. Permettez-vous à Cinthelia de venir avec moi mercredi au soir au concert? Nous avons des billets: je viendrai la prendre avec la voiture.

Si les affaires sont ainsi réglées, reprit mistriss Hendon, mon consentement est assez inutile.

Non, répliqua Cinthelia; rien n'est réglé, ma mère, et sans votre libre consentement, je n'ai aucun désir d'y aller.

— Je ne suis pas ridicule, ma chère amie; vous aimez beaucoup la musique, et je ne vous priverai pas inutilement d'un plaisir aussi innocent.

Louisa lui fit ses remerciemens sur

un ton qui semblait dire, nous aurions pu nous dispenser de votre aveu, et peu de temps après elle se retira. Cinthelia acheva de s'habiller; il régnait dans sa parure une élégance, une propreté faite pour s'allier avec l'aimable simplicité de Lucie, sans qu'on eût à lui reprocher aucune affectation.

Le temps était beau, et comme son père n'avait point jugé à propos de prendre un équipage, à l'exemple de ses voisins, plus ou moins fortunés, elle se rendit à pied dans Cornhill. En ouvrant la porte de la boutique de M. Brianton, elle fut un peu embarrassée de se voir examiner des pieds à la tête par une demi-douzaine de commis bien habillés, bien frisés. Elle allait demander si M. Brianton était chez lui, lorsqu'Edouard, sortant d'une pièce du fond, s'avança précipitamment vers elle, et
la

la prenant par la main, la conduisit au premier étage. Elle n'avait point traversé la boutique sans entendre les commis se dire entre eux, *voilà, sur mon ame, une charmante fille!* Ses joues se colorèrent d'une extrême rougeur, et Edouard, embarrassé pour la première fois de la conduite qu'il devait tenir, ne proféra pas une seule parole jusqu'à ce qu'ils fussent l'un et l'autre parvenus dans l'appartement. Mistriss Brianton l'accueillit avec le sourire le plus gracieux.

Je vous amène, dit Edouard, une ancienne connaissance qui brûle de renouveler amitié avec votre aimable fille.

Je suis flattée, répondit mistriss Brianton d'avoir une fille assez aimable pour s'être conciliée l'affection d'une personne dont la réputation est déjà si avantageusement établie; mais faut-il que je me regarde comme ab-

seulement exclue du droit de partager le même avantage? Qu'en dis-tu, ma chère amie?

Je dis, répliqua Cinthelia, que si dans cet instant quelqu'un doit s'enorgueillir, c'est assurément moi, qui n'ai jamais reçu de compliment plus flatteur à mon gré que celui de mistriss Brianton.

La question de savoir laquelle de vous deux doit s'enorgueillir de l'amitié de l'autre, dit Edouard; n'a pas besoin de mon intervention pour être résolue, ainsi je vous quitte, persuadé du plaisir que vous trouverez dans la société l'une de l'autre. Après avoir dit ces mots il sortit, et mistriss Brianton prenant la main de Cinthelia la conduisit vers un siège.

Cette aimable quaker était douée du caractère le plus heureux. Jamais la plus légère inquiétude, la moindre crainte pour l'avenir n'avait troublé

sa tranquillité. Elle conservait des restes de beauté auxquels la main du temps avait seule porté quelque atteinte. Son caractère ne s'était jamais démenti, et si le bonheur peut résider habituellement parmi quelques mortels favorisés de la nature, c'était dans la demeure paisible de Josiah et de Patience Brianton qu'il avait fixé son séjour.

Une fille unique ajoutait aux délices de leur existence. L'aimable Lucie avait su captiver toute leur affection, et elle le méritait. Le ton de sa voix était d'une douceur qui pénétrait l'âme et donnait une grâce toute particulière au tutoyement usité parmi les gens de sa caste. C'était une brune piquante, dont la rougeur qui colorait souvent ses joues attestait la sensibilité de l'âme. Son éducation n'avait pas été celle que l'on donne ordinairement aux jeunes per-

sonnes destinées à briller dans le monde; mais elle n'en avait pas été moins soignée; et quoiqu'elle ne sût ni le français, ni l'italien, quoiqu'elle ne se fût point appliquée à acquérir une réputation dans les arts si utiles de la danse ou de la musique, son esprit était agréablement cultivé, et elle avait appris à soumettre ses idées et ses goûts à l'empire de la raison. Une compagne de cette espèce était bien mieux faite pour sympathiser avec Cinthelia que la gaie, l'étourdie Louisa Mobile, et notre héroïne fut bien fâchée de ne point la trouver à la maison. Lucie ignorait que son ancienne amie dût lui rendre visite; elle était allée passer l'après-midi avec une jeune personne dont l'âge et les goûts s'accordaient parfaitement avec le sien.

La conversation de la mère dé-

dommagea amplement Cinthelia de l'absence de sa fille; et elle eut occasion de remarquer qu'une liaison où règnent la franchise et l'amitié est infiniment préférable à celle dont une folle gaieté et le plaisir de s'entretenir des vices ou des ridicules d'autrui font tout le charme. Peut-être aussi ce tête-à-tête lui plut-il par une autre raison. De pompeux éloges furent prodigués à Edouard par mistriss Brianton, et elle était flattée de voir que le jugement qu'elle avait toujours porté de cet aimable jeune homme fût sanctionné par ceux qui le connaissaient mieux encore qu'elle-même.

Lucie revint enfin de sa course et fut enchantée de trouver Cinthelia chez elle. Elles s'embrassèrent toutes deux avec les témoignages de la plus vive satisfaction, et renouvelèrent ensemble une amitié qui n'avait

fait que s'assoupir dans leur ame. Cinthelia cependant, tout en admirant combien un si petit nombre d'années avait opéré de changemens heureux dans la personne de Lucie, ressentit au-dedans d'elle-même une espèce de chagrin de lui reconnaître autant de perfections. Quel est l'être sensible qui, dans une semblable circonstance, pourrait toujours se défendre d'un mouvement de jalousie?

Edouard les rejoignit au souper. Ce fut alors que Cinthelia apporta tous ses soins à pénétrer jusqu'au fond de l'ame de son amie. Elle observa que Lucie était différente d'elle-même lorsque Edouard lui adressait la parole et lorsqu'elle lui répondait. Sa voix, ordinairement douce et harmonieuse, prenait un ton si expressif quand elle lui parlait, que Cinthelia ne pouvait attribuer sa trop visible émotion qu'à l'amour. Elle ne fit

pas cette observation sans pousser un soupir qu'elle s'efforça de réprimer, et appelant en même temps sa raison à son secours, elle s'imagina presque qu'elle formait le vœu de les voir réunis par un même sentiment. Edouard se tint auprès d'elles sur la réserve; il se contenta d'être poli à leur égard, et évita soigneusement tout ce qui aurait pu annoncer une préférence pour l'une ou pour l'autre.

Il était impossible que Cinthelia tirât aucune conséquence positive de cette conduite. Edouard était l'homme de confiance, l'ami de la maison. Suivant toutes probabilités, la même contrainte ne régnait pas toujours dans ses actions; mais que devait-elle en conclure? Peut-être ne voulait-il pas, devant-elle, paraître épris des charmes de Lucie; peut-être aussi ces charmes n'avaient-ils fait aucune

impression sur son coeur. Ce fut alors que, pour la première fois de sa vie, elle se sentit tourmentée par une incertitude pénible, dont la cause lui était presque inconnue à elle-même.

Edouard et Cinthelia ignoraient entièrement le projet que leurs parens avaient formé de les unir un jour; mais l'espèce de gêne dans laquelle on les avait tenus tous les deux, avait rempli le but que l'on s'était proposé. Les bizarreries du coeur humain sont telles, même dans les moindres objets, que la chose qui lui présente des difficultés, le doute de réussir, est précisément celle qu'il brûle d'obtenir. C'est ce qui arrive dans toutes les circonstances de la vie: c'est ce qu'éprouvaient en même temps Edouard et Cinthelia.

De retour chez elle, Cinthelia trouva très-difficile de mettre un certain ordre dans la multitude d'idées qui venaient à-la-fois assaillir son esprit, et

elle se hâta de se mettre au lit pour être en liberté de les mûrir et de les examiner de sang froid. La douce familiarité qui avait régné entre elle et Edouard, les tendres attentions de ce dernier, toutes les fois qu'ils avaient eu l'occasion de se rencontrer, l'avaient insensiblement portée à croire qu'il avait su la distinguer de toutes les femmes, mais elle ne s'était point arrêtée à réfléchir qu'elle-même lui donnait une préférence marquée sur tout autre homme. Les nouvelles sensations qu'elle éprouvait, le tumulte de ses pensées, la conduisirent à considérer de plus près la situation où elle se trouvait. En examinant son coeur elle trembla à l'idée d'aimer un homme, sans être certaine d'être payée de retour. Elle craignait aussi que l'amour mutuel qui aurait pu les unir ne fût point approuvé par ses parens, et elle était bien déterminée à suivre les conseils et

les volontés de ceux dont l'expérience et la connaissance qu'ils avaient de toutes les faiblesses du coeur humain, les mettaient plus à portée de juger avec certitude de ce qui convenait mieux à son bonheur.

Certaine néanmoins que ses parens ne la contrarieraient point sans de fortes raisons, et incapable pour le moment de se former un plan de conduite invariable, elle s'abandonna aux douceurs du sommeil; et pour un peu de temps s'évanouirent les doutes, les craintes, les inquiétudes, qui avaient pris la place du repos et de la paix dans l'esprit de Cinthelia.

Le matin suivant, le premier que Cinthelia passa entièrement à la maison, elle remarqua que son père et sa mère étaient tourmentés par quelque secrète inquiétude qu'ils s'efforçaient de cacher. C'était une suite de l'inconduite de Ranson, qui passait fré-

quemment les nuits dehors et dans des sociétés peu convenables. Les débauches auxquelles il se livrait le rendaient si peu capable de vaquer aux affaires de la maison, que tout le poids en retombait sur M. Hendon, qui avait en outre la douleur de voir dissiper, par son associé, le fruit de son travail et de son économie.

Le soir, une voiture s'arrêta à la porte et Louisa entra aussitôt dans le salon, où elle trouva Cinthelia habillée et qui l'attendait. Elle avait pour maxime constante de ne jamais prendre d'engagement sans être exacte à le remplir. Elle monta aussitôt dans le carrosse, où elle trouva la soeur de M. Hervey. C'était une femme d'environ trente ans et d'un caractère à-peu-près semblable à celui de son frère. Elle avait ressenti, dans un âge encore fort tendre, une passion très-vive pour un jeune homme que la

mort avait surpris dans un voyage qu'il faisait à Amsterdam; et depuis, son coeur n'avait point encore rencontré d'être qui lui parût fait pour le remplacer. C'est ainsi que par un hasard assez singulier, le frère et la soeur se trouvaient dans la même position. Elle avait entendu faire à M. Hervey l'éloge de Cinthelia! elle n'eut point de peine à concevoir de cette aimable fille l'opinion qu'il avait cherché à lui en inspirer, et le peu de conversation qu'elle eut avec elle pendant la courte durée du chemin, suffit pour la convaincre qu'elle ne pouvait mieux placer ses affections.

Miss Hervey ne trouva pas Cinthelia bien foncée sur tous les objets dont on pouvait lui parler; car elle ignorait ce qu'avaient été les Athéniens dans le temps de leur splendeur, et le haut degré auquel avaient été portés chez eux les arts et sciences: elle n'avait

n'avait point étudié les causes des progrès et de la décadence de l'Empire romain, ni comment dans cette république superbe le sénat et le peuple avaient préparé leur avilissement; mais un semblable défaut était plus que compensé par ce jugement sain, qui dispose l'esprit à recevoir toutes les connaissances utiles, par cette prudence qui lui apprend à distinguer ce qui est bon et à en profiter.

Leur entrée dans la salle d'assemblée précéda de beaucoup l'instant où commença le concert; le vide en fut rempli par l'arrivée de M. Hervey, qui, malgré l'indifférence affectée par Louisa, ne laissa pas de faire naître en elle une sorte d'embarras, causé suivant la remarque de Cinthelia, par la crainte qu'elle avait de ses sarcasmes. Il prit place à côté de Cinthelia, et après s'être informé de l'état de sa santé, après lui avoir exprimé sa satisfaction

de la revoir, il lui demanda si elle avait à la fin trouvé l'homme qui devait arracher à son coeur quelques soupirs?

Cinthelia, que cette question fit un instant rentrer en elle-même, ne put d'abord s'empêcher de rougir, mais reprenant bientôt son air de gaieté, elle répondit: » Pourquoi me faites-vous une question de cette nature? Je n'ai point encore réfléchi sur cet objet, et je crois d'ailleurs que ce n'est point à une femme qu'il appartient d'y répondre. Et vous, monsieur, qui, suivant vos propres aveux, vous occupez d'une semblable recherche, vous avez sans doute été assez heureux à la fin pour découvrir la personne que vous devez préférer au reste de son sexe. «

Je l'ai vue, dit-il en soupirant et en la regardant avec des yeux pleins d'expression; oui en vérité j'ai vu celle que je préférerais à toutes les autres;

mais je crains bien que la fortune ne m'ait pas réservé de sa part le tendre retour que je voudrais en espérer?

Et pourquoi cela? reprit Cinthelia en souriant; lui en avez-vous fait la question, ou a-t-elle des engagemens qui éloignent vos prétentions

— La crainte que j'ai d'un premier attachement de sa part, et le sentiment de mon infériorité sont deux raisons pour lesquelles j'ai jusqu'ici soupiré en secret.

Dites-moi donc, interrompit Louisa, qui pendant cette conversation s'était entretenue avec miss Hervey, va-t-on bientôt commencer? Je vous déclare que je suis déjà fort ennuyée.

De vous ou d'autres? répliqua Hervey.

De tout, répondit-elle, d'un air mécontent.

En ce cas je vous conseille de ne jamais vous marier, reprit-il. Une

jeune dame qui ne peut trouver en elle-même assez de ressources pour se sauver une demi-heure d'ennui est peu faite pour la vie paisible que l'on mène dans le sein du mariage; où il reste tant d'heures à employer. Quelle sera sa situation, lorsque la vieillesse aura repoussé loin d'elle ceux qui se faisaient une étude de la flatter sans cesse?

Qu'est-ce que cela signifie? s'écria Louisa vivement piquée.

Mon frère, dit miss Hervey, aime beaucoup à saisir toutes les occasions de nous railler impitoyablement, nous autres pauvres femmes: mais vous savez, ma chère, qu'il ne prend jamais cette peine qu'avec les personnes qu'il estime: les autres ne lui paraissent pas dignes d'attirer son attention.

Ces paroles eurent l'effet de calmer un peu la mauvaise humeur qui s'était emparée de Louisa. Bientôt après

une de ses amies étant entrée elle se mit à causer avec elle, et abandonna Cinthelia à Hervey et à sa soeur.

A la fin le concert commença; et Cinthelia éprouva un plaisir qui, jusqu'alors, lui avait été inconnu. Elle n'avait jamais rien entendu de supérieur aux accords des piano-forte et des violons, les seuls instrumens d'usage à la campagne; la musique qui frappait dans cet instant son oreille, quoique éloignée de la perfection, lui parut délicieuse, et un ou deux passages lui tirèrent même les larmes des yeux. Au milieu d'un très-beau morceau d'ensemble, Hervey appuya sa main, comme sans y songer, sur l'épaule de Cinthelia, et lui dit; » Ceci n'est-il pas pour l'ame de la sensible Cinthelia le précurseur des jouissances célestes? «

Une expression aussi forte excita en elle une vive surprise; mais l'impu-

tant à la singularité de son caractère, elle ne répondit pas et n'en parut que plus attentive à écouter. Cette attention fut néanmoins détournée un instant après par la subite apparition d'Edouard. Elle repoussa au même instant la main d'Hervey; mais Edouard, sans essayer de lui parler, s'éloigna aussitôt. Quoi, pensa-t-elle, ai-je donc mérité sa haine au point de le faire fuir si précipitamment? Peut-être s'est-il rappelé quelque engagement avec Lucie Brianton.

Cinthelia fut interrompue peu de temps après par l'entrée d'Henri Mobile et d'un jeune homme habillé, s'il était possible, d'une manière plus extravagante encore que son compagnon. On pouvait apercevoir au premier coup-d'oeil que ce dernier paraissait convaincu de son extrême supériorité sur les personnes de l'assemblée, qu'il regardait dans la glace. » Voici un

lord, dit tout bas Hervey. Remarquez-vous l'air de dignité qui règne dans sa personne? Sa noblesse est peinte dans chacun de ses traits. « Louisa commença aussitôt à lever la tête un peu plus haut, et avant que Cinthelia eût eu le temps de répondre à Hervey, Henry présenta mylord Dolittle à la compagnie, sans faire attention à l'interruption que causa cette inutile cérémonie et au mécontentement de ceux qui ne désiraient rien perdre de la musique. Ces messieurs, qui ne songeaient qu'à leur propre satisfaction, entamèrent bientôt une conversation très-bruyante, entre-mêlée de *diable m'emporte* et autres semblables expressions, et ils adressaient souvent la parole à Cinthelia ou à Louisa pour avoir leur avis sur des questions que ni l'une ni l'autre n'avait entendues.

A la fin, la patience d'un homme

d'un certain âge, qui était auprès d'eux, se trouva poussée à bout. Il tira mylord par la manche de son habit, et lui dit: » De grâce Monsieur, dites-moi pourquoi vous êtes venu ici? «

« Diable m'emporte si je le sais, répliqua l'autre; c'est sans doute parce que d'autres y sont venus,

— Eh bien, Monsieur, si votre intention a été de faire comme les autres, permettez-moi de vous inviter à n'en point changer et à garder le silence. Nous entendrons après tout ce que vous avez de bon à dire.

Il fut un peu confondu de cette apostrophe; comme il ne s'attendait pas, au milieu d'une compagnie bourgeoise, à trouver un homme assez hardi pour oser s'attaquer à un lord, il ne s'était pas préparé à la repartie. L'impertinent était trop avancé en âge pour qu'il pût décem-

ment lui faire un défi: plus jeune il s'en serait encore sans doute dispensé pour d'autres raisons; enfin les commentaires d'Hervey sur la remarque ne lui plurent pas davantage, et après avoir bâillé plusieurs fois et donné quelques signes de son mécontentement il se leva.

» Le diable m'emporte, dit-il, si je reste ici plus long-temps. Comment peut-on venir ici pour entendre pareille cacophonie? Mobile, voulez-vous ou ne voulez-vous pas aller où vous savez? Allons point d'excuse; mes oreilles n'y tiennent plus. «

Mobile ne pouvait se refuser à une invitation si pressante; et après avoir témoigné à Cinthelia le chagrin qu'il avait d'être obligé de la quitter si promptement, il suivit son ami, en faisant déranger un grand nombre de personnes trop heureuses encore de se lever pour les laisser passer.

Il n'y a pas lieu de s'étonner, dit Hervey dans un moment d'intervalle, si cette classe d'hommes est en général aussi ignorante. On leur enseigne comme principaux élémens de leur éducation, que l'insolence est une preuve d'une naissance illustre; que tout doit leur céder et qu'ils doivent accabler du poids de leur inutile grandeur tous les autres hommes, même le négociant, sans lequel le plus souvent il leur serait impossible de soutenir leur ridicule importance, et qu'ils affectent néanmoins de traiter comme leurs valets. L'individu que vous venez de voir insulter à cette assemblée est le plus jeune fils d'une maison en décadence. Toutes ses espérances se fondent sur un frère qui s'est fait un jeu d'abuser de sa santé, et qui est dans l'état de la plus parfaite vieillesse à trente-cinq ans. Ce frère ne

peut tarder à mourir et à lui laisser un héritage considérable, mais grevé de dettes au-delà de sa valeur. Au reste il aura le titre, et peut-être cet avantage a-t-il quelques charmes à vos yeux.

Le titre, répliqua Cinthelia, est quelque chose quand il est soutenu par des perfections réelles; mais celui qui ne s'attache qu'à l'extérieur est un fou qui mérite d'être trompé.

D'après cette opinion, reprit Hervey, je me flâte que l'extérieur n'est pas ce qui fixera le choix de miss Hendon, quand elle voudra faire choix d'un second elle-même. Mais quel jugement portez-vous sur le jeune Mobile?

Peut-il y avoir deux manières de le juger? répliqua Cinthelia. Je crois en vérité que là l'extérieur est bien la plus parfaite image du fond; et le seul espoir est que l'âge mûr lui fera

un jour oublier les extravagances de la jeunesse.

— Mais quand viendra-t-il cet âge mûr? Est-ce l'arrivée des cheveux gris qui parviendra à déraciner des habitudes que la main du temps a gravées dans le cœur? J'ai lu quelque part, il est vrai, qu'une femme vertueuse est capable de ramener un homme égaré à une conduite estimable, et d'effacer les traces funestes qu'a laissées dans son âme une mauvaise éducation. Peut-être serez-vous tentée d'opérer un tel prodige et d'exercer le pouvoir de vos charmes pour faire rentrer dans le sentier de la vertu un être plongé dans le vice, pour le rendre digne d'être non-seulement à présent, mais à jamais votre heureux associé dans la carrière de la vie.

L'entreprise, répliqua Cinthelia, serait vraiment louable s'il y avait quelque probabilité de succès; cependant,

quand l'espoir est si léger, ou les moyens si faibles, une semblable tentative est téméraire. Mais combien ne doit-il pas paraître étrange que vous, monsieur, qui professez des sentimens si favorables à notre sexe, vous soyez resté jusqu'à présent sans choisir une épouse qui n'aurait pu manquer de contribuer à votre bonheur?

Oui miss, répliqua Hervey; je fais le plus grand cas de votre sexe et du noeud sacré que l'on peut contracter avec lui; mais peut-être portai-je à cet égard mes prétentions trop loin, et pourrait-on les regarder comme ces beaux rêves enfantés par l'imagination des poëtes. J'avoue que je me suis plu un moment à former les plus brillans projets. Non-seulement je chérissais le fantôme que j'avais moi-même créé, je me persuadais encore que j'avais le bonheur de le posséder. Le fantôme s'est évanoui et il ne m'est

resté que le souvenir de mon erreur ...
la musique recommence.

Ces aveux avaient amusé Cinthelia; elle avait même trouvé du plaisir dans la conversation de cet homme, qui réunissait à beaucoup d'amabilité un sens vraiment rare, et il lui était difficile de croire, comme on avait cherché à le lui persuader, qu'un tel homme pût s'abaisser à parler d'amour à toutes les femmes sans être disposé à en ressentir. Quoique la compagnie de M. Hervez parût fort agréable à Cinthelia, et qu'elle admirât ses talens et son esprit, elle s'apercevait néanmoins que l'amour ne saurait être le fils de la prudence. Il faut, pour lui donner l'essor, une indulgence réciproque, ce sentiment qui nous entraîne vers l'être qui nous admire, qui ferme les yeux sur nos défauts et n'aperçoit que nos vertus.

Louisa ne parut pas satisfaite des plaisirs de cette soirée. Elle s'efforçait

de punir Hervey de son indifférence par les regards de dédain qu'elle lui lançait de temps en temps, et elle entretenait sa soeur de la généalogie et de la splendeur de l'illustre maison des Dolittle.

En reconduisant chez elle Cinthelia, M. Hervey lui répéta plusieurs fois combien il était flatté d'avoir fait sa connaissance. Il s'étendit beaucoup sur le plaisir que lui promettait une liaison plus intime et finit par lui demander la permission de lui rendre quelquefois sa visite.

Comme M. Hervey avait ses entrées libres dans la maison de son père, elle craignit que lui accorder sa demande ne fût déclarer qu'elle prendrait désormais ses visites pour elle. D'un autre côté elle n'avait aucune raison de lui interdire une faculté dont il avait joui jusqu'alors; elle se contenta en conséquence de lui répondre qu'elle verrait

toujours avec plaisir les amis de son père.

Le dimanche suivant Edouard accompagna Cinthelia à l'église. Il fit tout son possible pour démêler ses véritables sentimens relativement à Hervey, et fut très-satisfait quand il reconnut que son opinion était parfaitement conforme à la sienne. Il lui avoua que la familiarité qu'il avait vu régner entre eux au concert lui avait un moment fait soupçonner qu'il était l'heureux mortel qui parviendrait à la fin à s'ouvrir le chemin de son coeur.

Une légère rougeur colora les joues de Cinthelia, qui ne jugea pas à propos de répondre autrement, et Edouard garda le silence pendant tout le reste du chemin. Il avait toujours considéré Cinthelia comme l'unique objet de son admiration, et s'était flatté qu'un jour elle deviendrait la douce compagne de son existence; mais ses

espérances s'évanouissaient à mesure que l'amour prenait plus d'empire sur son ame; car la conduite de son père menaçait d'une prochaine ruine et lui-même et tous ceux qui avaient le malheur d'avoir des relations avec lui.

Dans cette position il n'eut pas été prulent à Edouard de laisser pénétrer à son amie ses véritables sentimens. Il sentait que c'était injurier l'objet de son choix, et lui donner une mauvaise preuve de son amour que de risquer à accumuler sur sa tête tous les malheurs inséparables de la pauvreté. Il n'était pas moins contraire à ses principes de chercher à inspirer un tendre sentiment à celle dont sans doute il ne posséderait jamais la personne, et le parti auquel il s'arrêta fut de veiller en silence à ce qu'aucun objet indigne d'elle, soit par son effronterie, soit par de coupables ruses, ne parvînt à la tromper; bien déterminé à céder

la place, sans se plaindre, à l'homme vertueux qui annoncerait sur elle des prétentions.

C'était par cette raison que dans leurs fréquens entretiens, lorsque la conversation tombait sur l'amour et que Cinthelia s'attendait à l'entendre parler pour lui-même, il restait silencieux ou changeait de sujet. Elle ne pouvait se rendre compte de cette conduite, quoiqu'elle eût assez de pénétration pour remarquer qu'il était tourmenté par quelque secrète inquiétude qu'il s'efforçait de cacher. Cette incertitude eut un effet contraire à celui qu'en attendait Edouard. Au lieu de rester persuadée de son indifférence, et de s'armer de toute lasienne, Cinthelia n'en sentit que plus vivement le feu de l'amour qui s'allumait dans son sein et qui était, malgré elle, l'unique objet de ses méditations solitaires.

M. Hervey les rencontra à l'église, et fit à Cinthelia les complimens qu'elle méritait sur sa piété. « La femme qui remplit exactement ses devoirs envers le ciel, observa-t-il, ne peut manquer de s'y soumettre de même sur la terre. » Il s'offrit en même temps à aller prendre le thé chez M. Hendon, dans l'après-midi, et à les accompagner le soir à l'hospice des enfans trouvés, s'il n'avaient point d'engagemens qui les en empêchassent.

Cinthelia consentit avec joie à cette proposition. Elle désirait ardemment de voir cet asile où l'enfant du pauvre obtient le nécessaire, et celui de l'homme vicieux le bonheur et la paix.

Quant à moi, dit Hervey, je n'y vais que pour entendre le chant qui est réellement bon : car pour le bien-fait réel que procure cette maison, il

n'est pas à beaucoup près ce que l'on devrait en attendre, quoique le revenu qui y est attaché soit immense. On pourrait même dire qu'une fondation semblable ne sert qu'à encourager le vice et la paresse, en dégageant l'homme de l'obligation de travailler pour soutenir sa famille, et en offrant au libertin déhonté un moyen de cacher et même d'oublier ses crimes. Je ne puis concevoir, interrompit Edouard, comment il existe un être assez vil pour donner le jour à son semblable avec intention de l'abandonner, dès l'instant même de sa naissance, à la charité publique! Le soir ils arrivèrent de bonne heure aux portes de l'hospice. La foule y était à peu-près la même qu'à celles d'un spectacle, et l'on n'y entrait pas avec moins de difficulté. Cinthelia ne put s'empêcher de témoigner sa surprise en voyant un constable placé à la

porte de l'église, qui était entourée d'une grille de fer, à travers de laquelle on ne pouvait passer qu'avec peine, et où l'on faisait une collecte sous prétexte de charité, bien que le prix de l'entrée fût fixé.

Beaucoup de pauvres gens auxquels leurs facultés ne permettaient pas de donner un demi schelling étaient repoussés avec dureté. « Je n'avais jamais entendu dire, s'écria Cinthelia, qu'il y avait des églises où l'on n'admettait que les riches. »

Mais, répondit Hervey, la musique n'est faite que pour eux ; il n'est pas permis au pauvre d'en jouir, et vous voyez qu'on le prive du plaisir d'une hymne bien chantée, par un motif de bienfaisance.

J'ai toujours bien su, reprit Edouard, que dans ce pays de liberté nul homme n'a le droit d'entrer dans un temple, ni d'entendre la parole divine sans

payer ; mais ce n'en est pas moins un outrage fait à la religion.

Ce n'est pas là le seul, répliqua Hervey.

Un pauvre homme était parvenu jusqu'à la porte à force de coups de coude et il allait passer à la faveur de la foule, sans que le constable l'aperçût, lorsque l'homme qui faisait la recette l'arrêta par le bras et lui ordonna de retourner sur ses pas, s'il n'avait pas six sols, pour faire place à d'autres qui les donneraient.

Monsieur, répliqua très-sèchement cet homme, quoique vous ayez sur le corps un meilleur habit que le mien, restant à la porte, comme vous faites, avec un plat à la main pour demander l'aumône, je crois que votre devoir est au moins d'être honnête. Voulez-vous accepter deux sols?

Nous ne prenons point de sols.

répliqua l'honnête mendiant; nous ne recevons ici que de l'argent.

Six sols, répondit encore le même homme, fourniront à souper à mes enfans.

— Eh bien si vous n'avez pas six sols vous pouvez aller autre part, vous n'avez rien à faire ici.

Ni même dans ce monde, dit Hervey; un homme sans argent n'a besoin de se présenter ni dans une église ni dans un palais. Tandis qu'Hervey payait pour la compagnie, deux jeunes gens élégamment habillés jetèrent chacun leur pièce de six sols dans le plat. » Diable m'emporte, s'écria l'un d'eux, c'est assez cher! Six sols chacun c'est la moitié du prix des gale-ries à Covent-garden. »

Et pourquoi diable viens-tu ici? dit l'autre.

— Eh parbleu, pour voir les jolies filles assurément. N'est-ce pas le même

motif qui t'amène ? Laisse-moi te conduire.

Tout le monde ayant payé l'entrée et reçu ses contre-marques, Cinthelia se trouva enfin délivrée de la foule, et à son aise dans une large galerie; quoique bien fâchée de n'y pas rencontrer le plaisir auquel elle s'était attendue. Elle fut quelques minutes avant de s'apercevoir qu'elle était dans l'intérieur de l'église.

On devrait faire ici, dit Edouard, un règlement qui serait infiniment utile, et le nom de charité ne serait pas alors ainsi prostitué. Il faudrait faire payer dans les travées et dans les bancs un prix déterminé, et laisser au peuple tout le reste de l'église.

La musique fut très-bien exécutée et le sermon des plus touchans. C'était un tableau de la misère de ces créatures infortunées, qui prêtent l'oreille à la voix de la séduction. Le

siècle

siècle était représenté par l'orateur comme plus corrompu que ceux qui l'avaient précédé, et la cause en était assignée au peu d'hommes qui songeaient à s'engager dans les liens du mariage avant d'être parvenus à un âge avancé.

Hélas! s'écria Hervey en poussant un profond soupir, cette vérité n'est que trop réelle; mais ce que le prédicateur attribue en général à un vice dominant ne vient souvent que de l'impossibilité de soutenir une famille nombreuse. S'il voulait corriger efficacement le siècle à cet égard, il faudrait qu'il enseignât en même temps à la jeunesse la conduite qu'elle doit tenir pour se soustraire aux horreurs de la pauvreté; autrement son discours devient inutile. Il est peu d'hommes qui veuillent se marier pour s'exposer à mourir de faim.

Cette réflexion arracha un soupir

à Edouard, et ce soupir fut sans doute répété par la moitié des jeunes auditeurs qui se trouvaient alors dans le temple.

CHAPITRE IV.

On ne connaît le prix du temps que lorsqu'il n'est plus possible d'en réparer la perte. — Projets de mariage.

PENDANT le cours de la semaine suivante M. Hendon reçut un jour à dîner un nommé Damby, qui, quoique approchant de la cinquantaine, n'en parut pas moins empressé auprès de Cinthelia. Il lui adressa les compliments les plus flatteurs, ajoutant qu'elle devait attribuer le témoignage de son admiration à ses perfections

plus qu'ordinaires , qui ne lui permettaient pas de garder le silence.

Cinthelia s'amusa beaucoup de sa bonne humeur, et comme s'était un riche négociant auquel son père avait de grandes obligations, elle s'attacha à lui faire l'accueil le plus agréable, sans toutefois chercher à captiver son coeur. Elle fut par conséquent très-étonnée de recevoir, dès le lendemain, par les mains de son père, une lettre de ce même homme qui lui offrait sa main et sa fortune.

Sûrement, dit-elle en se tournant vers son père et en accompagnant ces paroles d'un sourire, ce M. Damby est un homme qui aime à plaisanter; mais je ne vois pas la nécessité où il était de pousser le jeu aussi loin. Si je montrais son amoureuse épître tout le monde en rirait.

Quand un homme fait des propositions de mariage qu'il signe de sa

main et qu'il scelle de son cachet, repart M. Hendon, je ne crois pas qu'on doive le soupçonner de plaisanter. Lequel de vos jeunes coureurs de bonne fortune se présenterait avec tant de franchise? Sa conduite loyale doit vous convaincre de sa droiture et de sa générosité, les premières perfections d'un homme dans l'état de mariage. Il n'est point semillant comme le jeune Mobile; il ne possède pas autant de connaissances que M. Hervey; mais vous devez savoir, ma chère enfant, que la frivolité n'entraîne après elle que des désagréments, et que la science elle-même est une chose assez inutile pour assurer le bonheur d'une femme.

J'en conviens, répliqua Cinthelia; mais quelle a dû être la jeunesse d'un homme que l'âge mûr n'a point encore rendu sage. Au reste, si je me refuse à ses vœux, n'en concluez pas,

je vous prie, que je préfère l'un ou l'autre de ceux que vous venez de me nommer.

S'il est ainsi, répliqua M. Hendon, quelle raison assez puissante pourriez-vous avoir pour repousser un homme qui possède plus de mille livres sterling de rente, qui vous aime, et qui veut vous rendre maîtresse absolue de son coeur et de ses richesses.

La richesse et l'indépendance, interrompit mistriss Hendon, sont deux choses qu'une femme ne peut raisonnablement dédaigner quand elles se trouvent réunies sur un homme qui est déjà sur le bord de sa fosse.

Vous en serez plutôt libre de toute espèce d'esclavage, reprit le père en souriant, et lançant un coup-d'oeil à sa femme. Si vous épousiez un homme de votre âge et qu'il vous rendît malheureuse, vous courriez risque de l'être pour la vie. Parlons

sérieusement. Je crois l'offre de Damby très-avantageuse, et peu de femmes je pense, dans la situation où vous êtes, seraient assez aveugles pour la dédaigner. Votre imagination vous représente que le suprême bonheur est de se voir uni à l'objet de son choix; mais si vous réfléchissez qu'il y a à peine une femme sur mille qui parvienne à la possession de l'homme sur lequel se sont fixées ses premières inclinations, vous reconnaîtrez que l'amour est une belle chimère que le temps fait évanouir. Ce n'est pas un malheur, et s'il en était autrement votre sexe serait trop souvent condamné à une misère perpétuelle. Croyez-moi, Cinthelia, quoiqu'il y ait dans le monde beaucoup de gens qui fassent profession de mépriser les richesses, celui qui dans le commerce de la vie ne possède pas une certaine aisance n'est-il guère que l'esclave des autres. Exposé

à être continuellement le jouet d'espérances illusoires, il passe sa vie à courir après le bonheur et ne l'atteint jamais. Vous sacrifiez le présent à l'avenir, et l'avenir ne vous offre rien qui soit capable de vous dédommager de vos privations volontaires. Je crois donc que des offres pareilles à celles de M. Damby ne peuvent être rejetées légèrement.

Si mon père ne m'avait pas assuré qu'il parle sérieusement, répliqua Cinthelia, je ne l'aurais jamais supposé; mais! puisqu'il est ainsi j'espère que vous ne me condamnerez pas sans prêter l'oreille à ma justification. Mes raisons ne vous paraîtront peut-être pas d'un poids suffisant; alors je me soumettrai à vos volontés. Son père et sa mère l'ayant engagée de continuer elle poursuivait ainsi :

— D'abord je pense qu'une femme qui se marie sans autres motifs que

ceux de son intérêt personnel, agit contre les principes de la prudence et de la bonne foi. Le mariage est un état sacré dans lequel deux personnes doivent passer ensemble leur vie, sans cesse occupées à travailler au bonheur l'un de l'autre. Ce but est manqué lorsque l'un des époux est au printemps de l'âge et l'autre sur son déclin. J'ajouterai (et elle rougit en prononçant ces mots) que notre sexe a été destiné par la volonté du créateur à perpétuer la race de l'homme, et je pense que celle qui s'unit à un vieillard ne fait guère autre chose que de se condamner de sang froid à une situation semblable à celle de la vie monastique. (Misriss Hendon ne put s'empêcher de sourire à cette observation) Enfin je conclurai en disant que le motif du vieillard qui épouse une jeune femme est principalement de se procurer une gouver-

nante qui lui donnera des soins plus assidus, plus désintéressés que celle qui est à ses gages. Et où sont les plaisirs de la vie quand il faut avoir perpétuellement sous les yeux le tableau de ses infirmités? La vieillesse peut s'accorder avec la vieillesse, mais l'union de la vieillesse avec l'adolescence est aussi bizarre que celle du fer avec l'argile. Telles sont mes objections, et je ne les crois pas dénuées de justesse.

Vous êtes une fort bonne logicienne ma chère amie, s'écria M. Hendon; et comme je crois que vous n'avez parlé que d'après votre coeur, venez m'embrasser. M. Damby choisira une autre gouvernante.

J'accepte avec joie, s'écria Cinthelia en s'élançant dans les bras de son père, cette double proposition.

Mais, dit Mistriss Hendon; vous ne nous avez pas dit si vous aviez

aussi des objections à former contre M. Hervey. Je voudrais que vous fîsiez quelque attention à ses excellentes qualités, mais que vous ne vous en laissessiez pas aveugler. Il est si singulièrement capricieux que plusieurs fois on l'a vu sur le point de se marier et rompre tout-à-coup sans en apporter aucune raison. Je serais fâchée que ma fille fût destinée à ajouter à cette espèce de triomphe.

Ainsi finit cette affaire. M. Damby avait trop connu le monde pour s'obstiner dans la poursuite ; mais voulant donner à Cinthelia une preuve que pour être rejeté par elle il n'en était pas moins sensible à son mérite, il la força d'accepter un anneau de prix, la conjurant de le porter jusqu'à ce qu'un autre ait acquis plus de droit à sa main et à son cœur.

Dans la semaine qui suivit, un jour que Cinthelia était occupée près de

sa mère à travailler, on vint présenter un billet de M. Ranson. Comme mistriss Hendon n'avait pas les fonds nécessaires pour l'acquitter, elle le rendit et vint se rasseoir sans prononcer une seule parole. Cinthelia s'efforça de la distraire, mais elle ne put y réussir. Peu de minutes après elle essuya quelques larmes qui s'échappaient de ses yeux et dit: « J'aurais bien désiré, ma chère enfant, vous laisser toujours ignorer notre pénible situation, mais cela est impossible. Je crains bien que l'inconduite de M. Ranson ne nous entraîne dans une infinité d'embarras dont j'ignore comment nous nous tirerons; et son fils a déjà dépensé une egrand partie de sa fortune particulière pour empêcher que les funestes effets de ses perpétuelles folies ne retombassent entièrement sur nous. »

Comment est-il possible, s'écria Cin-

lia, que M. Ranson, qui a en apparence tant de ses bonnes qualités, tant de générosité, ait l'ame assez basse pour vivre aux dépens d'autrui, et pour prodiguer un or qu'il sait ne lui pas appartenir. C'est une espèce de vol, de la part d'un associé, que de dépenser plus qu'il ne lui revient dans les fonds sur lesquels roule le commerce. Et pourquoi mon père ne se hâte-t-il pas de dissoudre une semblable société?

— Parce que Ranson nous promet tous les jours de se corriger, et que son père était le meilleur de nos amis. Vous ne pouvez imaginer combien votre père aurait désiré de vous voir accepter les offres de M. Damby, elle nous tiraient de tous nos embarras; mais il aurait été bien fâché d'influencer votre choix par des motifs étrangers à votre intérêt personnel.

Cinthelia

Cinthelia fut vivement sensible à cette preuve de l'amour paternel et en même temps elle admira plus que jamais le courage d'Edouard, dont la position fâcheuse excita sa pitié. Elle reconnut aussi la vérité de ce que son père lui avait dit, qu'une première inclination conduit rarement au bonheur; mais elle s'attendait peu à voir naître à l'accomplissement de ses desirs un obstacle de cette nature. Ces réflexions l'accablèrent au point de la rendre incapable de continuer ses efforts pour consoler sa mère; elle éprouva, pour la première fois, un sentiment pénible, car, jusqu'alors, elle n'avait point eu occasion de connaître les maux dont la vie est trop souvent parsemée, et, comme tous ceux qui entrent dans le monde, elle n'en avait aperçu que les dehors séduisans.

Le jour de la naissance de Louisa
Tom. I.

Mobile arriva peu de temps après. M. Mobile se fit un devoir de le célébrer par une fête magnifique, à laquelle furent invités tous ses amis et toutes ses connaissances. Mistriss Hendon qui n'aimait pas cette grande liberté, ou plutôt cette licence qui règne dans les assemblées nombreuses, tâcha de soustraire sa fille aux inconvéniens qui pouvaient en résulter pour elle, en engageant Edouard à être son cavalier pour toute cette soirée; commission dont il se chargea avec beaucoup de plaisir.

Cinthelia éprouva dans cette circonstance un sentiment bien naturel à son âge. Le désir de plaire n'était pas absolument étranger à son coeur. Tous ses rubans furent déployés, examinés avec son teint pour connaître la couleur qui lui siérait le mieux. La beauté se méfie toujours de son pouvoir. Elle craignait que la variété

des couleurs ne fut mal calculée pour orner un beau visage, et pensa, avec assez de raison, que l'uniformité dans les teintes fait mieux ressortir les charmes de la figure. Elle s'arrêta, par ce motif, à une robe de mousseline blanche garnie de gaze et de rubans blancs. Un sourire de satisfaction se promena sur ses lèvres, lorsqu'elle jeta les yeux sur son miroir, et son coeur palpita de plaisir en songeant au cavalier qui devait lui donner la main pendant toute cette soirée.

Edouard de son côté n'eut pas la patience d'attendre l'heure marquée pour le départ, et il arriva bien longtemps avant chez M. Hendon. Cinthelia n'ayant pas été ce jour-là aussi prompte à sa toilette qu'à l'ordinaire, sa mère fit à sa place les honneurs de la maison et tint compagnie au jeune Ranson. A quatre heures la timide Cinthelia entra dans le parloir,

et Edouard la trouva si belle que le compliment qu'il se proposait de lui faire expira sur ses lèvres. Ce fut presque en tremblant qu'il s'informa de sa santé, et pour cacher le désordre de ses sens il la pressa de partir.

Combien de coeurs, dit-il pendant le chemin, ma belle amie ne va-t-elle pas ce soir ranger sous ses drapeaux?

J'imagine, répondit-elle gaiement, qu'il s'en trouvera peu qui ambitionneront cet avantage.

Ah! s'écria-t-il, tout ce qui vous voit doit vous adorer, et ne plus former ensuite d'autre voeu que de vivre et mourir pour vous.

Vous êtes on ne peut pas plus poli, répliqua Cinthelia; mais ma mère sans doute m'aurait confiée à des étrangers si elle n'avait pas craint que l'on me tint des propos plus romanesques encore.

Pensez-vous donc que j'exagère,

interrompit Edouard un peu confus ?
J'espère que je ne vous ai point of-
fensée, et croyez qu'en vérité je ne
vous ai rien dit que je ne le pense.

Je ne suis point offensée, répondit-
elle; et changeant de conversation :
comment se porte miss Brianton ? Sui-
vant moi c'est une charmante per-
sonne, et avec la douceur qui la ca-
ractérise, elle ne peut manquer d'être
un jour une excellente mère de fa-
mille.

Je le crois de même, répliqua-t-il.
Ses manières sont si douces, si enga-
geantes, qu'elle sait se concilier l'affec-
tion de tous ceux qui vivent avec elle.
Son respect pour ses parens, son
attention à voler au devant de leurs
moindres désirs, annoncent une belle
ame, et je ne connais point d'homme
qui puisse se vanter d'avoir assez de
vertus pour mériter de la posséder.

Cinthelia soupira. La gaieté, à la

quelle elle s'était un moment livrée, fit dans cet instant place à un mouvement de jalousie. Une femme a toujours assez d'art pour cacher ce qui se passe au fond de son cœur, et profitant de cette faculté, tandis qu'elle éprouvait le sentiment le plus pénible, elle appela le sourire sur ses lèvres et répondit en plaisantant :

— Ayant une aussi grande opinion de ses bonnes qualités, vous vous êtes sans doute mis sur les rangs pour obtenir d'elle cette faveur. Mais pourquoi le cacher à vos amis, qui ne manqueraient pas de se réjouir de vos succès?

Edouard la fixa un moment ; il balança sur ce qu'il avait à répondre et parut oppressé par un secret important. Cinthelia tremblait de son côté de voir confirmer ses craintes; et ils étaient tous deux dans cette situation quand la voiture s'arrêta à la

porte de M. Mobile. Ce fut lui qui, décoré de son bel habit marron et de sa perruque des dimanches, se présenta pour la recevoir.

Ha! ha! mon joli bouton de rose, dit-il en lui présentant la main, nous allons voir de belles choses aujourd'hui. C'est mon usage de fermer toujours la boutique aux jours de naissance de mes enfans. Il serait bien dur si l'on n'avait pas dans l'année un jour, les dimanches exceptés, où l'on cessât de songer aux affaires. Mais comment vous portez vous?

Très-bien, monsieur, répondit Cinthelia: et vous? je crains bien qu'une si grande compagnie ne vous cause beaucoup d'embarras.

Oh non, du tout. N'en avons-nous pas tous les jours dans le tracass des affaires? Si vous voulez que je vous dise la vérité, je ne connais rien de plus agréable que le tapage,

Je n'ai jamais pu supporter la vie tranquille, et lorsque j'étais apprentif. . . . Après vous, miss. Oh bien, croyez-vous que je suis venu à mon âge sans apprendre la politesse?

Ainsi introduite dans la salle à manger, qui était magnifiquement éclairée, Cinthelia se trouva au milieu d'une compagnie nombreuse, dont la plus grande partie lui était parfaitement inconnue; mais le jeune Mobile courant à elle et la prenant par la main lui sauva par là tout l'embarras des cérémonies. Ayant gagné un siège dans un coin de la chambre, Henri en tira un autre auprès d'elle et lui fit mille questions à sa manière accoutumée; il protesta qu'elle lui ferait l'honneur de danser une contredanse avec lui. »Voyez, miss, ajouta-t-il, quelle est l'impertinence de ce petit fat de Dolittle. Il a voulu gager avec moi que je ne danserais pas de toute la soirée, et moi

j'ai parié dix contre un qu'il en aurait le démenti et que je donnerais même la main à la plus belle : c'était de vous seule que je pouvais parler ainsi. »

Je suis très-fachée, lui répondit Cinthelia, que vous m'ayez faite le sujet d'une gageure, puisque ma mère m'a confiée aux soins de M. Ranson. Mobile se mordit les lèvres, et se retournant vers Edouard d'un ton de mauvaise humeur il allait répliquer, lorsque les yeux de la compagnie se portèrent sur sir Jasper Wilton qui entraît dans la salle, conduisant par la main sa *charmante* moitié. Sir Jasper était un petit homme, à l'oeil égrillard, et qui n'avait pas cinq pieds de hauteur. Quoique l'âge eut contribué à le rendre aussi sec que court, il affectait tous les airs d'un adolescent et portait le costume de la première jeunesse. Le temps était par-

faitement beau, et il n'entra pas moins dans le cercle botté et tenant à sa main un jonc tortillé à l'entour de son bras, Sa femme, qui l'avait épousé par intérêt, était la veuve d'un riche colon, et comme elle avait toujours vécu au sein de l'abondance, sans chagrin, sans inquiétude, cet excès de bonheur avait beaucoup influé sur son physique; elle était chargée d'un embonpoint qui contrastait parfaitement avec la personne de son époux.

Ayant jeté un coup-d'oeil sur la compagnie, et tenant toujours la main de sa femme de la manière la plus galante, sir Jasper s'écria : «Eh bien ma chère, je dis que voilà une très-jolie assemblée. — Mesdames et messieurs, je dis, je suis le plus humble de vos serviteurs. — Je vous prie, monsieur, si cela ne vous dérange pas trop, je dis, permettez que nous

passions à cette place vacante que j'aperçois. »

Sir Jasper affecta de crier à sa femme, « Mon dieu que vous êtes étourdie : » mesdames, dit aussitôt lady Wilton, je vous demande un million de pardons. — Mon rhume est si incommode. — Oh mon dieu, pardon, monsieur, j'espère, que je ne vous ai point fait de mal ?

Ces mots furent adressés à M. Hervey, sur le pied duquel elle avait malheureusement marché en se faisant un large passage, et il y répondit, que peu de dames pouvaient faire sur lui une impression durable.

Mais si elle n'est point durable, interrompit une petite coquette, elle peut n'en être pas moins pesante.

Hervey sourit et garda le silence, dans la crainte d'être obligé d'entamer une conversation difficile à soutenir dans la position où il se trouvait.

Il n'était pas tout-à-fait à son aise en voyant Cinthelia si sérieusement engagée avec Edouard et Mobile, le dernier desquels s'était déjà publiquement annoncé comme son rival. Dans l'intention d'observer le plus près possible les actions de Cinthelia et de juger lequel des deux pouvait entretenir les espérances les mieux fondées, il se leva pour aller s'asseoir près d'eux; mais miss Panton, la jeune étourdie dont je viens de parler, et qui s'était déterminée à ne pas le laisser tranquille de toute la soirée, lui tira le bras à l'instant où il allait quitter la place.

Je vous prie, lui demanda-t-elle en souriant malignement, où allez-vous vous placer? Je vous assure que cette dame a déjà bien assez d'occupation, et vous ferez mieux de vous en tenir à moi puisque vous le pouvez maintenant. J'attends sous peu de moments, il est vrai, cinquante aimables

chevaliers qui vont se disputer main; mais la gravité d'un philosophe les effrayera et les contraindra à-coup-sûr au silence. Allons, savez-vous que je n'aime pas un visage aussi sombre: vous avez presque l'air du chevalier de la triste figure.

Vous me flattez beaucoup, répondit Hervey ironiquement. Je ne suis pas très-disposé à danser, mais si vous êtes réellement au dépourvu.

Vous êtes en vérité très-charitable; répliqua miss Panton, Croyez-vous en vérité qu'il faille être au dépourvu pour vous prendre? c'est trop de modestie; j'aime sur toutes choses à danser avec un vieux garçon. Comment me trouvez-vous, je vous prie? J'ai pensé que ce ruban m'allait fort bien?

Il y a des personnes à qui tout sied à merveille, répondit Hervey.

Oh! vous êtes un mal-adroit flat-

teur, s'écria la jaseuse, et je crois que je ne vous en aime que mieux. Réellement, si vous vouliez prendre de moi quelques leçons, je me persuade que je parviendrais à vous façonner au point de vous rendre tolérable.

Oui mais, répliqua Hervey, je craindrais, moi, que vous ne puissiez pas *tolérer* les vérités qui m'échapperaient souvent malgré toute ma prudence.

Je vous prie, interrompit sir Jasper, pourriez-vous, je dis, m'informer de ce que ce tapis peut avoir coûté?

J'avouerai mon ignorance à cet égard, monsieur, répliqua M. Hervey, mais je vais le demander; et il allait quitter la place, fort aise qu'on lui en fournit une aussi belle occasion.

Oh non, monsieur, répliqua sir Jasper, je rougirais de cette liberté,

je dis, et la question que je vous faisais, n'était qu'un simple objet de curiosité.

J'éprouve aussi quelque curiosité, miss Panton, de savoir ce que peuvent se dire vos amis qui sont là bas dans ce coin. Il faut qu'ils parlent d'amour, car ils ont l'air bien occupés.

Je vais tâcher, répondit Hervey avec vivacité, de me mettre en état de vous satisfaire et, la saluant, il la quitta pour se rendre auprès de Cinthelia. Il lui fut néanmoins fort difficile de parvenir jusqu'à la fin de ses premiers complimens, avant d'être, à la grande satisfaction d'Elouard, rappelé par miss Panton, qui s'amusait beaucoup en le tenant éloigné d'une société à laquelle il paraissait désirer si ardemment de se réunir. Il s'était réellement formé une ligue offensive contre lui, et miss Panton, qui avait beau-

coup de vivacité et qui mainiait fort bien l'arme de la plaisanterie, s'était chargée, pour cette soirée, d'être le champion de son sexe.

D'après cette conduite, néanmoins, on peut juger quelle est la cause la plus ordinaire de la légèreté des hommes. Celui qui exprime nettement le dégoût que lui inspirent ces frivolités, preuves certaines d'un défaut total de jugement, est traité avec mépris et même ridiculisé. Tandis que celui qui flatte, quoique ce soit toujours à contre-temps, est sûr de recevoir des applaudissemens et de se faire écouter avec intérêt. N'est-ce donc pas aux femmes que l'on doit seules attribuer l'indiscrétion, la fausseté des hommes; et peuvent-elles avec justice condamner dans un sexe ce qui seul paraît attirer les regards et mériter les faveurs de l'autre.

Dolittle ne tarda pas à venir re-

joindre Mobile, qui s'éloigna aussitôt de Cinthelia. Edouard en fut enchanté; il pouvait alors jouir sans contrainte du plaisir, si doux pour lui, de s'entretenir seul avec elle. La gaieté qui régnait dans ce lieu se communiquait à l'ame de Cinthelia, elle la disposait à plus de confiance qu'à l'ordinaire, elle donnait à ses remarques plus de vivacité, plus de justesse. Edouard ne perdait aucun de ses mouvemens; il admirait son esprit, et plus encore la sureté de son jugement, la candeur de son ame. Ce plaisir néanmoins fut de trop courte durée. Miss Mobile et Doliute vinrent les interrompre, pour les inviter à se réunir à la danse qui se formait.

Hervey remarqua, avec dépit, les coups-d'œil qu'ils se lançaient lorsque les diverses figures les amenaient à danser l'un vis-à-vis de l'autre, et, pour augmenter son chagrin, la vive

miss Panton affectait de rire de ses fréquentes distractions, et lui reprochait de se laisser trop entièrement captiver à la vue de ses charmes, ou d'admirer avec trop d'attention le joli effet que faisait le ruban bleu qui flottait sur son chapeau.

Après la danse, Edouard engagea sa belle compagne à accepter quelques rafraîchissement, et il la conduisit vers un magnifique buffet dressé au bout de la salle, lorsqu'il vit entrer son père dans la mise la plus négligée et avec aussi peu de cérémonie que si le lieu eût été un endroit public.

Eh! mon vieil ami sir Jasper! s'écria-t-il en courant au devant du baronnet. — Savez-vous que je ne vous ai point vu depuis le jour où nous nous sommes trouvés à certain dîner de corps, et où le délégué Grove mangea à se faire crever. — M. Mo-

bile est galant dans les fêtes qu'il donne. — Allons tête baissée. Le diable m'emporte, moi, j'aime la danse par-dessus toutes choses!

Eh quoi! répliqua sir Jasper; courte et bonne, je dis; voilà le vrai plaisir; mais aussi, je dis, toujours s'amuser et ne point travailler ce n'est pas le moyen de bien faire.

Au diable les réflexions! s'écria Ranson, ainsi que tous vos je dis. Je m'embarrasse peu de ce que pense le monde et de ses sottes maximes. Parlez-moi de l'homme qui prend le temps comme il vient, qui passe gaie-ment sa vie et ne songe pas à s'affliger des maux à venir, qui ne le frapperont sans doute jamais! Madame, dit-il ensuite en se tournant vers l'épouse du petit homme, voulez-vous me faire l'honneur de danser avec moi?

» Oh! excusez-moi, monsieur, ré-

pondit lady Walton en minaudant; je n'ai pas dansé depuis très-long-temps, quoique mon étourdi de mari m'ait amenée ici dans l'intention de me faire prendre cet exercice. Je suis attaquée d'un rhume dont il m'est impossible de me défaire! et la toux me prend toujours précisément à l'instant où je désirais le plus de m'en voir débarrassée.

J'ai toujours considéré sir Jasper comme un mari très-galant, repliqua Ranson. Mais réellement, madame, si vous ne dédaignez pas de figurer avec moi, une seule danse ne pourra que vous être très-utile. Le mouvement, oui madame, le mouvement est un remède souverain pour le rhume. Il condense la bile; il divise les humeurs . . . Permettez madame. . . . Quelle danse demanderai-je?

Les yeux de toute la compagnie

se portèrent alors sur ce couple vraiment étrange. Rien n'était plus comique que de voir M. Ranson en négligé, les cheveux à demi poudrés et tel en un mot que s'il sortait de son comptoir, mettre tous ses soins à se donner des grâces vis-à-vis de sa danseuse, surchargée d'ornemens, d'embonpoint et d'années. C'était à qui des deux réussirait le mieux à se montrer sous un jour plus ridicule, et l'on eût dit le savoyard ambulancier qui, la verge à la main, fait danser son ours. Pour compléter cette farce il annonça à l'orchestre qu'il voulait danser la contredanse *des amoureux sylvains*.

Sur mon honneur, s'écria lord Dottle, ce Ranson est un drôle d'animal. Nous devrions chercher quelque vieille douairière ou quelque femme bien ridicule pour achever le tableau.

Bravo, repliqua Henri; cherchez de votre côté et moi je vais engager cette jeune dame que vous voyez languir seule dans ce coin. Il courut aussitôt auprès de miss Wimple; c'était la fille unique d'un riche mercier du *Strand*, que le genre d'éducation qu'elle avait reçu n'avait pas mal réussi à la rendre tout-à-fait ridicule. Elle était assise négligemment sur un sofa et tenait des sels d'une main et son éventail de l'autre, affectant de singer les airs et le ton d'une dame de haut parage.

Miss, dit Henri en la saluant d'une manière empesée, voulez-vous me faire l'honneur de danser avec moi?

Moi! reprit-elle d'un air languoureux et en traînant ses mots; ah jamais je ne pourrais me soutenir sur mes jambes. Je suis déjà écrasée par la chaleur, et le bruit que l'on fait

ici me tue. En vérité, ma pauvre tête est prête à se fendre.

J'en suis extrêmement fâché, répliqua Henri, mais suivant moi l'exercice ne peut que vous faire du bien, et je suis persuadé que vous serez beaucoup mieux lorsque vous aurez dansé les *amoureux sylvains*.

Oh ciel! s'écria-t-elle; je serais réduite en poussière. Comment dans l'état où je suis pourrais-je résister à un mouvement aussi violent? Sur mon ame je voudrais n'être point venue; mais j'espère toujours trouver le plaisir où je vais et jamais je ne le rencontre.

Si vous voulez que je sois votre guide dans cette recherche, interrompit Hervey, qui était à peu de distance appuyé sur le dos d'une chaise, je promets de vous rendre la vie et la santé.

Ah! de grâce rendez-moi ce ser-

vice, répliqua-t-elle nonchalamment :
je donnerais l'univers pour goûter le
bonheur d'une parfaite santé.

— Et pour un moindre prix, moi,
je me charge de vous guérir radicale-
ment, si vous voulez suivre mes or-
donnances.

Ah! voyons, s'écria Henri, com-
ment vous vous y prendriez pour
opérer une cure aussi merveilleuse.

D'abord, répondit Hervey, il faut
que nous nous privions de la lecture
des romans, jusqu'à ce que le désir
d'imiter les sottises et les ridicules
dont ils sont ordinairement remplis
n'ait plus aucun pouvoir sur notre
ame.

Se priver de la lecture des romans,
dit miss Wimple en s'éventant plus
fort qu'auparavant; j'en mourrais, et
cette seule idée me donne des va-
peurs. Se priver de la lecture des
romans! Eh mais que ferais-je donc
alors?

alors ? autant m'enterrer toute vivante. Je ne trouve de plaisir qu'à cela.

— En second lieu, il ne faut pas rester au lit jusqu'à midi ou même plus tard, mais vous lever de bonne heure, préparer vous-même le déjeuner; veiller aux soins qu'exigent votre maison; vous verrez qu'alors vos vapeurs se dissiperont; que vos maux de

Oh assez, assez, s'écria-t-elle, bourru que vous êtes; vos discours sont d'un rebutant que j'en suis toute tremblante De grâce, si vous me voulez me voir mourir, procurez-moi un verre d'eau. En achevant ces mots elle laissa aller sa tête sur le bras du sofa et paraissait déterminée à s'évanouir, lorsqu'un éclat de rire presque universel partit du bout de la salle, et fixa l'attention de tout le monde.

Le sujet de cette rumeur joyeuse était l'apparition du délégué Wandte, espèce de balourd, qui venait d'entrer dans la salle, vêtu de son bel habit de velours et le chapeau appuyé sur la pomme de sa canne. Au grand étonnement de toute la compagnie, on voyait un nuage de fumée s'élever de sa perruque, et à l'odeur des cheveux brûlés qu'elle exhalait, on aurait dit que le feu avait pris à cette tête volumineuse.

J'espère miss, dit Hervey, que vous allez bientôt revenir à vous. L'odeur des cheveux ou des plumes brûlées est, dit-on, plus efficace encore que l'eau pour prévenir un évanouissement. Ce remède, vous voyez, vient on ne peut pas plus à propos, et je vais prier M. Wandte de venir vous présenter ses hommages.

Oh ciel! n'en faites rien, s'écria-t-elle en repoussant Hervey; mais Her-

vey partit, sans en entendre davantage, pour connaître la cause du phénomène qui attirait l'attention de toute la compagnie. Il eut assez de peine à percer la foule pour arriver jusqu'au délégué, dont la figure était en effet la chose du monde la plus risible. Son chapeau avait pris la place de sa perruque, et ce dernier meuble, posé sur la pomme de sa canne, continuait à émettre des volées de fumées dont lui-même ne pouvait soupçonner la cause.

Dites-moi je vous prie, monsieur, demanda Henri, si les étincelles qui ont produit cet incendie sont sorties de votre tête?

Hein! répondit-il en le regardant entre deux yeux; que voulez-vous dire avec des étincelles sorties de ma tête; me prenez-vous pour une machine électrique?

Non monsieur, répondit Hervey;

L'observation ne vaut absolument rien. Je croirais plutôt que votre perruquier a voulu vous jouer quelque tour et vous a donné une perruque destinée à *Guy-fawkes* (1).

Comment cela, s'écria-t-il avec colère; croyez vous que je ressemble à un *Guy-fawkes* . . . Ah, ah, et vous aussi monsieur, dit-il en se tournant vers Dolittle. A qui faites-vous ces grimaces? N'est-ce pas bien assez pour moi de voir ainsi abymer ma perruque du conseil et des dimanches.

Il a raison, je dis, s'écria sir Jasper, et j'avoue que je serais bien fâché, je dis, si pareil accident m'arrivait. Mais je dis . . .

Je dis, je dis, et que diable, répartit Ranson, voilà bien des mots

(1) Incendiaire fameux. C'était le principal agent de la conspiration des poudres sous le règne de Jacques I. (1 nov. 1605.)

sur un vieux gazon de laine, qui sert de père en fils depuis plus d'un siècle. Allons l'ami, ôtez votre chapeau et je vais vous chercher une dansense.

Un vieux gazon de laine, répéta le citadin indigné. A-t-on jamais vu pareille chose? Mais supposons que cela soit M. Ranson, ma perruque ne doit rien à personne, et je l'ai payée une demi-guinée le jour de mon mariage. Il n'y a pas si long-temps, puisque mon fils Dick n'est encore que dans sa quatorzième année.

Et combien avez-vous dépensé de poudre pour son usage pendant tout ce temps? reprit un plaisant qui s'amusait de sa figure comme tous les autres.

Pas tant chaque année, répliqua le bon Wandle que le chancelier Ward dans une semaine. Je me sers ordinairement de farine, mais ce soir

nous nous sommes trouvés à court parce que nous avions tout mangé à dîner dans un excellent *pudding*; et ne voulant pas paraître mal-propre, j'ai dit à Bob de mettre à la place de la chaux sèche: c'est à-peu-près la même chose.

De la chaux sèche! répéta le même plaisant. Oh bien il n'y a plus tant à s'étonner. Vous avez été à la pluie sans chapeau de peur de déranger l'économie de votre frisure, et c'est l'eau du ciel qui vous a ainsi mis tout en feu.

Le noeud de l'énigme étant ainsi tranché, il s'ensuivit un rire universel, qui déconcerta tellement le pauvre délégué qu'il prit le parti de se retirer sans délai.

Lord Dolittle, qui s'était amusé de cette scène comique avec Henri, se mit alors à chercher quelque élégante danseuse digne de figurer à côté de Lady

Wilton. Il rencontra Cinthelia qu'Edouard avait laissée seule un instant pour parler à son père et tâcher, s'il était possible, de lui faire ouvrir les yeux sur le ridicule qu'il se donnait.

Eh quoi! miss, s'écria-t-il; mais c'est une erreur de la nature que de voir ainsi délaissés tant de charmes et de perfections! avez-vous donc banni comme indigne de vous la foule de vos adorateurs?

— Il n'y a rien de tout cela, monsieur; mon cavalier m'a quittée un moment pour aller parler à son père.

Me trompé-je, miss, en soupçonnant qu'Henri Mobile est l'homme heureux que vous nommez votre cavalier? Ah! je vous demande pardon; je ne vous remettais pas, vous vous nommez, je crois Hendon?

— Cinthelia lui répondit par un salut. — J'ai donc deviné juste. Vous êtes la divine créature dont mon ami

a essayé de me faire le portrait; mais malgré tout ce qu'il m'a dit de votre beauté, je crois qu'il est resté infiniment au-dessous de son modèle. Si toutes les jeunes personnes vous ressemblaient, cette partie de la ville serait un paradis terrestre; mais aujourd'hui la cité est le lieu le plus insipide que l'on puisse voir; et la cour en vérité n'est guère plus supportable. Qu'en pensez-vous, miss?

Je ne jamais eu l'honneur d'aller à la cour.

Oh bien, croyez-en ma parole, vous n'avez pas fait une grosse perte. Les gens du haut parage aiment à descendre de leur grandeur et à imiter les gens du peuple. La bourgeoisie, au contraire, ne songe qu'à singer la noblesse, et au total il y a peu de différence dans leur manière de vivre. Les uns jouent et jurent plus que les autres, et ceux-ci mangent davantage.

Vous avez réellement l'art de peindre, dit Cinthelia en souriant. Je crois que ces deux classes vous ont une obligation infinie, car au moins vous les rapprochez par un chaînon, celui du ridicule.

Vous n'êtes pas la première dont je reçois ce compliment, répondit-il en la saluant; mais dites-moi je vous prie, est-ce mon ami Henri qui doit être l'heureux mortel?....

J'espère qu'il le sera, monsieur, sans avoir de mon côté aucune raison ni aucun moyen d'y contribuer.

— Peut être, miss, n'a-t-il pas encore tenté de vous déclarer la passion qui dévore son ame?

Et dois-je supposer qu'il vous a chargé de cette commission?

— Oh! nullement, miss; il connaît trop le danger que l'on court en voyant tant de perfections, pour mettre un coeur comme le mien à une

épreuve aussi délicate; c'est la fortune seule qui me favorise en me fournissant l'occasion d'admirer tant d'attraits. De grâce, ne me la laissez pas perdre; et permettez-moi de vous assurer que vos charmes ont percé mon coeur d'un trait dont il ne guérira jamais.

Je ne sais, répliqua Cinthelia, si des flatteries aussi déplacées ne doivent pas être considérées comme une offense, et la meilleure manière dont je puisse vous excuser est de me persuader que vous avez dit tout cela par *inadvertance*.

Vous êtes trop sévère, sur mon honneur. S'il est un hommage dû au mérite et à la beauté, personne assurément ne peut se dispenser de vous l'adresser. Me croiriez-vous si je vous disais que vos yeux manquent de cette douceur, de cette vivacité, preuves certaines de l'esprit et du jugement?

Que votre teint n'e pas cette fraîcheur, cette délicatesse qui annoncent la paix de l'aue et la santé; que vos traits, votre taille, vos grâces personnelles ne tiennent pas de la nature divine? Non, par le ciel! et si je voulais prononcer de semblables blasphèmes, la vérité me forcerait au silence.

De mieux en mieux, s'écria Cinthelia, partant d'un éclat de rire. Voilà des discours infiniment tendres; et les bergers du Lignon, en gardant leurs troupeaux sur les bords d'un ruisseau limpide ou sous un ombrage épais, n'en adressaient pas de plus galans à leurs maîtresses; mais je vous dispense de continuer.....

Pardonnez-moi, s'écria-t-il; quand on a devant les yeux tant de perfections, l'ame s'élève et les discours doivent se ressentir de l'enthousiasme qu'éprouvent les sens. Mais vous

cherchez à vous soustraire à mon humble supplication, elle n'a pour but que d'obtenir de vous un tendre regard.

Cinthelia allait répliquer quand miss Louisa vint les interrompre; elle donna un coup d'éventail sur l'épaule de son amie, en lui demandant ce qu'elle avait fait d'Edouard et si elle n'allait pas se réunir à elle pour la première danse?

Ah! mon adorable créature, s'écria Dolittle en se tournant de son côté; je vous ai cherchée par-tout. Vous êtes charmante ce soir, charmante en vérité, je ne crois pas que la parure élégante de Lady Betty puisse être en rien comparée à la vôtre. Allons, allons danser une autre danse et ensuite je pars pour aller souper chez lady Fardle. — Il prit la main de Louisa, et t une légère salutation à Cinthelia, qui était muette d'étonnement et ne concevait rien à une conduite aussi étrange.

étrange. Comment se disait-elle à elle-même un homme peut-il tenir des discours aussi passionnés lorsque son coeur n'est mu par aucun sentiment? Elle alla même jusqu'à se considérer comme humiliée d'avoir été un moment l'objet de l'attention d'un semblable individu.

Edouard arriva fort à propos pour rétablir le calme dans son ame et ramener le plaisir auprès d'elle. Il est facile de distinguer quand c'est le coeur qui parle, ou quand l'esprit seul cherche à briller! Son ton de voix était si doux! ses regards si expressifs! Non jamais l'art ne peut imiter la nature au point de tromper le coeur d'une femme, et Cinthelia s'étonnait de ce qu'il s'en trouvait d'assez aveugles pour ajouter foi à des discours dictés par la frivolité, et croire qu'un homme, parce qu'il en faisait le ser-

Tom. I.

ment, devait mourir d'amour pour elles dès la première entrevue.

Edouard avait fait d'inutiles efforts pour écarter le ridicule dont M. Ranson semblait chercher à se couvrir; il était revenu près de Cinthelia pour puiser dans sa conversation les consolations dont avait besoin son orgueil humilié, et ils ne songèrent presque plus à la société qui les entourait. Pour comble de bonheur leur tête-à-tête ne fut plus interrompu; Hervey s'était éclipsé autant pour échapper aux impertinences de la petite coquette que pour n'être pas plus long-temps témoin du bonheur de celui qu'il supposait être un rival. Ils goûtèrent dans cet entretien un plaisir infini, et cependant l'amour n'y fut point appelé, malgré l'usage qui en fait le sujet presque unique des conversations entre un jeune homme et une jeune beauté, même quand le coeur n'est

point de la partie: qu'une femme soit aussi dépourvue d'esprit qu'on voudra le supposer, elle en aura toujours assez pour parler du temps, de la toilette et de l'amour.

En retournant au logis Edouard garda le même silence, et néanmoins la contrainte qui régnait dans ses paroles annonçait assez qu'il aurait voulu dire ce que la timidité ou quelque raison plus puissante le forçait de renfermer au fond de son cœur. Il poussa cependant la témérité au point de presser contre ses lèvres la main de son amie, lorsqu'ils arrivèrent à la porte, et de prononcer à voix basse ces mots: » ma douce Cinthelia. « La porte qui s'ouvrit à l'instant ne lui permit pas d'en dire davantage, et elle se retira aussitôt à sa chambre, prétextant, pour en obtenir la liberté, qu'elle était excédée de fatigue.

Là, elle se livra de nouveau à tou-

tes ses réflexions; les dernières paroles d'Edouard la confirmaient dans l'idée qu'un même sentiment unissait leur coeur. Ces mots, *ma douce Cinthelia*, revenaient à son esprit, elle croyait encore les entendre, et elle s'endormit en répétant, *ma douce Cinthelia*.

CHAPITRE V.

*Explication. — Malheureux effets
de l'inconduite. — Déclaration
d'amour.*

DANS l'après-midi du lendemain, mistress Brianton et sa fille vinrent rendre visite à la famille Hendon. L'amitié seule fit les frais de leur entretien; toutes espèces de cérémonies toutes vaines formalités en furent bannies. L'on ne s'y occupa point de médire de ses voisins, ni de scruter méchamment dans le secret des familles, pour examiner les vices de celle-ci et les ridicules de celle-là. L'on n'y employa pas le temps à rire aux dépens de ceux dont la ruine était prête à éclater, et on ne parla d'eux que pour déplore leur imprudence, ou pour les plaindre de leur malheur. D'après cela,

peut-être plusieurs de nos lecteurs seront embarrassés de deviner le sujet qui pouvait servir à alimenter une conversation entre des dames pour lesquelles le soin de leur parure n'était rien et celui de leurs plaisirs fort peu de chose. Il ne fut question entre elle que des difficultés du commerce, des travaux pénibles du marchand, des détails du ménage et d'autres choses semblables.

Cinthelia et Lucie prirent part un moment à cette conversation, mais sans y trouver beaucoup de plaisir, et après le thé elles se retirèrent dans la chambre de la première, qui montra à son amie le petit choix d'excellens livres qui formaient sa bibliothèque. Après les avoir examinés Cinthelia prit sa guitarre et chanta quelques airs en s'accompagnant.

J'aime infiniment la musique, dit Lucie ; mais on est si sévère chez

nous que j'ai bien rarement occasion de goûter ce plaisir. On m'a dit que tu avais été au bal chez Louisa Mobile la nuit dernière.

Oui, répondit Cinthelia; c'est Edouard qui a été mon cavalier, et je vous dois des excuses pour l'avoir ainsi dire tiré de votre maison pendant toute une soirée. Que pensez-vous de ce jeune homme; n'est-il pas bien aimable?

Oui, répliqua-t-elle en rougissant et en baissant les yeux; je le trouve fort aimable, et tu le jugerais de même si tu le connaissais aussi bien que moi.

Ah! pensa Cinthelia; sans le connaître aussi bien il n'a que trop de charmes à mes yeux; mais je crains bien que vous n'ayez pour lui plus que de l'amitié. Repoussant ces réflexions comme des mauvaises pensées, elle ajouta: » Sans doute c'est

avaient circulé pendant quelque temps à la charge de commissions et d'intérêts. Mon père a souvent eu envie de refuser d'escompter ces créances supposées, mais il a toujours continué à le faire pour ne pas désobliger Edouard et ne pas inspirer de crainte à Mobile.

Oh! quelle perspective me mettez-vous devant les yeux, ma chère amie! s'écria Cinthelia: et comment un homme de l'âge de M. Ranson peut-il courir aussi aveuglément à sa perte?

Je t'assure, dit Lucie, que rien n'est plus commun que ce jeu, et si je le pouvais sans indiscretion je te dévoilerais quelques secrets de banque qui te surprendraient. Tu verrais que plusieurs personnes que tu connais bien: et qui entretiennent un équipage et un domestique nombreux ne possèdent pas réellement un écu.

Les calculs du commerce ou les spé-

culations des prêteurs ou des emprunteurs ne pouvaient servir long-temps de sujet à la conversation de nos jeunes dames, aussi l'abandonnèrent-elles bientôt et recommencèrent-elles à parler d'Edouard. Sa tendre compassion pour les malheureux, son honnêteté envers ceux qui l'entouraient, la sagesse de sa conduite furent examinés tour-à-tour par Lucie, qui ne pouvait pas plus se lasser d'en faire le tableau que Cinthelia d'y prêter son attention. Elle ne laissa rien échapper néanmoins qui pût faire deviner le secret de son cœur, non qu'elle se reprochât à elle-même un tendre sentiment pour un tel homme, mais parce qu'elle eût rougi d'avouer ce même sentiment que son amie peut-être eût taxé de faiblesse.

Le ton de sa voix, la tendre expression de ses regards, cette teinte légère qui, de temps en temps, colorait les joues de l'aimable Lucie, n'échappè-

rent pas néanmoins aux remarques de Cinthelia, et lui inspirèrent à-la-fois des craintes, de la pitié et de la jalousie.

Elle aurait bien voulu acquérir quelque certitude, et cependant elle sentait à quel devoir pénible l'honneur, la générosité allaient la forcer de se soumettre, si cette certitude confirmait les appréhensions qu'elle avait conçues; elle aimait mieux ne pas scruter si avant dans le coeur de son amie; mais lorsqu'elle s'en fut séparée elle reconnut que l'image d'Edouard et le tableau de toutes ses vertus n'en étaient que plus profondément gravés dans son coeur.

Réfléchissant ensuite aux approches d'une ruine inévitable, Cinthelia fut vivement alarmée. Elle ne pouvait se rendre raison de la perversité d'un homme qui, non-seulement volait au-devant de maux inévitables, mais encore

qui s'efforçait d'entraîner avec lui les autres dans la profondeur de l'abyme, lorsqu'un peu plus de prudence aurait aisément prévenu de si grands malheurs. C'était sur-tout sa conduite envers le généreux Edouard qui la frappait d'étonnement. Le plaisir de faire du mal, plutôt encore que l'inconduite, lui semblait diriger les actions de cet homme assez vil pour préparer de sang froid jusqu'à la perte de son fils.

Elle aurait bien désiré s'entretenir avec Edouard sur ce sujet ; mais il avait des raisons pour rendre ses visites extrêmement rares. Elle aurait imputé le soin qu'il prenait de l'éviter à l'impression qu'avaient faite sur son coeur les charmes de Lucie Brianton, si son visage pâle et l'air de tristesse qui régnait dans sa personne ne l'eussent convaincue que quelque chagrin secret agissait fortement sur son ame.

Quelque chose semblait lui dire que cette réserve ne provenait point d'indifférence, mais d'un principe de délicatesse qui ne lui permettait pas d'offrir sa main et son cœur à la femme qu'il aimait, lorsqu'il n'avait plus l'espoir de lui procurer au moins les aises de la vie. Elle avait aussi remarqué qu'il cédait la place à Hervey, lorsque le hasard les réunissait auprès d'elle, et que ses parens traitaient ce dernier avec beaucoup plus d'égards qu'auparavant. Cinthelia avait rejeté les propositions de M. Damby, parce qu'elle ignorait leur détresse; mieux informée, si dans ce moment ils eussent fait la moindre tentative pour accorder sa main à Hervey, elle s'y fût sans doute déterminée. Le devoir eût en cela dirigé ses actions, car elle estimait sincèrement cet homme; mais son cœur se refusait à un sentiment

plus tendre pour tout autre que pour Edouard.

M. Hervey était un de ces hommes singuliers qui se laissent guider par le désir de bien faire, sans consulter les usages reçus. S'il cherchait à attirer l'attention d'une femme, ce n'était point en l'accablant d'éloges flatteurs, aussi fades que mal sentis; il se contentait de lui rendre des soins, de lui exprimer par ses regards le sentiment qu'il éprouvait, et il attendait patiemment l'instant où il croyait découvrir en elle quelques marques de préférence. Il la cernait, pour ainsi dire, jusqu'à ce qu'il la crût prise dans ses filets, et ce n'était qu'alors qu'il se montrait à découvert. Suivant lui la flatterie ne servait qu'à rendre nuls les efforts de la raison et à arracher à une femme des aveux dont souvent elle ne tardait pas à se repentir. En retardant le moment d'une explication, il lui don-

nait le temps, et se le réservait à lui-même, de découvrir les obstacles qui devaient s'opposer à une union plus intime, et par-là il ménageait à tous deux les moyens de se retirer sans blesser la délicatesse.

Cinthelia n'avait point pénétré les motifs de la conduite de M. Hervey, mais elle voyait avec une sorte de chagrin qu'il paraissait fonder de grandes espérances sur la réception amicale que lui faisaient ses parens et elle-même. Il n'était point dans son caractère de traiter avec dureté un homme qui lui donnait des preuves de son attachement, quoique son silence opiniâtre fût pour elle un grand sujet d'embarras. Il lui était impossible de porter les premières paroles sur un sujet aussi délicat, et par conséquent d'essayer à la détromper, tant qu'il différerait à s'expliquer.

La conduite de jeune Mobile ne lui

était pas moins désagréable. Jamais il ne restait un moment avec elle sans l'accabler de ses assommantes et ridicules protestations d'amour, et sans la presser d'y répondre. Un refus positif ne le rebutait pas; il le traitait d'affectation. Si elle prenait un air sérieux il le lui reprochait comme un trait de coquetterie, et comme tendant seulement à éprouver sa patience. Il était tellement ampoulé dans ses déclarations que, même lorsqu'il la pressait le plus ardemment de recevoir sa main, elle avait quelque peine à croire qu'il parlât sérieusement. Cinthelia ne crut pas devoir tourmenter ses parents par le récit de semblables bagatelles; elle espérait que le temps épuiserait la patience de ces deux hommes, et la débarrasserait de tant d'importunités; mais elle se trompait. L'amour d'un côté, l'opiniâtreté de l'autre, ne firent qu'accroître leurs prétentions.

Mobile qui, par les suites d'une mauvaise éducation, n'était à bien dire qu'un étourdi, croyait s'armer de fermeté quand il n'avait que de l'obstination. Des jeunes beautés à la mode l'avaient trop souvent flaté. Il s'était entendu dire qu'il était impossible de lui résister; il attribuait aux charmes de sa personne des attentions que sa fortune seule lui attirait, et ne concevait pas qu'une femme pût le rejeter sérieusement. Mobile, dans le fait, n'était pas dénué de toute espèce de moyens de plaire; la nature l'avait assez bien partagé du côté des agrémens personnels, pour le faire rechercher de quelques femmes, aussi n'étaient-ce point les dehors de l'homme qui déplaisaient à Cinthelia: elle ne lui reprochait que ses manières ridicules, ses habitudes dangereuses, ses liaisons, qui le mettaient hors d'état de rendre jamais une femme heureuse.

Les difficultés à vaincre pour parvenir à son but l'en auraient aisément détourné, sans les éloges pompeux et les railleries piquantes de ses compagnons de débauches. Tandis qu'ils élevaient jusqu'aux nues la beauté, les perfections de Cinthelia, ils lui répétaient sans cesse que ce morceau délicat ne serait pas pour lui; qu'un homme de son espèce ne parviendrait pas à captiver le coeur d'une aussi belle fille, et que le rusé Hervev ne manquerait pas de la lui souffler. Ils allèrent même plus loin et poussèrent les choses jusqu'à ouvrir des paris considérables, de sorte qu'il y allait pour lui de plusieurs centaines de livres sterling s'il réussissait dans ses poursuites avant la fin de l'été.

M. Mobile qui était un homme dont la pénétration s'étendait fort loin, voyait avec plaisir son fils s'at-

tacher sérieusement à Cinthelia, dont il espérait que la sévère économie servirait de contre-poids aux goûts du jeune étourdi pour la prodigalité. Il s'efforçait par conséquent, autant que la prudence le lui permettait, d'arranger les affaires de Ranson, et de devenir son unique créancier, espérant, par ce moyen le forcer à abandonner les intérêts d'Edouard et à devenir l'avocat le plus chaud de Henri, si Cinthelia ne se prêtait pas d'abord à ses vues. Aveugle néanmoins sur les prétendues perfections de son fils il ne croyait guère probable qu'elle se fit beaucoup prier.

Edouard était un dimanche à l'église avec mistriss Hendon et sa fille, lorsqu'il remarqua au doigt de Cinthelia l'anneau que M. Damby lui avait donné. Il lui demanda si c'était quelque gage de l'amitié d'une personne qu'elle estimait.

Vous pouvez être assuré, répondit-elle, qu'il me vient de quelqu'un que j'estime, autrement je ne le porterais pas.

Vous ne vous imagineriez pas, dit mistriss Hendon en souriant, que c'est un don de l'amour malheureux.

— Dites plutôt de l'amour heureux, madame. Tout homme dont votre fille aime à se rappeler le souvenir est le plus fortuné des mortels.

Fortuné ou non, dit Cinthelia, il a reçu son congé. Edouard l'entendit parfaitement, mais il n'en prit point avantage pour pousser plus loin ses recherches.

Cinthelia s'était levée un matin de très-bonne-heure, dans l'intention d'achever avant le déjeuner la lecture d'un livre qui avait fixé son attention. En descendant dans la salle à manger, pour donner les ordres nécessaires, elle entendit avec surprise la voix de deux

hommes qui s'entretenaient avec assez de chaleur dans le parloir, et qu'elle reconnut être M. Ranson et son fils.

— Je vois très-bien, Edouard, que vous me parlez absolument comme vous pensez; mais à quoi diable tendent tous ces argumens, quand le mal est sans remède? Le malheur s'est tellement attaché à ma poursuite depuis quelque temps, qu'il ne me reste rien de mieux à faire que de me pendre.

— Mais, mon père, n'y a-t-il donc aucun moyen de parer aux inconvéniens que vous redoutez. Croyez-vous qu'un peu de patience et beaucoup d'économie ne vous rendraient pas cette tranquillité que je vous souhaite avec tant d'ardeur.

— Au diable la tranquillité! elle a disparu pour jamais. Et cette maudite lettre-de-change qui a été

protestée hier ne va-t-elle pas mettre à nos troussees toutes les sangues du quartier? Au reste quand nous ferions banqueroute, qu'en arriverait-il? N'est-ce pas ce que nous voyons tous les jours; et quant à ce qu'en pourra dire le monde, je m'en soucie comme d'une prise de tabac.

Tous deux gardèrent le silence pendant quelques momens. Cinthelia se livra aux plus pénibles réflexions. Elle voyait la honte, le déshonneur, la misère prêts à fondre à-la-fois sur sa tête et sur celles de ses infortunés parens : bientôt cependant la voix d'Edouard rappela toute son attention.

— Puis-je faire quelque chose pour vous? Je suis désolé de voir le respectable M. Hendon et sa famille exposés à partager votre ruine. De combien est cette lettre-de-change? Peut-être en la payant obtiendrait-on un sursis pour le reste.

— Elle est de cinq cents livres sterling. C'est un de ces nourrissons qui s'engraissent à mesure qu'ils avancent en âge.

— Cinq cents livres! Que dois-je faire? Mais tâchez-vous, après cet objet arrangé, de rétablir l'ordre dans vos affaires? Oh! mon père, considérez non-seulement vos propres intérêts, mais encore ceux d'une famille qui ne devrait pas se voir entraînée dans l'abyme dont elle n'a point creusé la profondeur. Quant à moi, je suis prêt à tout sacrifier.

— Mais monsieur, s'écria Ranson, je voudrais bien savoir qui est-ce qui vous a donné le droit de me moraliser ainsi?

— Je vous demande pardon. Ciel! quel aveuglement! Enfin, cinq cents livres vous tireraient-elles d'embarras pour le moment?

— Je crois que oui; mais en vérité

rité cela n'en vaut guère la peine. Dans une semaine il m'en faudra beaucoup davantage et la banqueroute est par conséquent inévitable. Dieu me damne si c'est pour le monde que je m'en soucie. Il y a tant de gens qui sortent de la vie comme ils y sont entrés.

Quelle cruelle situation! s'écria Edouard. Que faire? Pourrai-je voir cette famille vertueuse! . . . Oh qu'il en arrive ce qu'il pourra. Cinq cents livres ne sont rien, comparées avec la tranquillité de ceux que l'on chérit. Oui, je prolongerai d'une semaine leur sécurité, quelque chose qu'il doive m'en coûter.

Je ne veux point de cet argent, s'écria Ranson, d'un ton de voix ému et marchant à grands pas dans la chambre. Aujourd'hui même il faut aller en prison.

— Non, non, écoutez-moi, je vous

en supplie. Il me reste mille livres sterling du legs que m'a fait mon oncle. Prenez sur cet argent de quoi payer aujourd'hui même votre lettre-de-change. Oh! prenez-le, au nom de votre propre intérêt.

Vous êtes trop généreux, répliqua Ranson. J'accepte, puisqu'il le faut, cette preuve de votre amitié pour moi. . . . Mais Brianton voudra-t-il se dessaisir de cet argent?

Ils baissèrent tellement la voix dans cet endroit, qu'il fut impossible à Cinthelia d'en entendre davantage. Respirant à peine elle s'approcha d'une chaise sur laquelle elle se laissa tomber, et elle y resta pendant plusieurs minutes presque privée de sentiment. La réflexion qui agitait principalement son esprit, était qu'Edouard ne sacrifiait dans cet instant la moitié de ce qui lui restait, que par amour pour elle. Devait-elle

souffrir que par un excès de générosité et pour retarder d'une semaine le coup affreux qui les menaçait tous, ainsi qu'elle n'en était que trop convaincue par les discours de M. Ranson; devait-elle, dis-je, souffrir qu'il employât un moyen aussi désastreux pour lui-même? Pressée par le désir de retenir sa main trop libérale, aussitôt que M. Ranson fut sorti, elle se hâta de descendre, essayant en même temps de se remettre de son trouble. En ouvrant la porte elle vit Edouard assis et la tête appuyée sur une table. Que de sensations vinrent l'assaillir à-la-fois dans ce moment! Elle s'assit à côté de lui et répandit un torrent de larmes.

Edouard, que les soupirs de Cinthelia tirèrent de sa rêverie, se tourna de son côté. Il la regarda avec l'air du plus vif intérêt, et, s'emparant de sa main, il lui demanda à

quelle cause il devait attribuer le chagrin dont il la voyait accablée?

Trop généreux Edouard, s'écria-t-elle, laissez-nous . . . laissez-nous supporter seuls le poids des malheurs qui vont nous accabler. Il est inutile que notre ruine entraîne la vôtre.

Oh! que suis-je? s'écria-t-il; ne pensez pas à moi, miss Hendon. Mon coeur est déchiré en songeant que c'est par la faute de mon père que vous allez être exposée à toutes les horreurs de l'indigence. Tant de perfections réunies méritaient un meilleur sort.

Ce n'est pas le moment, répliqua Cinthelia, de faire ni d'entendre des compliments. Le hasard m'a rendue en partie témoin de la conversation que vous venez d'avoir avec votre père. Je sais que notre ruine est inévitable; mais pourquoi vouloir la

partager quand vous pourriez vous en dispenser?

— Aimable, généreuse Cinthelia! je reconnais bien là la délicatesse de vos sentimens. Mais que me fait la fortune, ou même l'existence, si je ne puis les employer à vous garantir des malheurs que mon père a attirés sur votre tête? Il a promis de changer de conduite. Il a paru touché en acceptant le don que je lui faisais de la meilleure partie de ce que je possède. Oh! heureux, cent fois heureux si par de plus grands sacrifices je pouvais contribuer à votre tranquillité!

Eh bien, tâchons donc, repartit Cinthelia en rougissant et souriant à la-fois, tâchons de le confirmer dans cette bonne résolution. Nous en conférerons avec mon père; mais surtout ne me laissez rien ignorer de ce

qui se passera. Ne sommes-nous pas amis?

Que ce nom dont vous m'honorez est précieux pour moi! Oui, ma douce Cinthelia, mon coeur s'élève en avouant pour vous la plus franche amitié. Oh! pour vous prouver ma sincérité que n'entreprendrais-je pas?

— Vous avez déjà fait pour cela plus qu'il ne fallait. L'amitié elle-même est un sentiment auquel il est prudent d'assigner des limites, et elle ne doit point dégénérer en passion.

— Oh! Cinthelia, l'amitié rend capable de tout. Les coeurs froids ne sont pas faits pour en connaître les charmes, ni pour produire les merveilles qu'elle sait opérer.

Je n'aime pas un sentiment auquel on peut se méprendre, répliqua Cinthelia; et l'amitié, telle que vous la dépeignez, ressemble un peu trop à l'amour.

Si vous connaissiez ce dernier sentiment, interrompit Edouard, peut-être retrancheriez-vous quelque chose de votre sévérité. Que ne peut en effet entreprendre un véritable amant? il ne songe qu'au bonheur de celle qu'il aime, il n'agit que pour parvenir à ce but désiré, et vous le verrez toujours prêt à se sacrifier lui-même, si ce sacrifice peut être de quelque utilité à sa maîtresse. Il ira même jusqu'à détruire ses propres espérances, jusqu'à favoriser l'union de celle qui a captivé ses affections, avec un autre homme, s'il est certain qu'il doive en résulter pour elle un avantage. Oui ma douce Cinthelia, oui; ma meilleure amie, un amant désintéressé ne voit que sa maîtresse, et il saura garder le silence, et mourir s'il le faut; plutôt que de se préférer à elle, plutôt que de risquer son bonheur pour assurer le sien propre.

En prononçant ces mots Edouard était tellement affecté que la voix lui manqua. Quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, et Cinthelia ne put s'empêcher de partager sa vive émotion. Incapable de rester plus longtemps dans une semblable position, il se leva précipitamment, prit sa main, la pressa contre ses lèvres et sortit.

Cinthelia, lorsqu'il fut parti, donna un libre cours à ses larmes. Elle voyait alors, trop clairement peut-être, combien elle était chère à Edouard, et les raisons qui l'empêchaient de s'expliquer d'une manière plus positive, ne faisaient que le rendre plus estimable à ses yeux. Mais hélas, le tableau de de l'avenir n'offrait plus à ses regards que de sinistres présages. La faculté de choisir un époux allait lui être interdite. Pauvre, sans soutien, sans ami peut-être, elle s'attendait à ne devoir bientôt son existence qu'à un tra-

vail pénible. Lequel de ceux qui cherchaient à lui arracher une préférence, voudrait la regarder lorsque son malheur serait connu? et parmi cette foule de jeunes beautés qui s'efforçaient de captiver son amitié, combien s'en trouverait-il qui lui restassent attachées, lorsqu'elle serait dépouillée du clinquant qui l'entourait encore.

Telles étaient les tristes réflexions que l'approche d'une ruine inévitable faisait naître dans l'ame de la sensible Cinthelia. La perspective la plus brillante avait accompagné son entrée dans le monde, mais que ces prestiges trompeurs avaient peu tardé à se dissiper! Pouvait-elle s'en apercevoir et ne pas soupirer?

Cinthelia était douée néanmoins d'un courage et d'une grandeur d'ame qui marchent rarement auprès de la beauté. Elle avait profité des conseils d'une mère sage, et elle avait puisé

dans les livres excellens dont elle nourrissait son esprit, les préceptes de la plus pure morale. Elle s'efforça en conséquence de repousser de si tristes idées et de renfermer son chagrin au-dedans d'elle-même. En disposant toutes choses pour le déjeuner, elle arrangea dans sa tête ce qu'elle avait à dire à ses parens, car elle ne les soupçonnait pas informés de l'orage terrible qui grondait sur leur tête.

Ce soin devint inutile par la présence de M. Ranson, qui ne déjeûnait presque jamais à la maison et qui, ce jour-là, entra dans la salle à manger en même temps que son père et sa mère. L'air de tranquillité qui régnait sur son visage et dans ses discours remplit Cinthelia d'étonnement, et elle devait attribuer cette indifférence apparente à l'endurcissement de son cœur, ou au plan de conduite qu'il

avait formé pour la suite, et qui aurait ramené le calme dans son esprit.

Elle ne trouva aucune occasion de parler pendant le déjeuner, mais, examinant avec soin toutes les figures, elle remarqua avec la plus vive satisfaction que sa mère, dont une teinte de tristesse obscurcissait depuis long-temps le front, paraissait beaucoup plus gaie qu'à l'ordinaire. M. Hendon et son associé sortirent aussitôt après avoir bu leur dernière tasse de thé, et mistriss Hendon resta seule dans la salle à manger avec sa fille. Cette dernière, pour amener, s'il était possible, la conversation sur le point qui lui paraissait mériter des éclaircissémens, s'informa d'abord s'il n'y avait rien de nouveau.

Oui, ma chère amie, répondit mistriss Hendon; j'ai d'heureuses nouvelles à vous annoncer. M. Ranson, j'espère, va à la fin devenir un autre

homme. Il nous a demandé pardon ce matin des nombreux embarras dans lesquels il nous a entraînés, et m'a remis un billet de cinq cents livres sterling pour acquitter une lettre-de-change de pareille somme. Il est sorti en même temps avec votre père pour se faire payer, s'il est possible, d'une somme que lui doit un négociant de province.

Mais, demanda Cinthelia, vous a-t-il dit de qui il tenait cet argent?

Non, répliqua mistriss Hendon; et je n'ai pas cru nécessaire de le lui demander.

Cinthelia ne savait que trop à quoi se décider. Devait-elle confier à sa mère le trait de générosité d'Edouard, ou attendre l'effet des promesses de M. Ranson? Il était évident que le dernier désirait de tenir secret le moyen qu'il avait employé pour se procurer de l'argent, autrement il n'aurait

n'aurait point fait mystère de la source dans laquelle il avait puisé. Si le fait était connu, n'y avait-il pas à craindre que son orgueil n'en fût humilié. Dans la crainte de commettre une inconséquence. Cinthelia se détermina à attendre que quelque événement la décidât sur le parti qui lui paraîtrait le plus convenable: elle alla même jusqu'à espérer que ces éclaircissemens deviendraient inutiles et que les choses iraient mieux à l'avenir.

Dans l'après-midi M. Hervey vint lui rendre visite; Cinthelia en fut fort contrariée; elle aurait désiré rester seule; au moins cette journée, pour pouvoir s'abandonner à ses réflexions, et calculer les craintes ou les espérances qu'elle devait concevoir pour l'avenir. Ainsi disposée elle répondit à ses civilités avec une froideur si approchante du mécontentement, que M. Hervey en fut vivement af-

fecté et alla s'asseoir près d'une croisée pour cacher son émotion.

Il commença alors à craindre que ce qu'il avait jusqu'alors osé interpréter comme des présomptions en sa faveur, ne fût l'effet d'une simple politesse, et que celle à laquelle il avait abandonné son coeur ne le payât point de retour. D'après le système qu'il avait adopté et dont il ne s'était jamais écarté, il avait différé jusqu'alors de s'expliquer positivement; mais en examinant la douce familiarité avec laquelle Cinthelia le traitait depuis quelque temps, il s'était flatté de ne lui pas être indifférent. Cette froideur inattendue le pénétra de douleur. Il voyait s'évanouir à-la-fois toutes les idées de bonheur dont il avait nourri son esprit depuis si long-temps, et il se détermina à la fin à parler pour connaître ce qu'il avait à craindre ou à espérer.

Cette résolution une fois prise, il ne s'occupa pendant toute cette après-midi qu'à cacher le chagrin qu'il éprouvait, et il ne trouva qu'après le thé l'occasion qu'il cherchait d'en venir à une explication. Mistriss Hendon se plaignit d'un léger mal de tête et demanda la permission de se retirer. — Cinthelia aurait bien voulu trouver un semblable prétexte pour quitter la place, mais elle ne se souciait pas de jouer la coquette, et ne désirait pas plus de retarder une explication que d'en précipiter le moment.

Vous êtes bien bonne, dit Hervey, de me permettre de jouir quelques instans du bonheur de votre compagnie. Combien de dames à votre place se seraient faites un jeu de la tyrannie qu'elles exercent trop souvent, et auraient abandonné l'amant à ses propres réflexions!

Assurément, répliqua Cinthelia, si M. Hervey continue long-temps sur ce ton, il m'obligera de me retirer, sans que ce soit chez moi un acte de tyrannie.

Si je voulais ici feindre un amour que je ne ressentirais pas, dit Hervey, je ne mériterais rien autre chose que votre profond mépris; mais si les charmes irrésistibles de votre personne et de votre esprit ont fait sur mon ame une impression durable, et m'ont inspiré l'amour le plus tendre; oh! Cinthelia, ne me permettez-vous pas de me flatter au moins de quelque retour.

Je ne sais, dit Cinthelia, comment je dois vous répondre. Si vous parlez sérieusement, je serai sérieusement fâchée de ce que j'ai à vous répliquer; si vous n'êtes que galant, c'est un rôle qui convient peu à M. Hervey,

quoique j'aye entendu dire qu'il se permettait quelquefois de le jouer.

Après de vous, miss, interrompit-il, il faut bannir toute espèce de plaisanterie, et le coeur doit se montrer à découvert. L'entente que vous venez de me donner n'est pas, je le sais, dénuée de fondement. Beaucoup de gens se sont plu à me décorer du nom de l'inconstant Hervey, et m'ont rangé à ce titre dans la foule des hommes de cette espèce. Mais quel est l'être capable de s'armer de constance contre l'orgueil, la pétulance, la frivolité, l'extravagance qui caractérisent tant de personnes de votre sexe. Si nous payons le tribut de notre adoration à une jeune beauté douée, comme nous nous le figurons d'abord, de toutes les personnes qui font de l'état du mariage celui de la suprême félicité, peut-on regarder notre inconstance comme

blâmable, lorsqu'avec le temps et plus de familiarité nous découvrons, à la place de tant d'agremens qui nous avaient d'abord fasciné les yeux, une tête chargée de puérités et vide de sens; un esprit qui ne se plait qu'à désespérer l'amant assez sot pour lui adresser ses hommages. La manière actuelle de se faire l'amour est, selon moi, la chose du monde la plus ridicule. Une jeune personne s'entendra traiter comme une divinité; on doit feindre auprès d'elle un ravissement que l'on n'éprouve pas. Chaque défaut qu'elle ne peut voiler sera transformé par l'amant en une grâce nouvelle, à moins qu'il ne préfère de fermer les yeux. Il ne peut se dispenser de valoir au-devant de ses moindres desirs, de flatter ses goûts; d'encenser ses caprices. S'il a quelque bon sens, enfin, il faut qu'il devienne fou, car il ne peut prendre d'autre

guide dans cette noble carrière que l'extravagance, la sottise et la dissimulation. Si le malheureux, dégoûté de la tyrannie de la déesse que son imagination et sa langue se sont plu à créer, découvre dans sa maîtresse des défauts qui ne lui permettent pas d'espérer le bonheur au sein d'une union indissoluble; s'il fait un effort pour se dégager et éviter de tomber dans l'abyme où il allait se précipiter c'est un homme vil, inconstant, et la pauvre innocente a été indignement abusée.

Certainement, dit Cinthelia en riant, vous devez être aimé et recherché de toutes les femmes, et je vous suis très-obligée de l'avis que vous me donnez,

— Vous vous méprenez, miss; ou vous feignez de vous méprendre. Je ne prétends pas de vous donner d'avis, et j'ai trouvé trop de justesse

dans votre esprit, trop de franchise dans votre ame pour croire que vous puissiez vous égarer un moment, si vous voulez descendre au-dedans de vous-même.

Oh! s'écria-t-elle en souriant malignement; prenez garde, et n'allez pas me ranger au nombre des divinités, car vous reconnaîtrez bientôt que je suis alliée de très-près à l'humanité.

Je vous remercie à mon tour, miss, répliqua Hervey; je n'emploierai pas près de vous un langage qui a le don de flatter tant de jeunes personnes de votre sexe, mais dont votre bon sens ne peut manquer de vous faire apercevoir le vice et le ridicule. Vous connaissez le désir que j'ai de trouver une femme d'un mérite réel, avec laquelle je puisse passer agréablement les jours que le ciel me réserve, et

qui soit à-la-fois ma compagne, mon conseil et mon amie.

Cinthelia garda le silence.

— Vous savez aussi que j'ai été plusieurs fois trompé dans mes recherches : souvent j'ai eu occasion de me convaincre que ce n'était pas dans le cercle de mes connaissances habituelles que je devais espérer de trouver cet être parfait. Je commençais à croire que je m'étais créé un fantôme que je poursuivrais long-temps sans pouvoir l'obtenir, lorsque j'ai remarqué la noble simplicité, la candeur sans affectation qui caractérisent l'aimable Cinthelia. Ecoutez-moi, je vous en supplie, oh la plus révérée des femmes ! Quand j'ai vu sa tendre piété, son respect envers ses parens, son humeur toujours douce toujours égale ; voilà, me suis-je dit à moi-même ; voilà la femme que je cherche depuis si long-temps. Cependant les charmes qui

1 é **

ornent tant de vertus m'ont fait craindre d'être repoussé, et j'ai hésité jusqu'ici à m'assurer de mon sort. Ma chère Cinthelia, c'est de vous que dépend maintenant le bonheur de mon existence future. Ou rassurez-moi, ou condamnez-moi encore à chercher; avec la certitude cruelle de ne plus rencontrer l'objet de mes vœux.

Cinthelia ne put entendre sans émotion l'aveu de sentimens aussi raisonnables et sur-tout de la part d'un homme qu'elle estimait. Elle sentit que des larmes étaient prêtes à s'échapper de ses yeux. « Les craintes que vous manifestez monsieur, dit-elle ne sont, j'ose me flatter, que l'effet d'une imagination exaltée: autrement vos sentimens seraient pour moi une source de douleur. Je sens toutes les obligations que m'impose envers vous une déclaration aussi franche, et j'imiterai votre sincérité. Ma position est

telle qu'il m'est impossible de vous appartenir jamais. Si nous devons nous revoir après cette explication, restons amis, M. Hervey; mais ne me demandez rien au-delà: ce lien est le seul qui pourra jamais exister entre nous.

En entendant prononcer cette terrible sentence, Hervey ne put s'empêcher de pâlir. Ses forces l'abandonnèrent et ce fut avec peine qu'il en conserva assez pour ne pas tomber sur le plancher. Son refus, et cependant il ne s'était guère attendu jusqu'alors à un sort plus favorable, détruisait en lui tout espoir de rencontrer jamais une femme selon son coeur. Après avoir quelques momens lutté contre sa propre faiblesse, il porta ses regards sur Cinthelia, presqu'aussi émue que lui, et lui dit d'une voix tremblante:

« Dois-je penser que ce refus pro-

vient seulement de la situation où vous vous trouvez, et que la source n'en est pas dans votre cœur? Vous ne me connaissez pas si vous croyez que la fortune peut être de quelque prix à mes yeux. Non, miss; non Cinthelia; c'est pour vous et pour vous seule que je soupire.»

Votre générosité, répondit-elle en souriant à son tour, mérite toute ma reconnaissance, mais réellement je...

Pourquoi hésiter? interrompit Herve qui apercevait son trouble et ne savait comment l'interpréter. Voulez-vous me dire que vous êtes sans fortune? je le sais; je connais même les circonstances extrêmement embarrassantes dans lesquelles vous vous trouvez à cet instant; mais je crains, et peut-être mes soupçons sont-ils hélas trop bien fondés, je crains qu'il n'y ait à mon bonheur un obstacle bien plus insurmontable; Edouard. ... Ah

miss Hendon! vous rougissez. C'est lui, je le reconnais maintenant, qui détruit toutes les espérances du malheureux Hervey.

L'embarras de Cinthelia ne fit que s'accroître par la remarque de M. Hervey. Elle était désespérée de voir que son secret lui était échappé, et qu'un autre le possédait. Elle aurait bien voulu détourner ses soupçons, mais peu accoutumée à déguiser sa pensée, ses détours mal-adroits ne servirent qu'à lui confirmer, de la manière la plus positive, ce qu'elle s'efforçait de cacher.

Hervey avait trop étudié le coeur humain pour ne pas lire dans celui de Cinthelia jusqu'à la moindre partie de la vérité. Il vit d'un seul coup-d'oeil toutes les craintes qu'elle entretenait; car il n'était que trop bien instruit de la conduite de M. Ranson et de ses funestes suites; et avec une

générosité qui lui était particulière il résolut à-la-fois de vaincre un attachement malheureux et de lui donner toutes les preuves d'amitié qui dépendraient de lui.

Vous peindre, lui dit-il d'une voix touchante, mes sentimens et ma douleur, ce serait abuser de votre temps et plus encore de votre sensibilité. Si votre cœur repousse le tendre attachement que je vous ai voué, il partage, j'en suis bien sûr, la peine qu'il me condamne à supporter. Mon ambition sera toujours de contribuer à votre bonheur, et puisque j'ai découvert votre secret vous verrez de quelle manière je saurai en user. Non, charmante Cinthelia, il doit m'être permis de vous appeler ainsi, puisque je me renferme dans les bornes de la vérité: non, vous ne refuserez pas de me considérer comme un ami auquel vous pouvez confier vos

plus secrètes pensées et jusques à vos moindres désirs. Dites-moi donc, si vous me croyez digne de cette amitié que je réclame, dites-moi si Édouard connaît toute l'étendue de son bonheur?

Je crois que non, répondit-elle en rougissant, et n'osant pas lever les yeux jusque sur lui.

Je ne suis pas surpris, continua-t-il, qu'un jeune homme aussi digne d'être aimé soit parvenu à vous rendre sensible. La seule idée qu'il existait entre lui et miss Brianton des engagemens sérieux, m'avait inspiré quelque espoir des succès. J'ai pris les informations les plus exactes; j'ai surveillé ses moindres mouvemens, et je ne doute plus qu'un amour réciproque n'enchaîne pour jamais vos deux coeurs. Je pénètre même les motifs qu'il a de garder le silence,

et ils honorent l'homme autant qu'ils le rendent digne de vous.

Cinthelia un peu enhardie par ce discours leva les yeux jusque sur M. Hervey.

Le temps, ajouta-t-il, peut faire disparaître les obstacles qui s'opposent à votre union, et si le sort s'obstinait à être injuste à son égard, je vous crois capable d'accepter un tel homme, sans d'autre recommandation auprès de vous que son mérite personnel.

Les honneurs, les richesses sont peu pour moi, reprit Cinthelia avec fermeté, et je saurais supporter le mépris du monde entier si ma conscience était en repos.

Je le sais, s'écria Hervey. Je sais que le ciel en vous formant a voulu mettre un ange sur la terre. Vous êtes la seule femme qui ne m'ayez pas trompée, et l'homme qui vous possédera pourra se vanter d'avoir le tré-

ser le plus précieux, quand même il serait privé de tous les biens de la terre. Heureux Edouard! . . . et il ignore le suprême bonheur qui lui est réservé!

Mais, sans un peu de fortune, reprit Cinthelia, toutes les jouissances terrestres ne sont que des chimères, et je crains bien de n'avoir pas à cet égard de prétentions mieux fondées que la dernière des humains.

Je connais, répliqua Hervey, l'exacte situation de vos affaires, et je sais que la ruine de vos parens n'est que trop probable; mais devais-je vous en parler lorsque je me flattais que vous ne permettriez de réparer à votre égard les torts de la fortune.

Vous méritiez, dit-elle, une femme qui sache mieux vous apprécier que moi; et se rappelant alors l'action généreuse d'Edouard elle ne se fit aucun scrupule de lui en faire confi-

dence. A la manière dont elle déposa dans le sein de M. Hervey, ses craintes et ses espérances, il eut lieu de se convaincre que sa résolution était trop ferme pour être jamais ébranlée, et il prit le parti le plus sage en pareil cas, celui de fuir l'objet vers lequel son penchant l'entraînait avec trop de violence.

Cinthelia ne lui avait rien confié sous le sceau du secret. Il voyait clairement que d'un côté la modestie naturelle aux femmes, de l'autre une délicatesse extrême, outrée peut-être, empêchaient les deux amans d'en venir à une explication qu'ils ne désiraient pas avec moins d'ardeur l'un que l'autre. Laissant en conséquence Cinthelia livrée à des réflexions peu agréables, il se hâta d'aller trouver Edouard pour lui apprendre ce qu'il supposait devoir le combler de joie. Le ravissement de ce dernier ne dura

qu'un moment. Ce fut pour Edouard le comble du bonheur d'apprendre avec le dernier degré de certitude que l'on répondait à son amour; que le coeur de cette fille, aussi vertueuse que belle, brûlait du même feu qui consumait le sien, et son premier mouvement fut d'aller se précipiter à ses pieds. Mais bientôt, de cruelles réflexions vinrent mettre un frein à son enthousiasme. Il n'avait point de fortune à lui offrir, et le désintéressement de Cinthelia n'était pas une raison pour qu'il risquât de l'environner de toutes les horreurs de la misère.

Non, s'écria-t-il les yeux remplis de larmes et s'efforçant de réprimer sa vive agitation; non, fille sensible et trop vertueuse; je ne le veux ni ne le puis. Dans le dénuement absolu où je me trouve dois-je te tendre une main incapable de te sou-

tenir? Mes bras ne peuvent te fournir ce que l'usage a fait appeler les nécessités de la vie; et l'amour, le seul amour ne suffit point à l'existence.

Hervey, dont les idées étaient plus exaltées, ne partageait pas ce sentiment; il sentait qu'avec une femme comme miss Hendon il aurait volontiers dit au monde un éternel adieu, et se serait retiré dans une chaumière, s'il ne lui eût pas été possible de s'assurer un meilleur sort, et il déploya toute son éloquence pour faire naître dans l'ame d'Edouard un pareil sentiment. Il alla même jusqu'à offrir de lui assurer une pension de cinquante livrés sterlings, s'il voulait se retirer dans le fonds de la province, où cette somme lui suffirait pour exister; mais Edouard, tout en admirant la générosité de Hervey, ne pouvait supporter l'idée de contracter

envers son semblable une obligation de cette nature, et il repoussa vivement cette proposition. Il alla même jusqu'à prier Hervey de renouveler ses sollicitations auprès de Cinthelia, comme mieux fait que tout autre pour assurer son bonheur et pour mériter son amour.

Les tentatives d'Hervey n'eurent donc d'autre effet que de précipiter Edouard dans une situation mille fois plus pénible qu'auparavant, et il eut besoin de toute sa fermeté pour ne point s'écarter des bornes que sa raison lui prescrivait. Plus il aimait Cinthelia, plus il redoutait de la précipiter dans l'abyme. L'honneur ne lui laissait donc qu'un seul parti à prendre, celui de réprimer les effets de sa passion et de la presser lui-même de prendre d'autres engagements.

CHAPITRE VI.

*Il n'est rien d'impossible à l'amour. —
Introduction d'un nouveau per-
sonnage.*

De ce moment Edouard rendit ses visites plus rares que jamais; il n'osait s'en rapporter à lui-même; il craignit qu'un sourire, un seul mot ne renversât en un moment toutes ses résolutions. Il n'ignorait pas que Mobile prétendait à sa main, mais il connaissait trop la franchise et la délicatesse de Cinthelia pour supposer un seul instant qu'elle daignât y faire la moindre attention.

Le jour où l'on célébrait l'entrée de Cinthelia dans sa vingtième année, son père se fit un plaisir de réunir un petit nombre d'amis bien choisis, parmi lesquels étaient Edouard et Lucie Brian

ton. La dernière ne perdait pas un seul moment de vue le jeune Ranson, dont l'indifférence lui déchirait l'ame, car sans le savoir il était l'objet de l'idolâtrie de la belle quaker. Un sentiment de timidité l'avait empêchée de s'en ouvrir même à sa mère, et elle dévorait en secret le chagrin que lui causait une froideur dont elle avait assez de pénétration pour découvrir la cause. Edouard aimait sans doute, et quelle pouvait être celle qu'il lui préférait, si ce n'était Cinthelia.

Elle avait souvent eu l'idée d'ouvrir son ame toute entière à son amie mais quand elle se préparait à exécuter ce dessein, le nom d'Edouard expirait sur ses lèvres. Rencontrant une rivale dans la personne en qui elle eût voulu ne voir qu'une confidente, elle se regardait comme sans nul espoir : et elle prit à la fin

le parti de renfermer son amour au dedans d'elle-même et d'abandonner ses prétentions sur celui qui en était l'objet.

Edouard resta le dernier chez M. Hendon. Il trouva l'occasion d'entretenir un moment Cinthelia, la prier, avec timidité, d'accepter un anneau qu'elle voulut bien porter à côté de celui de M. Damby.

Et pourquoi cela, lui dit-elle en rougissant et le regardant de l'air le plus tendre? Vous n'êtes point un amant rejeté.

Non, répondit-il en hésitant et presque hors de lui-même; mais je n'en suis peut-être pas moins malheureux. Je désire néanmoins que cet anneau soit un gage qui puisse vous rappeler sans cesse notre amitié.

Cinthelia laissa aller sa tête sur sa poitrine et garda un moment le silence.

lence. » Elle est bien froide, dit-elle à la fin, l'amitié qui a besoin d'un gage pour en fixer le souvenir. «

Un feu subit coula dans les veines d'Edouard, en entendant ces paroles; ses sens allaient le trahir, et il était prêt à tomber aux pieds de Cinthelia, à oublier toutes ses résolutions et à lui jurer l'amour le plus tendre, lorsque la voix de son père qui passa dans le corridor, le rappela à lui-même et le fit apercevoir de son imprudence. Se trouvant alors extrêmement faible, il se versa un verre de vin dont il répandit une partie sur la table, et il lui dit d'une voix faible, qu'il désirait que chaque jour pareil à celui-là vît accroître son bonheur. Il la salua ensuite, baisa une de ses mains qu'il mouilla de ses larmes et se retira précipitamment.

Cinthelia éprouva un choc si violent qu'elle se sentit un moment sur le point de s'évanouir, et Edouard fut obligé d'avoir recours à la même liqueur pour soutenir ses forces, prêtes à l'abandonner.

Edouard arriva chez M. Brianton, égaré et comme un homme qui sort d'un long rêve. Plus d'une fois déjà, dans le chemin, il s'était repenti d'avoir laissé échapper une aussi belle occasion de déclarer son amour à Cinthelia; il s'était reproché son orgueil, son respect déplacé pour les opinions humaines sur un point où son bonheur était si essentiellement intéressé.

Lorsqu'il entra dans la salle à manger il fut surpris d'y trouver Lucie seule, et dont les yeux encore humides de larmes annonçaient qu'elle était tourmentée par quelque chagrin violent. » Que veut dire ceci,

ma chère amie, lui demanda-t-il; vous serait-il arrivé quelque événement fâcheux? «

Non, dit-elle en rougissant; mais j'ai à te parler Edouard sur quelque chose qui m'intéresse.

Assurément, répondit-il en s'asseyant à côté d'elle, et singulièrement surpris de l'agitation dans laquelle il la voyait, assurément je suis prêt à vous entendre. Qu'avez-vous à me dire, miss Brianton?

Je sais, dit-elle en cherchant à s'armer de toute sa fermeté, que Cinthelia et toi vous êtes unis par l'attachement le plus tendre. Je sais aussi que le défaut de fortune s'oppose seul à votre union. Je ne suis qu'une fille, et je me propose de rester telle toute la vie; mais je désire de te voir heureux, et si tu épouses Cinthelia j'obtiendrai de mon père qu'il t'assure la moitié de ce qu'il me destine.

Donne-moi donc ta parole d'épouser Cinthelia.

Oh! s'écria Edouard; trop charmante fille! ne serais-je pas le plus indigne des hommes si j'acceptais un semblable bienfait? J'admire votre générosité et je me glorifie de vous avoir inspiré assez d'amitié pour vous en faire naître l'idée, mais Lucie, je ne suis pas assez vil, . . .

Point tant de mais, répondit Lucie avec fermeté; je ne vois pas qu'il y ait de bassesse à accepter les dons de l'amitié. Va, ajouta-t-elle, ne dédaignes pas mes offres. Te voir heureux est le premier et l'unique désir que puisse former mon cœur.

C'en est trop! s'écria Edouard. Cette action plus que généreuse, cette action vraiment héroïque lui ouvrait les yeux sur le sentiment qui l'avait dictée. Jusques alors il avait attribué les témoignages d'amitié, la

douce confiance que lui accordait Lucie, à la franchise de son caractère, à cette bonté touchante envers ses semblables, dont elle s'était fait une tendre habitude. » Oui, c'en est trop ! répéta-t-il ! épargnez-moi ; épargnez un malheureux, indigne de vous, et croyez que je me rappellerai sans cesse cet acte de votre bienveillance,

Tu ne veux donc pas mon bonheur ? dit-elle en fondant en larmes. Je sais que tu aimes Cinthelia ; nulle n'est plus digne d'être ton épouse. Accepte Edouard , accepte le don de l'amitié.

Edouard la regarda avec étonnement sans pouvoir trouver de mots pour lui répondre. Elle lui tendit en souriant sa main tremblante, qu'il pressa contre ses lèvres. Qu'une telle situation était pénible pour un être aussi sensible qu'Edouard ! Trop

ému pour lui exprimer ce qu'il pensait, il la pria, il la conjura donc de ne pas le rendre plus malheureux qu'il n'était en insistant sur des offres que l'honneur lui défendait d'accepter, et couvrant encore sa main de baisers et de larmes, il s'arracha d'après d'elle. Rentré dans son appartement, Edouard ne put s'empêcher de déplorer sa triste situation, et il passa la nuit à faire de douloureuses réflexions sur les singuliers effets d'une passion bizarre, qui se joue de la prudence et de la raison, et qui porte l'homme au comble du bonheur ou le précipite dans un abyme de maux.

Mobile prenant pour de l'amour ce qui n'était chez lui que de la vanité et de l'entêtement, renouvela ses pressantes sollicitations. Poussé par ses amis, piqué de la supposition que l'on ne pouvait rejeter un homme comme lui, il se détermina à

essayer tous les moyens que sa tête ou celle des autres lui suggéraient. Il recommanda sur toutes choses à sa soeur de faire sans cesse à Cinthelia l'éloge de ses bonnes qualités: mais Louisa jugeant les autres comme elle se jugeait elle-même; elle le représenta comme un garçon hardi, entreprenant, qui pouvait, s'il le voulait, prétendre à la fille la plus riche de la cité. Pour rendre plus recommandable encore son cher frère, elle lui parla de l'offre généreuse qui lui avait été faite par miss Rip, fille d'un pâtissier très-riche; elle était devenue amoureuse de lui, en le voyant gagner une somme considérable à Dolittle et à un autre au noble jeu de la toupie. Il avait lancé la sienne le premier, les deux autres avaient tiré sur lui; celle de Dolittle alla se briser contre une pierre, l'autre fut envoyée dans un fossé et Henri resta vainqueur.

Ces exploits magnifiques n'étaient guère faits pour mériter l'attention de Cinthelia, et pour lui persuader que Mobile était l'homme destiné à la rendre heureuse. Louisa eût même assez de jugement pour s'apercevoir de l'indifférence complète de son amie. Découverte qui, bien loin de déconcerter en lui la ferme résolution de tout tenter pour réussir. Après bien des essais, bien des difficultés, il engagea son père, comme une dernière ressource à traiter cette affaire avec M. Hendon.

M. Hendon se trouvait alors fort endetté avec M. Mobile; celui-ci pouvait d'un seul mot ou rétablir son crédit ou le ruiner pour toujours. Il vit avec douleur qu'il ne lui était guère possible de refuser son consentement, et qu'il fallait sacrifier sa fille ou tomber dans la misère la plus humiliante. Il déclara néanmoins qu'il ne générerait

point son inclination, et qu'il aimerait mieux implorer la charité publique que de forcer sa fille sur un point aussi essentiel à son bonheur. Le soin de la sonder à cet égard fut laissé à mistriss Hendon, qui saisit, dès le même jour, la première occasion qui se présenta de lui parler de l'embarras où ils se trouvaient et des nombreuses et importantes obligations qu'ils avaient à M. Mobile. Cinthelia ne voyait que trop où sa mère voulait en venir; mais elle écartait avec soin tout ce qui pouvait l'engager à s'expliquer plus ouvertement. Elle mit les défauts de Henri dans un si grand jour que mistriss Hendon ne put prendre sur elle de la presser beaucoup en sa faveur.

Ranson qui avait quelque soupçon de cette négociation, et qui se trouvait plus que jamais dans le besoin d'argent forma l'infâme projet de proposer à Henri de mettre à prix les services qu'il

lui rendrait dans cette circonstance. Il se rendit en conséquence un matin chez lui, à l'heure du déjeuner, et entre autres choses il lui dit: » Le diable m'emporte, savez-vous que miss Hendon est une charmante fille? «

Oui, mais diablement fière! répondit Henri. Je vous avoue que si cela ne finit pas bientôt j'enverrai tout au diable.

Pourquoi cela? dit Ranson, en lui lançant un regard de surprise. Je croyais que vous connaissiez mieux les femmes: il faut s'armer avec elle d'un peu de patience. Si je voulais me marier je saurais bien comment m'y prendre; mais vous autres hommes à bonne fortune, vous croyez qu'il vous suffit de vous montrer à la tranchée pour que la place se rende aussitôt. Tenez, personne ne peut juger mieux que moi le caractère de miss Hendon.

Je n'aime pas à être rebuté, répliqua

Mobile, voilà la vérité; et je donnerais bien des choses pour savoir si elle n'a pas une autre inclination qui l'éloigne de moi. N'est-ce pas une chose cruelle que de me voir plaisanter à cet égard comme je le suis journellement dans notre club, par ce petit fat de Bobby Dubble et par ce roué de Dottle.

Ma foi, dit Ranson, entre amis je dis que vous seriez un fou de vous laisser passer devant le nez un aussi joli morceau, sans tenter de le saisir. Je n'ai jamais vu de ma vie des yeux aussi expressifs, autant de grâces réunies dans une même personne. En vérité elle est trop généralement admirée pour vous tomber en partage, car vous ne le méritez pas. Je dois avouer cependant que vous êtes un bon garçon; vous m'avez obligé dans le besoin; oh! si vous ne m'aviez pas rendu service, vous n'auriez que faire

d'y penser; le diable m'emporte si vous l'aviez jamais.

Que diable voulez-vous me donner à entendre, s'écria Henri en se levant avec précipitation de son siège?

En! c'est que j'ai un petit intérêt à la chose, répondit froidement Ranson en se balançant sur sa chaise. Nous avons formé depuis long-temps le projet de la marier avec Edouard.

— Que le diable vous emporte!

— Mais cependant tout le monde, je crois, dira que j'avais raison. Au reste je n'y tiens pas, et je pourrais vous la faire avoir.

* Au ça, interrompit Mobile, plaisantez-vous? Vous parlez-là comme si vous aviez plus de pouvoir dans tout ceci que son père lui-même.

Cela pourrait-être, répliqua Ranson, et si vous me piquez au jeu je suis prêt à parier cinq cents guinées que je la remets entre vos mains avant un mois.

Je

Je ne ferai pas une gageure aussi ridicule, répondit Mobile; mais le diable m'emporte si je ne vous donne la moitié de cette somme, dans le cas où vous feriez ce que vous dites.

— Vous êtes un bon garçon. Si vous parlez sérieusement je suis votre homme. . . . Donnez la main. . . . C'est fait. . . . Mais écrivons, s'il vous plaît; sans cela, au milieu du tumulte des affaires, je pourrais oublier le marché.

C'est ainsi que par un vil intérêt, par une négociation odieuse, Ranson s'engagea à employer toute son influence pour livrer l'innocente Cinthelia à l'homme le moins digne de la posséder.

Dès le même jour il commença à jouer le nouveau rôle qu'il s'était imposé. Il vanta beaucoup en sa présence le prix des richesses qui, non-

seulement nous procurent toutes les aïssances, toutes les jouissances de la vie, mais encore nous mettent en état de la procurer aux autres. Pour preuve de ce qu'il avançait il cita le jeune Mobile, qui, quoique livré à la dissipation naturelle à son âge, venait de délivrer de l'esclavage un malheureux négociant ruiné, qu'un créancier avait fait emprisonner pour une dette de quinze livres sterling, et dont la famille était plongée dans la plus affreuse douleur.

Cette anecdote, inventée à plaisir par Ranson, ne manqua pas de faire son effet. Cinthelia n'en découvrit pas moins le but qui le faisait agir, et ne put s'empêcher d'être surprise en le voyant ainsi prendre les intérêts de Mobile, lorsqu'il lui paraissait beaucoup plus naturel qu'il parlât en faveur de son fils.

Le même jour M. Hendon présenta

à sa famille, à l'heure du thé, un jeune homme de la plus singulière tournure, nommé M. Sampton. Son habillement était aussi ridicule que ses gestes et ses discours, et aussi long-temps qu'il resta dans le parloir ce fut avec des difficultés infinies que Cinthelia se contint, tant ses efforts mal-adroits pour paraître poli, et les absurdités qu'il prononçait, croyant faire montre d'esprit, étaient faits pour exciter le rire ou la pitié de toute personne sensée.

Je vous prie, demanda Cinthelia à sa mère lorsqu'il fut parti, où mon père a-t-il été chercher cet automate?

Vous êtes une étrange fille, répondit la mère, qui cachait avec peine son mécontentement; ne sauriez-vous avoir quelque indulgence pour un homme élevé loin de la capitale? Je crains en vérité, ma chère, qu'il ne

soit très-difficile de parvenir à vous plaire. Une femme est faite ici-bas pour voir un peu les choses telles qu'elles sont, et elle a toujours trop tôt occasion de connaître qu'il n'existe guère d'hommes tels que son imagination fertile se plaît à lui en présenter le tableau.

Cinthelia étonnée regarda mistriss Hendon. » Quoi, ma mère, aurais-je eu le malheur de vous offenser ? Surement M. Sampton ne s'est pas présenté ici en qualité d'amant ?

— Vous vous trompez, ma fille ; vous êtes la seule cause de sa visite. Il vous a vue chez M. White, et à l'instant, comme il s'est exprimé lui-même, il a été frappé jusqu'au fond de l'ame. C'est un homme qui a de très-belles connaissances et qui sera fort riche à la mort de son père. Par un excès de délicatesse il n'a point voulu vous exprimer

d'abord ce qu'il pensait à votre égard; il a mieux aimé se présenter honorablement sous nos auspices; mais nous lui avons gardé le secret, pour que, suivant ses desirs, il essayât de s'emparer de votre coeur par surprise.

Par surprise! répéta Cinthelia en soupirant. Un époux comme M. Sampton! . . . Oh! qu'une jeune personne est malheureuse quand elle attire ainsi l'attention!

En vérité Cinthelia, lui dit sa mère, vous avez des idées tout-à-fait ridicules. Le caractère d'une femme doit être plus pliant que n'est le vôtre et se soumettre un peu à l'empire des circonstances. Vous avez refusé M. Hervey; vous avez rejeté M. Damby; vous ne voulez pas accepter la main de Henri, qui paraît vous aimer avec sincérité, et vous dédaignez encore M. Sampton, contre

lequel je ne vois pas que vous ayez aucune objection raisonnable à faire!

— Suis-je donc, hélas! réduite à choisir entre un vieillard, un sot ou un libertin?

— Hervey n'était dans aucun de ces cas. Mais croyez-vous, au reste qu'un sot, tel qu'il vous plaît de qualifier M. Sampton, ne puisse, avec les ménagemens convenables, devenir un très-bon mari?

Oh ciel! dit Cinthelia, si jamais nous nous trouvions ensemble en compagnie, je rougirais toutes les fois que je le verrais prêt à ouvrir la bouche. Je serais à chaque instant obligée de me soumettre à tous les caprices qu'il lui plairait d'imaginer pour me montrer son autorité: il croirait juste tout ce qu'il jugerait à propos d'exiger; et sa tyrannie serait d'autant plus intolérable qu'il n'aurait pas même assez de jugement pour la

fonder sur des prétextes plausibles. La générosité, ô ma mère! est ce que l'on doit d'abord rechercher dans un homme, et c'est de ce sentiment dans un époux qu'une femme peut raisonnablement attendre son bonheur. Un sot est toujours égoïste; il ne sent rien pour les autres; il est indifférent pour tout ce qui l'entoure. Epreuve-t-il au petit doigt la plus légère douleur, la maison est aussitôt en combustion. Un homme de cette espèce est un tourment perpétuel pour ceux qui l'environnent, parce que dans les circonstances les plus importantes, comme dans les plus légères, il adopte toujours des mesures fausses et auxquelles il tient avec d'autant plus d'acharnement que c'est lui qui les a conçues.

— Mais, ma chère amie, une femme a mille moyens de gouverner un sot et de l'amener à faire ce qu'elle

désire. Ce n'est pas, je le sais, par la force ni par une résistance opiniâtre que l'on peut y réussir, mais par la douceur et en le flattant. Les sots ont avec nous quelques traits de ressemblance, ils aiment à contrarier. Si vous voulez obtenir quelque chose d'un semblable mari, ayez l'air de vous en soucier fort peu. Si vous désirez l'empêcher de se conduire comme il y serait disposé dans certaines circonstances, vous lui dites : » Je suis étonnée, mon cher, qu'un homme qui a autant de bon sens que vous se trompe au point de ne pas apercevoir telle chose. « Moins un homme a de sens plus il est flatté quand on sait lui persuader qu'il en a au contraire beaucoup. Enfin, s'il vous paraît tenir fortement à une chose dont vous voudriez le détourner, faites-lui croire que vous ne désirez rien de plus; qu'il ne

peut mieux faire, qu'il doit se rappeler que c'est vous qui lui en avez donné le premier conseil; insistez vivement, et je vous réponds qu'il ne manquera pas de faire le contraire.

— Mais où est la nécessité de s'étudier toute sa vie à tromper un homme? ne vaut-il pas beaucoup mieux l'éviter quand il en est temps encore?

— Acceptez donc le jeune Mobile: il est sans doute doué de beaucoup de *générosité*; autrement rechercherait-il la main d'une personne sans fortune? Il ne manquera pas de se ranger quand il aura une femme aussi aimable que ma Cinthelia. Réfléchissez en outre, ma chère, que nous n'avons absolument rien à vous donner, et que si nous en venons une fois au point d'arrêter nos payemens vous serez réduite à devenir la femme de quelque petit

détaillant et à languir au fond d'un comptoir, sans cesse en proie à la pauvreté.

— Pouvez-vous me tourmenter ainsi, ma mère? Voulez-vous donc me voir malheureuse pour la vie?

Et vous, reprit mistriss Hendon; voulez-vous nous voir réduits à mendier notre pain? vous ne vous prêtez à rien de ce qui peut nous empêcher de tomber dans l'abyme?

Oh! s'écria Cinthelia en pleurant, pourquoi me mettre devant les yeux un tableau si affreux? Commandez; faites de moi ce que vous voudrez, je suis votre fille et je vous obéirai.

— Vous êtes une bonne enfant. Allez dans votre chambre essayer de vous remettre, et réfléchissez à ce que vous avez à faire; mais ne craignez pas que nous forçons jamais votre inclination.

Cinthelia se retira chez elle; elle

versa un torrent de larmes, et se livra aux idées les plus douloureuses. L'avenir ne lui offrait que de sinistres présages ; aucun espoir n'apportait à son cœur ce soulagement dont elle éprouvait un si pressant besoin. La conduite d'Edouard était encore pour elle un nouveau sujet de chagrin. Au lieu de se présenter pour solliciter sa main, au lieu d'essayer de la soustraire au malheur d'appartenir à un autre, il semblait l'avoir entièrement abandonnée à son sort et approuver tacitement tout ce qu'on faisait pour la lui arracher.

Elle voyait clairement que ses parents s'attendaient à un acte de complaisance de sa part. Son père s'était sévèrement interdit la moindre parole qui tendrait à influencer son choix : mais la démarche qu'il avait faite d'introduire Sampton dans sa maison, faisait assez connaître ses intentions,

Cette manière d'agir pour une fille aussi tendre, aussi respectueuse que Cinthélia, ne pouvait manquer de faire sur son coeur une impression plus vive que les ordres les plus positifs. Un acte d'autorité révolte l'ame, sur-tout lorsqu'il paraît porter quelque atteinte à ce que nous considérons comme le premier de nos droits, comme celui que nous-mêmes nous ne pouvons aliéner; et s'il est un droit de cette nature, c'est bien assurément celui que tout individu doit avoir de disposer de sa main et de son coeur.

Le droit de conseiller appartient essentiellement à un père. Il est le guide naturel de nos premiers pas dans le monde; son âge, son expérience le mettent à portée de mieux juger que nous de ce qui nous convient: mais là doit se borner tout son pouvoir.

Choisir entre Sampton et Mobile était pour Cinthélia une alternative

bien dure. Elle considérait néanmoins cette nécessité comme un devoir indispensable, et tout retard apporté à sa décision lui paraissait un crime. C'était le seul moyen qu'il y eût d'empêcher ses parens de tomber dans un abyme de maux; il était en son pouvoir, et si elle ne l'adoptait pas, n'aurait-elle pas à se reprocher d'être elle-même la cause de leur malheur? Ce raisonnement peut-être n'était pas infiniment juste, car nous avons aussi des devoirs à remplir à notre égard et devant lesquels tous les autres doivent disparaître. S'il en était autrement, un crime commis pour sauver son père deviendrait un acte de vertu.

Il existe en nous, cependant, un principe de droiture, supérieur à tous les raisonnemens, à toutes les subtilités de la philosophie; il nous guide; il entraîne notre ame vers le bien ou vers ce que nous nous persuadons qui

est bien; et lorsque nous sommes appelés à juger une action, nous devons considérer les motifs qui l'ont commandée et non les suites qu'elle a eues; car souvent une chose faite dans les meilleures intentions a eu la plus fâcheuse issue, et le crime lui-même a quelquefois été la source du bien.

Cinthelia balanço long-temps; elle tremblait de prendre un parti contre lequel il n'y aurait plus à revenir, et elle se détermina à différer autant qu'il lui serait possible, espérant que quelque hasard heureux changerait la tournure des choses, et peut-être la tirerait du précipice dans lequel elle se voyait prête à tomber.

CHAPITRE VII.

*Le choix difficile. — Résolution
forcée.*

SAMPTON fit assidument sa cour à Cinthelia pendant plusieurs jours de suite; mais une plus grande familiarité ne lui servit qu'à se mieux faire connaître et le rendre plus odieux. Elle commença alors à penser que Henri, malgré tous ses défauts, pouvait être préférable. Il avait au moins de la vivacité, quelque esprit, et elle espérait qu'avec de la patience et beaucoup de prudence dans sa conduite, elle parviendrait à le rendre un bon mari. Une visite qu'elle reçut de Sampton dans cette circonstance ne servit pas peu à la confirmer dans cette résolution; il était venu prendre le thé avec la mère et

la fille, et mistriss Hendon, dans l'intention de leur fournir les moyens de s'expliquer librement les laissa seuls une partie de l'après-dîner.

Ils restèrent tous deux assis pendant assez de temps sans que ni l'un ni l'autre essayât de rompre le silence. Cinthelia s'amusait trop de l'embarras du jeune homme pour être la première à prendre la parole. Il fit à la fin quelques observations sur le temps, déclarant que l'on étouffait dans la chambre. Cinthelia répondit: il est vrai. — Moment de silence. — J'aurais cru, miss, ajouta-t-il, que l'air aurait été plus frais aujourd'hui, car il faisait ce matin beaucoup plus de vent qu'à l'ordinaire: qu'en pensez-vous, miss? — Je suis du même avis, répondit-elle en se mordant les lèvres.

— Voilà de jolis tableaux, miss; oh je suis fou de peinture!

— Vous vous y connaissez, je suppose?

— Assez bien. C'est-à-dire, je ne puis cependant me vanter que j'aie ce que vous appelez une parfaite connaissance, je ne possède que du goût,

Je crois, répondit-elle, que pour acquérir cette connaissance il faut une étude suivie.

— Oh oui, miss, vous avez raison, il faut beaucoup de travail.

— C'est-à-dire que vous regardez l'étude et le travail comme une même chose, monsieur?

— Mais oui, à peu de chose près, miss. Je me rappelle que lorsque j'étais enfant, et très-ignorant comme vous savez qu'on l'est à cet âge, il fallait que je travaillasse beaucoup pour parvenir à faire ma tâche; mais quand on est arrivé au point où je suis, on n'a plus besoin de travailler.

Je le crois, répéta Cinthelia en riant avec lui; car il avait coutume de rire de tout ce qu'il disait; et lorsqu'il se persuadait qu'il avait prononcé un bon mot: il le répétait plusieurs fois.

— Vous n'avez jamais appris le latin, peut-être, miss?

— Non monsieur.

— Oh vous êtes aussi bien sans cela. Je n'ai jamais pu découvrir de quel avantage cela pouvait être ni ce que signifiaient tant de galimathias. J'entendais raisonner toute la journée sur *hic*, *hæc*, *hoc*, et je ne savais pas ce que c'était. Ces mots barbares étaient comme des épouvantails que l'on mettait là pour effrayer les enfans, et cela m'ennuyait; car je n'aime que les choses où il y a quelque bon sens.

Cinthelia commençait à s'ennuyer beaucoup de tant de sortises, et se

levant, elle alla chercher son ouvrage, qui était sur une table, espérant par-là changer le cours de cette conversation. Il s'ensuivit encore un long silence, car le pauvre Sampton avait si peu de ressources dans l'imagination, que tout ce qu'il pouvait sentir était son embarras auprès de sa maîtresse. Cinthelia aurait eu pitié de sa situation si elle eût reconnu en lui quelque trace de sensibilité, mais on remarquait aussi peu d'émotion sur son visage que d'idées dans ses discours.

Après être resté long-temps sans rien dire, les fleurs brodées sur son sac à ouvrage lui parurent un nouveau sujet de conversation; elles donnèrent lieu à des observations, mais ce sujet ne fut pas long à s'épuiser, et il allait retomber dans le même embarras, lorsque heureusement pour lui le petit serin se mettant à chan-

ter il se leva pour aller jouer avec lui à travers les barreaux de sa cage, et se mit à siffler et à crier, *baisez, petit fils, baisez, baisez.* Cet homme, pensa-t-elle, serait assez bon pour peigner mon chien, ou pour apprendre à parler à mon perroquet; mais en faire un mari! Mobile, tout étourdi, tout débauché qu'il est, est infiniment préférable.

Sampton, comme frappé d'une excellente idée, revint en riant aux éclats auprès de Cinthelia, et se remettant sur son siège il lui dit: Vous ne savez pas ce que je me disais à moi-même? Oh si vous le devinez je vous le dirai.

Vous êtes bien bon, répondit-elle; mais je n'ai pas le talent de deviner la pensée.

— Eh bien, je vais vous le dire. Je pensais que les serins mènent une

triste vie, en restant toujours seuls.
Si celui-là avait une femme...

— Je ne sais pas si cela le rendrait plus heureux, car il pourrait arriver qu'ils ne s'accordassent pas ensemble.

— Oh elle lui casserait sa graine; ils mangeraient ensemble; je vous assure, moi qu'ils en seraient bien mieux.

— Vous pensez donc qu'une femme n'a point d'autres devoirs à remplir que de manger ou de travailler.

— Une femme n'est point une servante; nous ne lui donnons pas de gages, et elle boit et mange avec nous, ce qui n'est pas, je crois, un petit avantage.... Un charbon qui sauta hors du feu changea encore la conversation, et après une heure au moins d'un entretien de cette nature mistress Hendon rentra, au grand soulagement de la pauvre Cinthelia.

Lorsqu'il fut parti, Cinthelia raconta

à sa mère tout ce qui s'était passé, et lui déclara qu'elle ne pourrait jamais regarder de sang froid un homme comme Sampton. Elle obtint d'elle, après beaucoup de raisons la dure condition de recevoir Mobile en qualité d'amant. Elle se garda bien néanmoins de donner à son égard aucune parole positive.

Ranson avait vu avec dépit l'encouragement que M. et mistriss Hendon donnaient aux poursuites de M. Sampton, et craignant le renversement de tous ses projets, s'il attendait qu'un autre plus sortable se présentât, il se détermina à prendre un parti dont il regardait le succès comme certain.

Ignorant la résolution que l'on avait prise de congédier Sampton, il attendit dans sa chambre l'heure à laquelle Cinthelia avait coutume de se retirer, et l'entendant monter, il la pria de

vouloir bien le suivre chez lui, ayant à lui parler.

Miss Hendon, dit-il du ton le plus sérieux, en lui prenant la main et après avoir fermé sa porte à double tour, j'ai à vous dire quelque chose qui exige que nous ne soyons point interrompus. Vous voyez devant vous, miss, un criminel qui se condamne lui-même; dont le châtiment est suspendu sur la tête, mais qui voit avec désespoir que l'innocent sera entraîné dans un même abyme avec lui. Mon aveugle faiblesse m'a privé de toute espèce de ressource, et nos créanciers menacent tous les jours d'user à notre égard de toute la rigueur de la loi. Le vieux Mobile est notre principal créancier, et s'il voulait sacrifier un peu de ses intérêts ou s'arrangerait facilement avec les autres. Votre père est un homme tranquille; il ne se plaiat pas, mais s'il était renfermé

seulement un mois dans une prison il en mourrait à-coup-sûr. Son unique désir, quoiqu'il s'abstienne d'en parler, est de devoir à sa fille la liberté qu'un seul instant peut lui ravir, et l'honneur, qu'une banqueroute éclatante est prête à lui faire perdre. Pourriez-vous, Cinthelia, refuser de rendre la vie à votre père? Pourriez-vous voir vos parens dans la plus affreuse détresse et ne pas leur tendre une main secourable?

C'en est assez, s'écria miss Hendon, indignée. Vous me déchirez le coeur! Mais, monsieur, qui les a réduits à une aussi fâcheuse position? qui les a précipités de l'état d'opulence où ils se sont vus, dans l'affreux embarras que vous me dépeignez, si ce n'est l'homme qui prétend aujourd'hui plaider en leur faveur? Je vois, monsieur, quel est votre motif; vous voulez vous tirer vous-même de l'état où vous êtes:

vous

vous voulez recouvrer les moyens de continuer un train de vie aussi imprudent que contraire aux principes de l'honneur.

Sur ma foi, répliqua M. Ranson en tombant à genoux devant elle, vous vous trompez Cinthelia; ce n'est point pour moi que je plaide, et mon parti est pris sur ce qui me regarde; mais j'ai cru que vous vous feriez un devoir de tirer vos parens de l'abyme dans lequel ils sont plongés par ma faute. Si vous me promettiez d'accepter pour époux le jeune Mobile, au moins je mourrais satisfait. Vous paraissez étonnée, miss; j'aurais voulu vous épargner cette scène; j'aurais voulu ne pas vous porter un coup aussi terrible, mais je ne puis me dispenser de me rassurer sur ce point. Voilà des pistolets. J'ai juré de ne pas survivre un seul moment à notre public déshonneur; non pas un seul moment. Je suis résolu à périr; mais j'ai besoin, pour me débar-

rasser du fardeau qui m'accable, de recevoir auparavant de cette promesse.

Tout ceci, s'écria Cinthelia, n'est qu'un grossier artifice. A quoi peut vous servir cette promesse, si je suis résignée à épouser cet homme? et croyez-vous qu'une parole arrachée à ma faiblesse me liera à agir d'une manière plutôt que de l'autre?

Chère miss Hendon, s'écria-t-il en saisissant une de ses mains, ne voulez-vous donc pas rendre le calme au plus malheureux des hommes? Dites-moi seulement que vous l'épouserez, que vous essayerez de sauver votre père et votre mère de l'événement qui les menace; que vous prêterez l'oreille à leur voix et à la mienne: mon fils lui-même s'unit à nous pour vous en conjurer.

Votre fils, reprit Cinthelia en pâlisant et fondant en larmes. Quoi! votre fils aussi le désire?

Oui, s'écria Ranson, je jure sur mon honneur qu'il ne désire rien de plus. Il m'a déclaré qu'il vous aimait, mais qu'il saurait se sacrifier pour le bonheur de vos parens. Voyez donc maintenant ce que vous voulez faire?

Je ne puis consentir il faut que je parle à mon père.

Non, non s'écria encore Ranson. Vous savez déjà combien il le désire. Demain matin peut-être nous serons obligés de suspendre nos payemens et cette nuit, cette nuit même. . . .

Quoi donc, interrompit-elle avec effroi et jetant les yeux sur les pistolets qui étaient posés sur la table.

Oui, s'écria-t-il en se levant avec fureur; oui, vous n'avez qu'à parler, pour ramener la paix et le bonheur dans cette maison; mais je ne puis rester plus long-temps dans cette hor-

rible incertitude. Vous allez décider de mon sort; vous allez me dire quand je dois cesser de vivre.

— Laissez-moi aller, Oh de grâce laissez-moi. . . . Je ne puis en entendre davantage. Je vais appeler à mon secours.

Partez, dit-il en la poussant vers la porte. Allez proclamer dans le monde et ma douleur et mon ignominie. Tenez, et il courut vers la table. Attendez un moment. Je vois que vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, mais je vais vous convaincre, et il s'empara d'un des pistolets.

Arrêtez, s'écria Cinthelia hors d'elle-même. Oh ciel! personne ne viendra-t-il à mon secours?

Silence, répliqua-t-il impérieusement; je ne vous donne plus qu'un moment. — Promettez, ou par le ciel! . . .

Elle saisit son bras à l'instant où

il élevait vers son front l'arme meurtrière; mais en se débattant, il posa le doigt sur la détente et l'amorce prit feu. » Au diable, s'écria-t-il en jetant loin de lui ce pistolet et s'emparant de l'autre; la mort elle-même est sourde à ma voix.

Arrêtez, cria Cinthelia, au comble de l'agitation, et convaincue qu'il était déterminé à mourir, arrêtez . . . ne me rendez pas témoin d'une action aussi horrible.

— Vous me promettez donc? . . .

Oui, oui répondit-elle en sanglotant. Moment cruel! et elle se laissa aller sur une chaise, pouvant à peine respirer.

Vous venez de me rendre la vie, dit-il en se jetant à ses genoux. Oh, Cinthelia! mon ame est déchirée par mille tourmens plus affreux les uns que les autres, et je suis hors d'état de vous remercier. J'ai cependant encore

une faveur à vous demander et qui seule peut me rendre précieuse la première (elle le regarda sans répondre). Pour l'amour de moi et de vous-même, ne répétez jamais ce qui s'est passé entre nous, et gardez pour vous seule le mérite d'avoir rendu l'existence à vos parens. Je romprai dès demain toute société avec M. Hendon, pour que vous n'ayez plus rien à redouter de mes extragances; et puissiez-vous, Mobile et vous, être perpétuellement heureux!... sur-tout vous me promettez le secret?

— Après ce qui vient d'avoir lieu une telle promesse est inutile. Laissez-moi sortir je vous prie. La tête me fait un mal affreux et j'ai besoin de repos.

Buvez un verre de vin lui dit il, en allant en chercher un dans le buffet. Je vous proteste sur mon honneur que je n'ai eu aucune intention de vous ef-

frayer, mais je n'étais plus maître de moi-même.

Cinthelia ne lui répondit pas. Elle se hâta de remonter à sa chambre, l'esprit troublé par une multitude de réflexions. Son poulx battait avec violence, sa poitrine était oppressée, et elle se jeta sur son lit dans la situation la plus déplorable. Un assoupissement, forcé suspendit pendant quelques heures l'effet de cette pénible position, mais quand elle revint à elle-même, et qu'elle mesura de sang froid l'abyme creusé sous ses pas, elle ne vit que l'excès de sa misère, et oublia jusqu'à l'idée que sa résignation devait opérer le salut de ses parens. L'acte de violence de Ranson, lorsqu'elle se vit loin du lieu de la scène, ne lui parut plus qu'un vil subterfuge, et elle se reprocha presque de ne lui avoir pas laissé lâcher son second coup, commençant à croire que son dernier

pistolet n'était pas plus chargé que le premier.

Elle se plaignit encore d'Edouard, il aurait au moins dû lui faire un éternel adieu; lui témoigner quelques regrets. Mécontente d'elle-même, du monde, de la vie même, elle passa la nuit abymée dans ses réflexions ou tourmentée par les rêves les plus effrayans. Le jour parut enfin; elle se leva, les yeux rouges des larmes qu'elle avait versées, l'esprit presque égaré et la pâleur de la mort répandue sur le visage. Ce fut avec beaucoup de peine que Cinthelia rassembla assez de forces pour descendre dans le parloir; ses parens parurent singulièrement effrayés en apercevant les ravages que cette nuit cruelle avait exercés sur leur charmante fille.

Venez, s'écria M. Hendon, en lui tendant affectueusement la main; venez, ma chère Cinthelia, dans les

bras de votre père. Jamais mon intention n'a été de vous contraindre à un mariage contre lequel votre coeur se souleverait. Cinquante Mobile viendraient s'offrir avec toute leur fortune je les rejeterais également. Que peuvent être l'opinion des hommes et même les aisances de la vie, comparées à la perte du bien le plus précieux que j'ai reçu du ciel.

Cinthelia mouilla de ses larmes les joues de son père, presque autant agitée qu'elle-même. Elle réfléchit que jusqu'alors elle n'avait jamais manqué à ce qu'elle lui devait, mais que son obéissance n'avait point encore été mise à une épreuve difficile, et que l'instant était venu où elle devait lui rendre plus que la vie qu'elle avait reçue de lui. N'ai-je pas fait une promesse? se dit-elle à elle-même, et pour m'avoir été arrachée en est-elle moins sacrée? Son exécution d'ailleurs

ne tend-elle pas à rendre à mes parens l'aisance et la tranquillité? Pourrai-je jamais supporter l'idée de voir l'un dans une prison, l'autre dans une étroite demeure, sans me reprocher leur perte? Il faut me sacrifier. Et qu'est-ce après tout que le mariage? Pourrais-je être parfaitement heureuse avec Edouard? Non, le monde ne contient pas le fantôme que je me suis créé, et quelque chose qui arrive je ne dois pas compter sur un bonheur parfait.

Telles furent les réflexions de Cinthelia, tandis qu'elle avait la tête appuyée sur le sein de son père. Son parti une fois pris, toute espèce de retard ne faisait qu'ôter du prix au mérite de l'action; elle s'arma en conséquence de courage, et dit à M. Hendon que quoique Mobile ne fût pas l'homme que dans toute autre circonstance elle eût voulu choisir pour

époux, elle se croyait néanmoins préférable à beaucoup d'autres, et ne doutait pas qu'avec le temps il ne se conciliât toutes ses affections. Elle ajouta; que son sommeil avait été troublé par des rêves pénibles, mais qu'un peu de tranquillité en effacerait promptement la trace.

M. Hendon vit bien que Cinthelia ne lui disait pas toute la vérité; mais exempt de passion, et croyant que les autres devaient être comme lui, il se flatta qu'elle ne tarderait pas à reprendre le dessus. Il l'embrassa avec tendresse et sortit pour aller mettre ordre à quelques affaires.

Dès ce moment Cinthelia reçut le jeune Mobile avec plus d'égards qu'auparavant; et elle commença à le traiter comme l'homme auquel elle destinait sa main.

Il était impossible que Mobile ignorât la parfaite indifférence que Cin-

thelia avait toujours eue pour lui; mais en ne cessant de la persécuter, l'amour avait pris sur son coeur volage un empire plus absolu qu'il ne s'en était lui-même cru susceptible. Un accueil plus favorable de sa part le flatta infiniment; il sentit la nécessité de faire des efforts sérieux pour lui plaire et s'attachant à connaître ses goûts, il essaya, non sans beaucoup de peine, à s'y conformer. Lui et sa soeur faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour la distraire, en la conduisant dans les promenades, dans les concerts; mais rien n'était capable d'arracher de son coeur le trait dont il était blessé, et la pâleur de son visage attestait les peines secrètes auxquelles son ame était en proie.

Mistriss Hendon n'était pas moins surprise que sa fille de la conduite d'Edouard, qui ne mettait plus le pied dans la maison, et ne prenait pas
même

même la peine de s'informer des nouvelles de la famille. Comme il n'était entré avec elle dans aucune explication, chose à laquelle elle s'était attendue, et qu'elle avait même un moment désirée, elle s'imagina que Cinthelia lui était parfaitement indifférente et que les charmes de Lucie avaient entièrement captivé son cœur.

Edouard néanmoins, pendant que tout ceci se tramait, était loin de jouir de cette tranquillité que la famille Hendon lui supposait. Son ame était en proie aux tourmens les plus affreux et mille fois il avait été tenté, en dépit de toutes les suggestions de la prudence, de solliciter la main de sa bien-aimée Cinthelia. Il n'avait pas usé de la même réserve à l'égard de son père. Il lui avait représenté qu'Henri Mobile était un homme absolument corrompu et par conséquent

indigne sous tous les rapports du bonheur de posséder Cinthelia. » Oui, lui dit-il un jour, vous faites tous vos efforts pour la porter dans les bras d'un homme, dont les trop nombreuses obligations que vous avez contractées envers lui, vous ont en quelque sorte rendu dépendant. Mais croyez-vous que cela vous acquittera avec lui? Ce ne sera jamais la perte de la malheureuse fille de votre associée, pardonnez moi si je vous parle aussi hardiment, qui rétablira votre crédit. «

Que signifie cela? s'écria M. Ranson. Et que le diable le rétablisse s'il le veut mon crédit; vous n'en parlez que par envie. . . . Eh bien présentez-vous avec les cinq cents livres sterling qui vous restent.

Edouard ne put s'empêcher de donner quelques marques de sa vive indignation. Une rougeur subite couvri

son front, et il aurait répondu avec aigreur si le sentiment qu'il éprouvait alors ne lui en eût ôté la faculté; il aimait mieux se retirer et déplorer en secret des malheurs qu'il prévoyait, mais que toute sa prudence ne pouvait prévenir.

Cinthelia voyant de son côté qu'il ne lui restait plus aucune espérance d'unir jamais son sort à celui de l'homme qu'elle préférait à tous les autres, réunit tous ses efforts pour l'éloigner de son souvenir, et pour s'attacher à Mobile, dont les soins empressés lui faisaient espérer qu'un jour il se corrigerait et deviendrait tel qu'elle pouvait le désirer.

Elle portait souvent ses regards sur l'anneau qu'Edouard lui avait donné. et des soupirs involontaires s'échappaient de son sein. Elle se les reprocha bientôt, et consultant sa raison, elle jugea que l'honneur lui défendait

de conserver le gage d'un amour malheureux, lorsqu'elle était prête de donner la main à un autre. Après bien des réflexions, et malgré le prix infini qu'elle attachait à ce présent, elle se détermina donc à le rendre à Edouard.

En cela Cinthelia agit comme elle le devait, comme la prudence même semblait le lui commander. D'autres à sa place, peut-être l'eussent conservé; il en est même qui, dans cette circonstance, sont assez inconséquentes pour garder des lettres; mais c'est une faute dont la femme qui pense ne se rendra jamais coupable, car elle autorise par-là l'amant à croire qu'il est toujours adoré en secret. Quelle doit être d'ailleurs l'idée d'un mari qui trouve les lettres d'un autre homme cachées avec soin par son épouse? Quels soupçons ne peut-il pas raisonnablement en concevoir? Cette impru-

dence ne provient pas toujours, il est vrai, des motifs qu'il suspecte; c'est souvent par vanité qu'une femme la commet, et pour se réserver les moyens de prouver l'effet de ses charmes; mais ce n'est pas une raison suffisante pour l'excuser, et une semblable faiblesse ne trouvera jamais grâce aux yeux d'un homme sensible à l'honneur. Une femme ne saurait jamais apporter trop d'attention à écarter d'elle tout ce qui peut éveiller le soupçon. Une étincelle souvent suffit pour allumer le feu de la jalousie, et c'en est assez pour détruire à jamais la tranquillité dans le sein du plus heureux ménage.

Tant de raisons se présentèrent à-la-fois à l'imagination de Cinthelia; et quoiqu'un anneau n'entraînât pas avec lui les mêmes inconvéniens que des lettres, elle le considérait néanmoins comme un gage de l'amour, et ne

crut pas pouvoir le garder, lorsque toutes ses affections devaient appartenir à un autre.

La résolution une fois bien prise de se détacher de ce bijou, elle en fit un petit paquet; mais lorsqu'elle se mit en devoir d'écrire, pour lui détailler les raisons de cette disposition, il lui fut impossible de diriger sa plume. Il verra, se dit elle à elle-même, la cause qui me fait agir ainsi, et s'il attache quelque prix à ma possession il volera à mon secours, il ne pourra plus au moins se couvrir de son ignorance. Hélas! il est comme moi victime des extravagances de son père, et il ne sait pas avec quelle joie je ferais pour lui le sacrifice de toutes les jouissances, de toutes les commodités, de tous les besoins même de la vie! » Allez, s'écria-t-elle en pressant cet anneau contre ses lèvres et le trempant de ses larmes, retournez vers votre maître, et puis-

siez-vous lui faire entendre que mon coeur est encore à lui tout entier; que la misère n'a rien qui m'effraie; que je puis. . . . « Elle s'arrêta. Le souvenir de la situation de son père, des promesses qu'elle lui avait faites, se présenta de nouveau à son imagination; et elle cacheta en pleurant le paquet dont elle aurait voulu ne jamais se séparer.

Cet acte de prudence de la part de Cinthelia fut pour Edouard le coup le plus sensible. Il en conçut à l'instant la véritable raison, et se leva dans l'intention d'aller la trouver, et d'employer tous ses efforts pour la faire changer de résolution: mais il en fut empêché par l'entrée de son père, dont on connaîtra par la suite le sujet de cette visite inattendue.

Le jeune Mobile avait lié, pour le dimanche suivant, une partie de promenade à Clapham. Cinthelia aurait

bien voulu se dispenser d'en être; elle aurait préféré d'employer ce jour-là son temps à offrir à Dieu ses hommages et à lui demander de l'affermir dans ses résolutions. Pressée très-vivement, elle avait néanmoins consenti, et ne doutait pas qu'il ne profitât de l'occasion pour la prier de fixer le jour où elle voulait se donner à lui. Elle était déterminée à ne pas le faire attendre plus longtemps, le retard en pareil cas ne servant qu'à rendre le sacrifice plus pénible.

Le soir du jour qui précéda celui fixé pour cette partie, M. Ranson rentra à la maison de très-bonne heure. Il paraissait singulièrement agité. Il s'assit; regarda Cinthelia qui préparait un bonnet pour le lendemain et observa un silence assez long. Vous vous disposez, lui dit-il, pour une partie de plaisir.

Oui, répliqua Cinthelia, sans lever les yeux de dessus son ouvrage. Devez-vous vous cet y trouver?

Non. Je ne suis plus digne de me trouver dans votre société. Non miss Hendon je suis un monstre... Un scélérat.

Cinthelia éprouva une trop grande surprise pour pouvoir répliquer.

Il est trop tard maintenant, continua-t-il, pour solliciter votre pardon. Tout le mal est fait, et demain vous n'entendrez plus parler de moi.

Où allez-vous? s'écria-t-elle, craignant qu'il n'eût formé quelque projet sinistre.

Je vais, répondit-il, cesser d'agir comme je l'ai fait jusqu'à présent. Depuis quelques années ma vie n'a été qu'une continuité des plus coupables extravagances. J'ai ruiné mon fils; je vous ai ruinée; j'ai ruiné toute votre famille, et je m'en repends lorsqu'il

n'est plus en mon pouvoir de réparer tant de maux. Lorsque vous ne me verrez plus, souvenez-vous au moins que mon ame est déchirée par le remords et que je sacrifierais avec joie mon existence si cela pouvait prévenir les suites de mes crimes. Non, non, ange de douceur, votre pardon est plus que je ne mérite.

Oh! s'écria Cinthelia au comble de l'agitation et portant son mouchoir à ses yeux, s'il ne faut que vous pardonner pour ramener la tranquillité dans votre ame, j'espère. . .

Espérer! s'écria-t-il; non, je n'ai plus rien à espérer. Trop de crimes pèsent sur ma tête coupable pour qu'un seul rayon. . . adieu. . . adieu. . . Vous êtes un ange; — et sans attendre sa réponse, il pressa sa main contre ses lèvres et sortit précipitamment de la chambre.

Cinthelia appela aussitôt son père à grands cris et le conjura de courir à la poursuite de M. Ranson; mais il avait déjà disparu et elle resta dans les plus vives alarmes. Elle ne savait si ce qu'elle venait d'entendre était l'effet de l'ivresse ou du désespoir, mais elle craignait que le résultat n'en fût le même et qu'il ne poussât la témérité jusqu'à attenter à ses jours.

M. Hendon, qui pensait que peut-être il rendrait à son fils une semblable visite, laissa Cinthelia à demi-évanouie dans les bras de sa mère et courut à la maison du bon quaker. Il apprit de M. Brianton qu'on ne l'avait pas vu dans la maison depuis la veille au soir; qu'il était resté long-temps avec son fils; que leur conversation avait été très-animée, et qu'Edouard, pendant tout le reste de la soirée, avait paru plongé dans

la tristesse. Enfin, qu'il craignait bien que le pauvre jeune homme ne lui eût fait, dans ce moment, le sacrifice des cinq cents livres sterling qui formaient le reste de sa petite fortune. Edouard n'était pas alors à la maison, et M. Hendon revint chez lui sans en savoir davantage. Craignant à chaque instant d'apprendre de lui quelques nouvelles fâcheuses, ils passèrent tous une partie de la nuit, et mistriss Hendon s'étant à la fin retirée, M. Hendon et sa fille restèrent à l'attendre.

Plusieurs heures s'écoulèrent bien lentement. Chaque voiture qui passait fixait leur attention; mais il ne rentra point. Le jour commençant enfin à paraître; Cinthelia accablée par le besoin de repos, par ses appréhensions, par le souvenir de ses peines, se retira dans sa chambre.

Le matin, de fort bonne heure,

Henri Mobile et deux ou trois de ceux qui devaient être de la partie projetée vinrent pour chercher Cinthelia. La voiture qui s'arrêta à la porte fit briller dans les yeux de M. Hendon un rayon de joie. Il crut un moment que c'était M. Ranson qui revenait enfin; car malgré la mauvaise conduite de son associé, M. Hendon conservait pour lui un reste d'amitié que ses extravagances n'avaient fait qu'assoupir dans son coeur.

M. Hendon raconta à Mobile dans quelles transes les avait jetés l'absence de M. Ranson pendant toute la nuit, et leur représenta l'impossibilité où était Cinthelia de se joindre à eux ce jour-là. Henri, dépité de ce contre-tems et cédant à sa fougue naturelle, s'emporta contre Ranson en l'accablant de malédictions, et dit qu'il lui avait encore prêté la veille cin-

quante livres sterling, dont il lui avait fait son billet, payable après le mariage de Cinthelia, parce que, disait-il, il avait besoin de cette somme pour un voyage qu'il ne pouvait différer.

Satisfait d'apprendre que, quelles que fussent les raisons de M. Ranson pour son absence, c'était par suite d'un plan arrêté, M. Hendon fut un peu rassuré. Le soin qu'il avait pris de se ménager des ressources pour un certain temps ne lui permettait plus de croire qu'il eût eu le projet de mettre un terme à son existence.

La compagnie prit congé de M. Hendon, et il fut convenu que la partie de Clapham seroit convertie en une promenade à Kensington, pour laquelle Mobile viendrait chercher Cinthelia dans l'après-midi.

CHAPITRE VIII.

Promenade à Kensington.

CINTHELIA en se levant se trouva beaucoup plus tranquille qu'elle ne s'y était attendue. Quelques heures de sommeil avaient raffraîchi ses sens et effacé une partie de l'impression qu'avaient faites sur son esprit les dernières paroles de M. Ranson. Fort satisfaite que son père lui eût sauvé la nécessité de faire nombre dans la partie de plaisir projetée à Clapham, elle s'habilla promptement et se rendit à l'église pour demander à dieu de la fortifier dans ses bonnes résolutions, et pour lui donner le courage de supporter tous les maux qu'elle pouvait avoir à redouter au sein d'une union mal assortie. Peut-être aussi; sans qu'elle osât s'arrêter à

cette idée, avait elle l'espérance d'y voir Edouard, qui ne manquait guère de s'y rendre, mais elle ne le rencontra pas et rentra chez elle, convaincue qu'il avait abandonné toute espèce de prétention sur elle, et qu'il était résolu de ne se mêler de rien de ce qui la regardait. Elle ne put s'empêcher d'en concevoir un dépit secret, et cette circonstance la détermina encore à presser son mariage avec Mobile.

L'après-midi, Henri Mobile et sa soeur vinrent prendre Cinthelia pour aller se promener dans les jardins de Kensington, où la compagnie nombreuse et variée qu'elle y rencontra eut l'heureux effet d'égayer un peu son imagination. Elle pensait que le monde serait un lieu de délices si tous ceux dont la gaieté est peinte sur le visage jouissaient au fond de leur ame de cette douce tranquillité,

sans laquelle il n'est point de bonheur. Mais quand elle réfléchissait aux vices et aux extravagances de cette multitude nombreuse, dont une moitié au moins languissait dans une honteuse oisiveté et ne fondait ses jouissances que sur la sueur du pauvre, la scène changeait à ses yeux et tous les charmes du tableau s'évanouissaient comme une ombre.

Après avoir examiné les différentes parures sur lesquelles Mobile et sa soeur exercèrent long-temps leur critique, et salué plusieurs de leurs connaissances de la cité, que la beauté du temps avait attirées si loin de leurs demeures, ils entrèrent dans une allée détournée et s'assirent sur un banc qu'ils trouvèrent vacant.

La conversation roula d'abord sur des objets fort indifférens. Un moment après Louisa s'écria, » Eh; mais voilà miss Rant et miss

Wimple dans une tournure tout-à-fait à la mode. Avez-vous jamais vu semblables figures? Mon frère, voulez-vous m'excuser un moment? Je vais leur aller demander comment elles se portent pour les voir de plus près. «

Allez, allez, s'écria Mobile; on n'a pas, j'en suis sûr, envie de vous gêner. Qu'en pensez-vous miss? et il lança à Cinthelia un rendre regard.

Certainement, répondit celle-ci, je serais fâchée de me séparer de miss Mobile, et si elle veut le permettre je l'accompagnerai. . . .

Et moi je ne le veux pas, répliqua Louisa. Je ne serai qu'une minute, et sûrement mon frère pourra vous entretenir pendant cet espace de temps, autrement; d'après le propos ordinaire d'Hervey, comment passeriez-vous ensemble la longue période de la vie? Sans attendre sa réponse elle s'éloigna, laissant Cinthelia confuse et

tremblante de crainte, car elle ne doutait plus qu'il n'eût été concerté entre eux de ménager ce tête à tête.

Vous conviendrez, dit Mobile, que ma soeur a raison. Pourrais-je être assez malheureux pour vous déplaire, quand tout ce que j'ai à vous dire tend à vous offrir une main que vous avez si souvent rejetée?

Et que je rejetterais encore, répéta Cinthelia, si j'étais parfaitement libre de mes actions. Jugez vous-même si vos habitudes, vos liaisons, peuvent promettre le bonheur à une femme qui, comme moi, a toujours appris à le chercher dans le sein d'un ménage paisible.

Vous avez tort, miss, de me juger d'après ce que je suis aujourd'hui. Un garçon seul, indépendant comme moi, et un tendre époux, sont deux êtres bien différens. Le mariage, vous le savez, rend l'homme ou pire

ou meilleur. Supposons maintenant que je sois tout ce qu'il y a de pire, je ne puis donc que devenir meilleur. Et d'ailleurs votre exemple, miss, ne fera-t-il pas sur moi un effet bien plus sûr que les discours les plus éloquens. Vous me verrez rangé comme le meilleur mari de la cité, sans cesse occupé à vous plaire, à vous adorer. Oh! je vous jure sur mon âme que je n'ai jamais parlé plus sérieusement.

— Cela doit être au moins, monsieur, quand on traite un pareil sujet.

— Sur mon honneur vous m'effrayeriez presque avec votre sérieux; mais je pense à vous nuit et jour, et je sens qu'il me serait impossible de vivre sans vous. Votre père et votre mère me souhaitent d'ailleurs auprès de vous un heureux succès, et cela pour une excellente raison. Ce Ranson est un dissipateur et son fils un imbécille. Croiriez-vous qu'Edouard

a été assez sot pour abandonner l'autre soir à son père les dernières cinquents livres qu'il possédait. Je ne vous en aurais rien dit, car je n'aime pas à me mêler des affaires d'autrui; mais je voulais seulement vous prouver que le fils et le père ne sont guère plus sage l'un que l'autre.

Le coup frappait trop durement Cinthelia pour qu'elle pût répliquer. Une larme s'échappa involontairement de ses yeux. Elle voyait clairement que Henri, en lui remettant devant les yeux sa triste position, voulait lui faire voir qu'elle n'avait point à choisir.

Mobile ne manquait pas de pénétration, et profitant du trouble où il l'avait jetée, il la pressa avec une ardeur qui n'admettait guère la possibilité de retarder une réponse positive. Vaincue par ses raisonnemens, et décidée à faire à ses parens le généreux

sacrifice de sa personne, elle lui donna enfin, quoique avec bien de la répugnance, le consentement qu'il désirait et qu'il essaya de sceller par le plus tendre baiser sur ses lèvres tremblantes.

Elle s'était à peine remise de son trouble lorsque Louisa et ses amies s'avancèrent vers elle et épargnèrent par-là à notre héroïne un déluge de remerciemens que Mobile se disposait à lui faire. Son esprit, néanmoins, était encore vivement agité. Elle se réjouissait d'avoir fait son devoir, mais son coeur était oppressé par un poids dont elle ne pouvait discerner la cause. Elle s'était trop avancée pour reculer, et il ne lui restait plus d'autre ressource que de se plier à la nécessité et de rendre son sort à venir, le plus heureux possible.

Parmi les personnes qui accompagnaient Louisa se trouvait la langou-

reuse miss Wimple. Elle dit, d'une voix mourante, qu'elle était fatiguée à la mort et se laissa aller sur le banc, à la place que Cinthelia fit pour elle, laissant aux autres le soin de se pourvoir de sièges. » Mes pauvres nerfs, dit-elle en soupirant, sont dans une contraction complète. Je crois en vérité que j'en mourrai. J'aime pourtant ces jardins délicieux plus que toutes les promenades de la terre.

Ils sont assurément très-beaux, dit Cinthelia, mais on ne les entretient pas comme ils devraient l'être, eu égard à ce que l'on paye pour les maintenir en bon état.

Oh pour moi, reprit miss Wimple, je les trouve divins, et l'on ne peut rien voir de plus agréable que la compagnie qui y est rassemblée. Si je me portais mieux je voudrais presque n'avoir point d'autre demeure, mais la course m'assomme. . . . Ma pauvre

tête. . . . Ah miss, que la santé est une chose précieuse.

Il est certain, dit Louisa, que jamais on n'a vu plus de monde rassemblé. Il n'y a rien qui m'égayé davantage.

Oh mais j'en reviens là, reprit miss Wimple; c'est la course qui tue. En vérité je n'en reviendrai pas. En disant ces mots elle s'éventait et respirait des sels.

Si votre père avait un carosse, dit Louisa, cela ne serait pas si fatigant. En vérité je ne conçois pas comment des gens à qui la fortune permet d'avoir un équipage, peuvent se résoudre à marcher toute leur vie.

Vous avez raison, miss, interrompit miss Wimple; mais une voiture est pour moi d'une bien faible ressource, car le moindre cahos me fait un mal horrible. Ajoutez encore la peur; lorsque je vois une charette approcher
je

je tremble et je me crois déjà en mille pièces.

Henri partit d'un éclat de rire, auquel il chercha un prétexte, en faisant remarquer à la compagnie une femme fort laide, dont l'extrême élégance faisait encore mieux ressortir la hideuse difformité. Se retournant ensuite vers miss Wimple, il lui dit. » En vérité je ne conçois pas comment vous êtes encore existante. Ne craignez-vous pas à chaque instant que la terre ne s'enfonce sous le poids de votre corps, ou que les arbres ne tombent sur votre tête?

Vous vous moquez de moi, répliqua-t-elle; mais vous ne savez pas jusqu'à quel point va ma délicatesse.

Cinthelia ne se mêla en aucune manière à cette insipide conversation. Dans tout autre moment elle se serait fort ennuyée de cet insignifiant babil; mais il lui paraissait insupportable

dans un instant où tant d'autres idées agitaient son esprit.

Lord Dolittle passa avec un groupe de jeunes gens de sa connaissance. Il s'avança vers Henri sans daigner faire attention au reste de la compagnie. » Quelle sagesse ! lui cria-t-il. Que faites-vous ? allons, vite un compte exact de votre conduite. Où diable vous êtes-vous caché si longtemps ? Nous avons couru après une charmante femme ; juste comme vous les aimez. . . . Mais quoi donc vous a empêché de venir où vous savez bien ? «

Sur mon honneur je ne sais ce que vous voulez-dire, répliqua Henri, en lui faisant signe de se taire ; mais Dolittle ne se piquait pas d'une grande retenue auprès de petites bourgeoises. En vérité, continua-t-il, vous avez perdu à n'y pas être ! Devinez combien nous avons vidé de

bouteilles dès la première tournée?
Mais. . . Venez faire un tour avec
nous.

Ne voyez-vous pas, lui dit Henri,
que je suis en compagnie?

— Eh bien, qu'est-ce que cela fait?
Nous savons ce que sont des enga-
gemens de cette espèce.

— Si ces dames veulent m'accor-
der quelques minutes, je fais avec
vous une seule tournée.

Oh de tout mon coeur, répliqua
Cinthelia; qui est-ce qui voudrait
vous priver d'une société aussi agréa-
ble.

Nos jeunes gens saluèrent aussitôt
les dames et s'éloignèrent bras dans
bras, en riant sans savoir pourquoi
de tout ce qui frappait leurs re-
gards.

Et voilà, pensa Cinthelia, ces gens
du grand monde; ceux qui donnent
des lois à notre pays, qui sont les

régulateurs du commerce, tandis que leur occupation presque unique est d'insulter les uns et de mépriser les autres. Doit-on s'étonner que ceux que l'on appelle grands soient si peu respectés lorsqu'eux-mêmes ne se respectent pas. Quand le rideau est tiré leurs vices seuls peuvent s'apercevoir, et lorsqu'ils daignent s'abaisser jusqu'à se lier avec des personnes d'un rang inférieur, c'est ordinairement aux plus vils, aux plus débauchés de cette classe, qu'ils affectent de mépriser, qu'on les voit se livrer. Si ces jeunes gens passaient leur temps à des occupations dont les résultats ne fussent nuisibles à personne, on se contenterait de les laisser dans l'oubli; mais combien ne seraient-ils pas révéérés, si la vertu leur servait toujours de guides; s'ils imitaient ces hauts faits, ces actions généreuses qui illustrèrent leurs an-

cêtres au milieu même des horreurs de la guerre. La proposition de Louisa, de recommencer la promenade et de passer dans une allée plus couverte, tira Cinthelia de ses réflexions. Miss Mobile témoigna en même temps tout son mécontentement de l'impolitesse de son frère, qui les avait ainsi abandonnées sans un seul cavalier.

Elles avaient à peine fait quelques pas lorsqu'elles se trouvèrent dans un bosquet que miss Wimple jura être un vrai paradis. C'est là où je voudrais toujours rester, dit-elle, en s'appuyant sur le bras de Cinthelia. Oh! qu'il serait divin de vivre et de mourir ici; de respirer sans cesse les parfums qu'exalent ces fleurs, ou de prêter l'oreille aux chants si doux du rossignol.

Quant à moi, répondit Louisa, j'aime mieux retourner où il y a du

monde. Je hais de me voir dans un désert; autant vaudrait-il être enter-
ré. Et d'ailleurs pourquoi restons-
nous si long-temps à notre toilette?

Cinthelia ne put s'empêcher de
sourire en remarquant les goûts dif-
férens de ses compagnes, et leurs ob-
servations prévinrent celles qu'elle au-
rait pu faire, jusqu'à ce que miss
Wimple, qui cherchait des objets
pour embellir son paysage, aperçut
près d'un arbre un jeune homme qui
lisait. Elle le transforma aussitôt en
l'hermite du lieu, protestant que si
ses pauvres pieds voulaient la porter
aussi loin, elle irait lui faire une vi-
site dans sa cellule.

Les autres personnes ajoutèrent
chacune leur mot, pour rendre la fic-
tion plus complète; mais Cinthelia
quoique le jeune homme leur tournât
le dos, crut remarquer l'ensemble
d'Edouard, et elle fut obligée à son

tour, quoique faisant tous ses efforts pour cacher son trouble, de s'appuyer sur Louisa et sur miss Wimple.

Qu'avez-vous donc? lui demanda son amie, et pourquoi ce tremblement? seriez-vous sujette à des attaques de nerfs?

Non, répondit-elle d'une voix faible; c'est la chaleur, je crois, qui m'a donné un mal de tête violent; allons nous-en.

Ah! s'écria miss Wimple, cette résolution est une *atrocité*.

Le mouvement que firent à cet instant les dames ayant excité l'attention d'Edouard, car c'était lui, il regarda autour de lui, et ayant aperçu Cinthelia il se leva aussitôt et s'avança vers elle, le visage pâle et la démarche mal assurée. Louisa lança sur lui des regards peu faits pour l'encourager et dont l'effet fut d'accroître

son embarras. Il allait parler, mais les mots expirant sur ses lèvres, il se contenta de saluer la compagnie et se retira sans avoir osé seulement faire entendre le son de sa voix.

Son embarras n'avait point échappé à Cinthelia; mais son trouble était si grand qu'elle n'avait pas eu la force de prononcer un seul mot, ni d'essayer à le retenir. Elle le suivit des yeux aussi loin qu'elle put et se sentit pour un moment, si faible que les sels de miss Wimple lui furent d'une grande ressource pour l'empêcher de tomber, et qu'elle eut bien de la peine à cacher à ses compagnes la cause de son agitation.

Henri ne vint point les retrouver, et Cinthelia le supposant trop sérieusement engagé avec ses amis, proposa à sa soeur de retourner à la maison, ce qu'elle obtint, non sans peine. Elle s'excusa vis-à-vis de miss Wimple et

et des autres dames de cette prompte retraite, sur l'indisposition dont elle avait été subitement atteinte, et elles les laissèrent avec un commis de M. Wimple et le fils d'un marchand de Holborn, qui s'étaient réunis à elles depuis quelques momens.

L'air défait, le visage pâle d'Edouard, revenaient sans cesse à l'imagination de la désolée Cinthelia. C'était elle qui occasionnait sa douleur; c'était pour elle qu'il avait bravé le danger de la plus affreuse misère. Elle se voyait condamnée à épouser un homme qu'elle ne pouvait aimer; elle se repentait presque de la parole qu'elle venait de donner, parole trop positive pour ne pas être irrévocable; et l'idée que le bonheur et la tranquillité de ses parens étaient son unique but ne pouvait la réconcilier à celle du sacrifice qu'elle allait faire.

Quelques jeunes personnes sans

doute traiteront de pusillanimité la condescendance de Cinthelia, mais on ne leur a point enseigné, comme à cette fille généreuse, que l'on doit d'abord consulter son devoir et ensuite son inclination. Si la nécessité d'épouser Mobile eût été le simple effet du caprice de ses parens, elle s'y serait sans doute refusée, car ce que nous nous devons à nous-mêmes doit l'emporter sur ce que nous devons aux autres ; mais si elle agissait autrement, elle les plongeait elle-même dans l'abyssme, et cette raison était bien faite pour fixer son incertitude.

Le silence de la nuit, l'impossibilité de goûter les douceurs du sommeil, lui donnèrent encore le temps de réfléchir et de s'affermir dans cette bonne résolution, et le lendemain elle déclara à son père et à sa mère qu'elle était déterminée à épouser Mobile, et qu'elle lui en avait fait la promesse.

Elle évita autant qu'il lui fut possible de laisser apercevoir combien ce sacrifice coûtait à son coeur, et tandis qu'elle recevait les bénédictions de ses parens elle apercevait des larmes prêtes à s'échapper de leurs yeux.

Ma chère enfant, lui dit M. Hendon en l'embrassant, dès le moment où vos premiers regards se sont tournés vers moi j'ai jugé que vous seriez la source de notre bonheur et de toutes nos jouissances sur la terre. Puisse celui qui protège la veuve et l'orphelin, accorder la même faveur à l'enfant qui sait préférer son devoir à ses inclinations ! Puissiez-vous être à jamais heureuse ; et recevoir un jour de vos enfans les mêmes preuves de respect et d'attachement que vous nous prodiguez aujourd'hui.

Ces paroles déchirèrent le coeur de Cinthelia. Quoique dictées par la reconnaissance elles ne lui paraissaient pas

moins cruelles ; et elle ne pouvait s'empêcher de se mettre à leur place et de penser qu'en pareille circonstance elle n'aurait pas souffert un sacrifice aussi pénible. La nature ne cessera jamais de réclamer ses droits, quoique nous puissions quelquefois en réprimer les élans, et ces réflexions de Cinthelia ne font qu'ajouter au mérite de son dévouement.

Henri, dès ce moment, fut plus assidu que jamais auprès de Cinthelia. Son père se chargea d'arranger les affaires de M. Hendon, en le renfermant dans les limites les plus étroites et en composant avec ses créanciers. Ils étaient pressés de recevoir, et ils consentirent à recevoir moitié de ce qui leur était dû, en considération de la conduite de Ranson et de la probité de son associé.

Cinthelia avait pris son parti, quoique avec une répugnance infinie, et
n'était

n'était pas disposée à appeler à son secours des délais inutiles: elle savait ce qu'une faveur perd de son prix quand on la fait trop attendre.

Le jour du mariage fut donc fixé à une époque peu éloignée; elle le voyait arriver avec une sorte d'effroi, ce jour qui devait décider du bonheur ou du malheur de sa vie, mais sans être tentée de le remettre plus loin. Dans d'autres circonstances cet instant est celui que l'on peut appeler véritablement heureux; il met un terme aux craintes, aux inquiétudes de l'amour, satisfait le cœur de l'amant qui voit enfin réaliser tous les rêves flatteurs que son imagination ardente s'est plu à créer.

Hélas! Cinthelia ne l'éprouvait pas cette satisfaction si douce. L'espérance ne répandait pas dans son âme son baume consolateur. L'avenir ne lui présentait que des tableaux sinis-

Tom. I.

17

tres. La vie était pour elle un sentier ténébreux, dans lequel elle devait marcher avec un homme incapable de diriger ses propres pas, et où à chaque moment elle devait rencontrer un gouffre ouvert pour l'engloutir.

Les préparatifs des noces n'avaient pour Cinthelia rien d'agréable, c'étaient plutôt à ses yeux des préparatifs de guerre; ils ne servaient qu'à voiler les malheurs trop prochains qu'elle redoutait, et à dorer le poignard levé sur son sein.

Edouard ne se remontra pas: son nom même ne fut pas une seule fois prononcé. On n'entendait pas parler davantage de son père, que l'on supposait néanmoins, par des bruits qui s'étaient répandus, être parti pour l'Amérique. Ainsi Cinthelia voyait arriver le jour fatal sans oser se plaindre sans avoir un seul être dans le sein duquel elle put déposer ses âgriens, et

comme une victime innocente, elle attendait en tremblant le coup funeste qu'elle n'avait plus aucun moyen de parer.

Fin du Tome premier.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

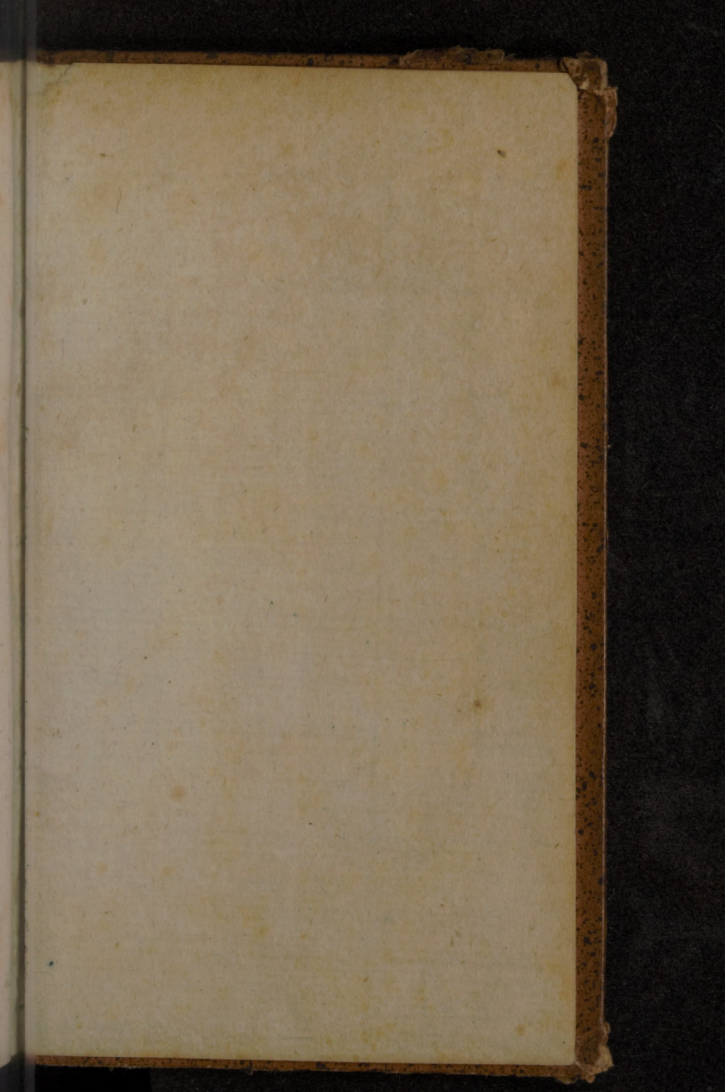
CHAPITRE I. <i>Premier pas dans le monde.</i>	Page 1
CHAP. II. <i>Qu'est-ce qu'une fortune dont on ne sait pas jouir, et une vie employée à se tourmenter</i>	24
CHAP. III. <i>Visites.—Concerts.—Portaits à la mode. — L'hôpital des enfans trouvés.</i>	56
CHAP. IV. <i>On ne connaît le prix du temps que lorsqu'il n'est plus possible d'en réparer la perte. — Projets de mariage</i>	102
CHAP. V. <i>Explication. — Malheureux effets de l'inconduite. — Déclaration d'amour.</i>	153
CHAP. VI. <i>Il n'est rien d'impossible à l'amour. — Introduction d'un nouveau personnage.</i>	202

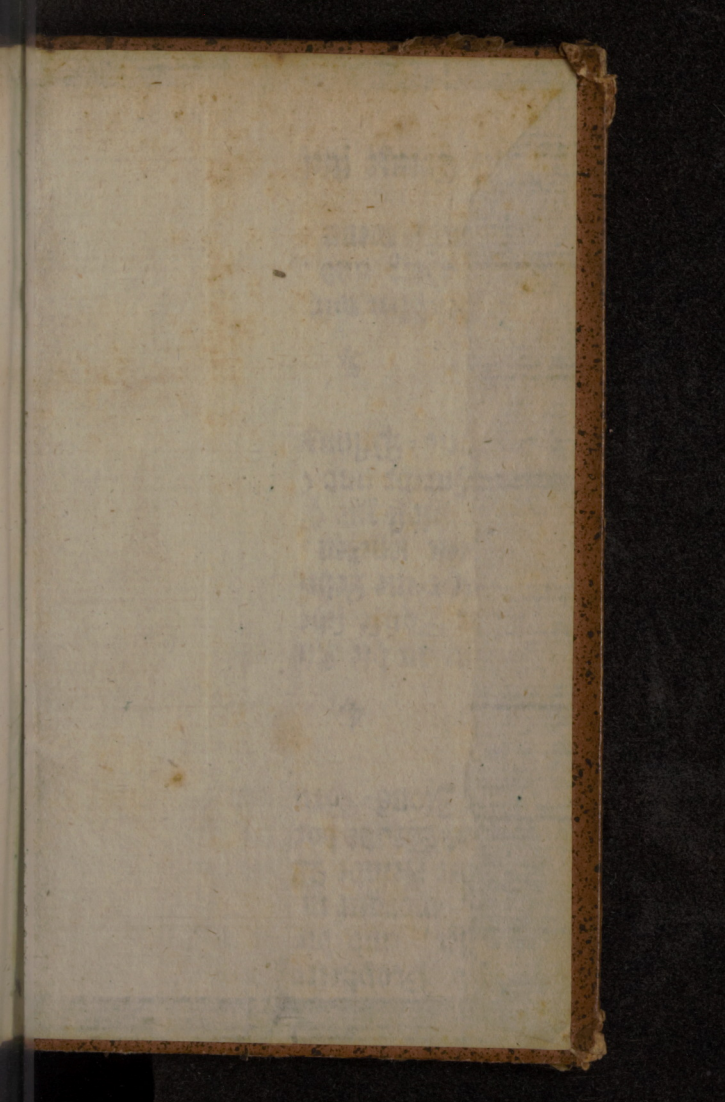
CHAP. VII. *Le choix difficile.* —

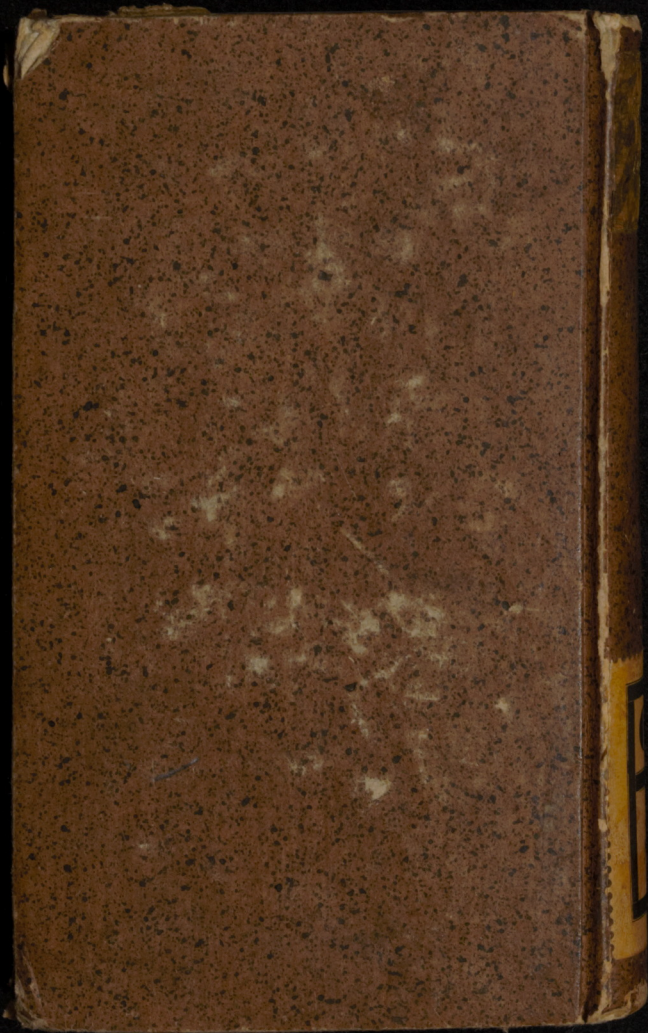
Résolution forcée. . . . 231

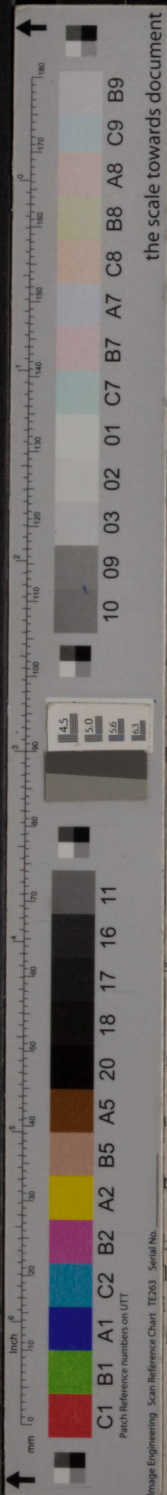
CHAP. VIII. *Promenade à Ken-*

sington. 267









233

je sup-

re, je ne

que j'aye

parfaite

que du

pour ac-

faut une

ez raison,

regardez

ne même

iose près,

lorsque

t comme

âge, il

beaucoup

he; mais

nt où je

ravailler.